

ŒUVRES
DE
BOULLANGER.

TOME TROISIEME.

Ce volume contient le chapitre quatriéme du quatriéme livre et les cinquiéme et sixiéme livres de l'Antiquité dévoilée par ses usages, ou examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différens peuples de la terre.

ŒUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

Cibero *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez { Jean Servieres.
Jean-François Bastien.

1792.

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR
SES USAGES.

CHAPITRE IV.

Des usages des anciens fondés sur leurs idées cycliques, astrologiques et apocalyptiques.

I. J'AI cru devoir faire ici un chapitre particulier pour montrer le caractère le plus universel de presque tous les usages des anciens. Presque toutes leurs fêtes et leurs solemnités étoient cycliques. Je me garderai bien de passer tous ces usages en revue, la carrière seroit trop longue. Je me contenterai de choisir les plus remarquables par leur généralité et leur célébrité : il en est beaucoup dont nous avons eu déjà occasion de parler, je les rappellerai en deux mots, lorsqu'il sera nécessaire ; à l'égard des autres nous les laisserons à l'examen de ceux qui voudront nous suivre dans la même carrière ; montrons-leur le chemin, ils le parcoureront en entier s'ils le jugent à propos, et

s'ils trouvent le ton de la vérité dans ce que nous dirons.

Nous ne nous servirons point ici ni des Egyptiens, ni des Grecs, ni des Romains, pour éclaircir les usages des nations; ce sont les Mexicains que nous allons d'abord considérer : ils vont nous donner l'explication d'une multitude d'usages dont les peuples anciens ignoroient le principe. Les Mexicains avoient comme les anciens Persans et les Egyptiens, une année de 365 jours, dont cinq étoient épagomènes ou surnuméraires : ils divisoient l'année en 18 mois de 20 jours chacun, méthode qui leur étoit particulière; ils avoient aussi imaginé une intercalation très-exacte, quoiqu'elle ne ressemblât à aucune de celles que nous connoissons; ils distribuoient leur année en cycles de treize jours; ils multiplioient ce cycle par 1460, ce qui donnoit 52 années de 365 jours; et comme la cinquante-deuxiéme année finissoit treize jours plutôt que l'année solaire, ils y ajoutoient ces treize jours, c'est-à-dire un nouveau cycle; et ces 1461 cycles de treize jours formoient chez eux leur grand cycle, ou, comme ils l'appelloient, leur *nouveau soleil.* Ce grand cycle ressemble par la figure numérique à la grande année égyptienne formée de 1461 années; et comme il est égal à 52 ans, quelques-uns ont cru y voir aussi le

grand jubilé des Hébreux qui étoit de 49 ou de 50 années (1). Freret remarque que ce cycle mexicain fait reconnoître chez ces peuples, réputés barbares, des observations et des vues qui avoient échappé à des nations plus policées à d'autres égards, comme les Grecs et les Romains (2). L'auteur de la conquête du Mexique parle avec éloge du soin et de l'adresse que les Mexicains avoient de fixer par le moyen de ce grand et de ce petit cycle, les événemens mémorables de leur histoire; mais il releve aussi la superstition qui les portoit à tenir un compte exact des années de ce cycle de 52 ans, ou de 1461 cycles de 13 jours. Les Mexicains ainsi que les Péruviens croyoient que le monde finiroit un jour, sans savoir de quelle manière; au Pérou l'on en fixoit le terme, mais au Mexique la religion enseignoit que le monde couroit risque de finir toutes les fois que le soleil arrivoit au terme de 52 ans: ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde étoit dans le deuil et dans l'affliction; on se préparoit à cette affreuse disgrace par la pénitence, on s'humilioit devant

(1) Mémoires de l'acad. des inscript. tom. XVI. p. 239.

(2) Conquête du Mexique, liv. III. chap. 17. Hist. génér. des voyages, tom. XII, p. 529.

les dieux, enfin on se disposoit à la mort; on cassoit, comme on l'a dit ailleurs, la vaisselle et les autres ustensiles, comme des choses devenues inutiles désormais, et comme si le monde eût dû rentrer réellement dans le chaos ou le néant; on éteignoit le feu sacré des temples et les feux domestiques; on veilloit toute la nuit, on couroit comme des gens qui ont perdu l'esprit; la terreur augmentoit avec l'obscurité: on montoit sur les toits, et l'on ne commençoit à respirer que lorsque le crépuscule se montroit; alors on regardoit attentivement l'orient, on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore; à peine avoit-on apperçu le soleil lui même, qu'un cri universel rappelloit l'allégresse et la joie; on le saluoit alors par mille acclamations, par des hymnes et des cantiques; les Mexicains se félicitoient réciproquement de ce que la durée du monde étoit encore assurée pour un cycle, et ils alloient en foule aux temples en rendre graces aux dieux. Ils recevoient de la main des prêtres, du feu nouveau qu'on rallumoit sur les autels avec deux morceaux de bois sec, frottés l'un contre l'autre. Alors chacun faisoit de nouvelles provisions, on faisoit des sacrifices, des réjouissances et des danses; en un mot, dit notre auteur, on en

usoit de la même manière qu'à Rome dans la célébration des jeux séculaires.

Je ne m'arrêterai point ici à faire remarquer que cette fête cyclique et apocalyptique commençoit par la tristesse et finissoit par la joie, de même que les plus grandes solemnités du paganisme; ni que l'orient étoit ce jour là le côté du salut et de l'espérance; on doit connoître actuellement les raisons de ces usages, et en retrouver ici les preuves, mais trois usages particuliers se décélent ici sous un esprit apocalyptique; c'est ce feu sacré éteint et rallumé; c'est ce détachement anticipé des choses de la terre, exprimé par les ustensiles brisés; enfin c'est la veillée funébre que les Mexicains pratiquoient à la fin de leur période qu'il nous importe d'examiner. Considérons ces trois objets chez tous les peuples qui les ont eu, pour connoître l'esprit qui a donné naissance à ces pratiques, et voyons si, à l'exemple des Mexicains, c'étoit chez eux une conséquence du dogme de la fin du monde.

II. Presque tous les peuples du monde ont eu un *feu sacré*; on le retrouve chez eux dans l'antiquité la plus reculée. Les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains, les peuples du Nord et de l'Amérique ont eu ce culte, sur lequel on a fait jusqu'à présent

tant de recherches et de raisonnemens inutiles. Pour voir à présent quel étoit l'objet de ce culte universel chez les anciens, il ne faut que considérer les alarmes où ils étoient lorsque par quelque accident ou par quelque négligence le feu sacré venoit à s'éteindre. Les auteurs anciens ne nous montrent que des craintes vagues et indéterminées de toutes sortes de malheurs. Rome se croyoit alors menacée d'une ruine totale, c'étoit le présage le plus affreux pour la république et pour l'empire; toutes les affaires publiques et particulières cessoient dès-lors: on recouroit aux expiations, on consultoit les Sybilles sur le danger de l'état; on punissoit de la mort la plus cruelle les gardiennes de ce feu sacré, on les enterroit toutes vives; et après avoir cherché à appaiser les dieux, on allumoit un nouveau feu tiré des cailloux par le frottement, ou du soleil par le moyen de certains vases d'airain qui avoient la même forme et la même propriété que nos miroirs ardens (3).

Il en étoit de même en Grèce lorsque le feu perpétuel d'Apollon à Delphes, ou lorsque la lampe de Minerve Poliade à Athènes venoient à

(3) *Dionys. Halicarn. lib. II. cap. 17. Plutarch. in Numa et in Sylla.* et mém. de l'acad. des inscript. tom. IV. p. 172.

s'éteindre. Cet événement étoit regardé comme un présage de calamités et de guerre (4). On ne voit point dans la bible que les Juifs à qui la loi recommande si expressément l'entretien du feu perpétuel, aient eu les mêmes terreurs lorsqu'il venoit à s'éteindre; mais leurs traditions ne mettent pas moins au nombre des signes qui les menaçoient après la mort de Simon le juste, 291 ans avant Jésus-Christ, qu'une lampe du chandelier d'or s'éteignit à plusieurs reprises, et que le feu sacré fut extrêmement foible. Ils ont meme un jeûne le 18 d'*Ab* pour la lampe du chandelier d'or, éteinte sous Achaz: ce chandelier avoit sept branches, ce qui doit encore être remarqué. Maïmonide dit qu'on punissoit celui qui laissoit éteindre le feu sacré, mais qu'on ne faisoit rien à celui qui laissoit éteindre les lampes du chandelier (5).

On n'a vu dans ces terreurs des anciens qu'une superstition aveugle, sans principe et sans cause, parce qu'ils n'ont pu eux-mêmes nous en rendre raison: mais si nous amenons les usages des Mexicains au secours des antiquités grecques et romaines, ces Américains nous montreront que le motif des terreurs lors de l'extinction du

(4) *Strabo, lib. IX. Pausanias in Atticis.*

(5) *Prideaux, lib. IX. p. 270. Hyde, de religione Persarum, cap. I. p. 19.*

feu sacré, étoit l'idée que l'on étoit à la fin du monde. En effet, rien n'est plus vraisemblable que ce motif, puisque les Mexicains n'éteignoient volontairement ce feu qu'à la fin de leur cycle de 52 ans, c'est-à-dire lorsqu'ils s'imaginoient que le monde alloit rentrer dans le néant, et qu'ils ne reverroient plus le soleil; et ils ne le rallumoient avec de grandes réjouissances que lorsque la durée de l'univers leur sembloit prorogée. Chez les Péruviens le feu sacré étoit gardé par des Vestales, qui toutes étoient des princesses du sang royal; dès qu'elles péchoient contre la chasteté, elles étoient enterrées vives comme à Rome, et le galant, avec toute sa famille, étoit exterminé. L'extinction du feu sacré étoit aussi regardée comme d'un funeste présage. Chez les Natchuz, peuple sauvage de la Louisiane, on croyoit que l'extinction du feu sacré annonçoit la destruction de toute la nation. Ce feu étoit, comme à Rome, conservé dans un temple de forme ronde, et tourné du côté de l'orient; chez les Natchuz, il est gardé par des hommes. A la mort du chef de ces sauvages, que l'on appelle le *grand soleil*, on éteint tous les feux domestiques (6).

(6) Hist. génér. par l'abbé Lambert, tom. XIII. Hist. de la Louisianne par le Page du Pratz, tom. II. chap. 14, tom. III. chap. 3.

Nous ne devons donc plus nous étonner des fausses terreurs des anciens; elles avoient été, comme celles des Mexicains, apocalyptiques dans leur principe, et si ces terreurs n'étoient plus motivées, c'étoit encore une suite du secret des législations primitives, qui en laissant, comme on a vu, subsister les usages, en avoient supprimé et caché les motifs pour le bien de la société.

Le feu sacré chez tous les anciens, ainsi que chez les Mexicains, n'a pu être autre chose que le symbole de la vie de la nature : voilà pourquoi l'on desiroit qu'il fût perpétuel, et l'on trembloit lorsqu'il venoit à s'éteindre. « Le feu, » dit Varron, est l'ame du monde, et lorsque » cette ame se dissipe par les tonnerres, le » monde périt » (7). Ainsi le feu étoit l'emblême de la vie: plusieurs auteurs anciens l'ont dit, et nos modernes ont mieux aimé ne voir en eux que des adorateurs grossiers de cet élément, que de les en croire sur leur parole. « Le » feu, dit Plutarque dans la vie de Camille, est » la plus vive image de la puissance immortelle

(7) *Varro apud. Isidor. lib. III.* On connoît ces vers d'un poëme moderne,

Ignis ubique latet, naturam omplectitur omnem
Cuncta fovet, renovat, dividit, unit, alit.

» qui arrange et conserve l'univers ; c'est dans
» le feu qu'est le principe et le commencement
» de toutes choses ; le temple de Vesta, où on
» le conserve, est rond, parce qu'il est fait
» pour représenter l'univers : le feu est l'ame du
» monde ». Il n'y a rien de trop subtil dans ce langage, c'est une vérité physique très-sensible qui est la source de ce raisonnement, et il ne peut être vicieux que lorsque les langages physiques et théologiques se confondent, ce qui a pu arriver quelquefois chez les anciens, sans que cela arrivât toujours.

D'ailleurs le feu étoit tellement le symbole de la vie, que tous les monumens funèbres nous présentent des flambeaux éteints. « Mon fils est
» mort, dit une femme dans Esdras, et nous
» avons éteint les lumières ». Au contraire des flambeaux allumés sont des signes que l'on mettoit dans les mains de l'amour et de l'hymen, parce qu'ils sont les sources de la vie. Au Japon les nouveaux époux ont chacun un flambeau qu'ils allument en même tems à une lampe du temple. Nous allumons des cierges auprès des morts, mais c'est toujours dans le même esprit, nous voulons exprimer par-là qu'ils sont passés à une nouvelle vie (8). Les Juifs avoient le feu

(8) Esdras, lib. IV. chap. *10*. vs. *12*. Voyages de la comp. des Indes, tom. VII. p. *79*.

sacré comme toutes les autres nations, ils n'étoient point idolâtres pour cela; on peut dire la même chose des Perses anciens et des Guebres ou Parsis modernes.

L'institution du feu sacré chez tous les peuples de la terre n'ayant point d'autre motif que de représenter le mouvement perpétuel de la nature, les Mexicains ont dû l'éteindre toutes les fois qu'ils croyoient que ce mouvement alloit finir, c'étoit agir conséquemment à leur principe. On a dû s'épouvanter ailleurs, lorsque ce feu s'éteignoit par accident, et puisque nous avons vu précédemment par les usages et les opinions des anciens peuples qu'on s'étoit autrefois attendu à la fin du monde et à l'expiration de tous les périodes, on a dû aussi bien souvent éteindre volontairement ce feu sacré, pour se préparer, ainsi que les Mexicains, à l'extinction de la nature, et pour s'y soumettre avec une résignation religieuse. Or cet usage se trouve chez les anciens, sans qu'ils nous en aient transmis aucune raison. L'année civile des Romains finissoit en février; tout ce mois, comme nous le dirons, étoit un tems de pénitence et d'expiation; mais au premier de mars qui commençoit leur année, on rallumoit le feu sacré, on renouvelloit les lauriers des Flamines, l'on se livroit à la joie. C'est aussi dans ce mois que l'on faisoit des sa-

crifices à *Anna-Perenna*, et les femmes célébroient des saturnales où elles servoient leurs esclaves (9). Il faut donc qu'il y ait eu un tems où les Romains ou bien leurs ancêtres s'attendoient à la fin du monde au bout de chaque année, de même que les Mexicains s'y attendoient à la fin de chaque cycle de 52 ans.

Tous les ans au Pérou, à la grande fête du soleil, les Yncas renouvelloient eux-mêmes le feu sacré; les trois jours qui précédoient se passoient en jeûnes et en austérités, mais le jour de la fête, l'Ynca sortoit avant l'aurore, attendoit pieds nuds le lever du soleil, le saluoit dès qu'il paroissoit, et le reste du jour étoit consacré à la joie (10). Dans tout l'empire du Monomotapa, on éteint tous les ans les feux des maisons; l'Empereur les rallume ensuite, et envoye par ses officiers du feu nouveau dans les provinces; on le reçoit avec respect, le refuser seroit un crime de lèze-majesté que la mort seule peut expier (11).

On ne voit point que les Juifs aient éteint volontairement le feu sacré, au contraire, il leur

(9) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 12.*

(10) Hist. génér. des voyages, tom. XIII. p. 569.

(11) Voyages de la comp. des Indes, tom. III. p. 594.

étoit ordonné de l'entretenir très-exactement, mais il leur étoit enjoint d'éteindre les feux domestiques à l'approche du sabbat, et de n'en point faire ce jour-là. C'est un commandement que les Samaritains observoient avec bien plus d'exactitude que les Juifs, auxquels ils reprochent même la lampe que ceux-ci nommoient *sabbatiques* (12). Cette lampe, selon les Rabbins, doit brûler pendant la nuit du sabbat, et doit être allumée par les femmes, en mémoire de ce que le soleil cacha sa lumière lors du péché d'Eve; c'est pour cela qu'elles sont obligées de rallumer le flambeau que l'une d'elle avoit éteint. Si les Samaritains, en n'allumant point de feu, ont eu quelques vues apocalyptiques, l'usage des Juifs, quoique contraire, n'en a pas moins le même esprit; car si l'extinction du feu pendant le jour est funébre, les feux allumés la nuit ne le sont pas moins, et ils décèlent ici le même motif que la veillée des périodes; aussi voit-on que les Juifs qui n'ont que des fables à donner pour expliquer leurs usages, expliquent celui-ci comme étant une commémoration du soleil éteint autrefois, tandis que d'autres nations auroient pu l'expliquer par l'attente où elles pourroient être

(12) Levit. VI. vs. 12. Exod. XXXV. vs. 3. Basn. liv. II. chap. 9. et 12., liv. VI. chap. 14. §. 8.

que le soleil s'éteindroit à la fin de la semaine. De ce nombre auroient pu être les Manichéens qui attendoient la fin du monde tous les dimanches, et les Mahométans qui l'attendoient tous les vendredis.

Ces usages sortis de la plus sombre antiquité, sont aussi parvenus jusqu'à nous : nous avons encore le feu nouveau dans nos églises au renouvellement de l'année paschale : cet usage parmi nous n'est plus apocalyptique, il a un sens spirituel ; aussi est-il sans abus. Pour en trouver l'origine il faut aller chez les chrétiens orientaux, et voir la cérémonie de la descente du feu du ciel au samedi saint, dans le chevalier d'Arvieux qui en a été témoin. Rien de plus tumultueux que cette cérémonie ; dès le matin du samedi toutes les lampes des églises sont éteintes ; depuis ce moment jusqu'à trois heures du soir, l'église n'est remplie que de gens qui hurlent et qui crient comme des insensés, des bacchantes et des désespérés ; ils se battent les uns contre les autres, et ce désordre dure jusqu'à ce que le patriarche paroisse avec le feu que l'on prétend être descendu du ciel ; alors un nouveau tumulte succéde au premier par l'empressement et la furie avec lesquels chacun s'efforce d'allumer sa bougie, et par la joie dissolue qui convertit alors l'église en un cabaret, où l'on mange, où l'on

couche et où l'on commet des indécences peu différentes de celles des fêtes les plus dissolues du paganisme (13).

Il étoit autrefois d'usage dans nos églises de mettre sur le cierge paschal une tablette sur laquelle on écrivoit les ères, les époques des rois, des princes, des évêques, le lieu et le jour de la lune et d'autres instructions cycliques et astronomiques propres à l'année paschale où l'on entroit (14).

Quoique le feu éteint et renouvellé soit un usage cyclique uniquement employé à la fin et au renouvellement des périodes, il s'est aussi pratiqué extraordinairement, de même que chez les Romains on enfonçoit le clou sacré sans avoir égard au période. Lorsque les Grecs eurent repoussé l'invasion des Perses, l'oracle de Delphes ordonna qu'avant de remercier Jupiter sauveur, on éteignît tous les feux de la Grèce, et que l'on en vînt prendre un nouveau à Delphes, sur l'autel commun; on allégua pour raison que le feu ancien avoit été souillé par les barbares; c'est plutôt parce qu'ayant échappé à une ruine totale, on se regarda comme des régénérés et comme

(13) Mémoires du chevalier d'Arvieux, tom. I. chap. 13.

(14) Du Cange Glossaire, au mot *Cereus Paschalis*.

des hommes qui entroient dans un nouveau période (15). Il en est de cette cérémonie après le salut de la Grèce comme des cierges que le peuple allume et met auprès des images des saints; c'est pour obtenir par leur intercession une nouvelle vie, soit du corps, soit de l'ame.

En Perse, où le feu sacré étoit un objet si important dans le culte public, on l'éteignoit à la mort des rois, et on le rallumoit pour leurs successeurs; c'est que le régne d'un monarque est regardé comme un période, et l'étiquette de la cour des rois de Perse étoit sortie de la religion. Le feu sacré des Perses fut éteint pour la mort d'Ephestion, ce qui fut regardé comme d'un mauvais présage pour Alexandre, vu qu'on ne l'éteignoit que pour la mort des rois (16). Selon la loi de Zoroastre, les Perses doivent conserver le feu sacré du ciel allumé par ce prophête, jusqu'à ce que le feu vienne détruire le monde; cependant Hyde dit que l'extinction de ce feu n'étoit point regardée comme un présage funèbre chez les Perses, parce qu'ils avoient un grand nombre de Pyrées, tandis que les Grecs et les Romains n'en avoient qu'un seul. Les Parsis ou Guebres, descendans des anciens Perses, ont

(15) *Plutarch. in vita Aristidis.*

(16) *Diodor. lib. XVII. cap. 73.*

une

une fête annuelle dans laquelle ils éteignent tous les feux de leurs maisons, après quoi ils vont en chercher de nouveaux dans leurs temples, ce qui fait une partie du revenu de leurs prêtres (17).

III. Le second usage que nous avons remarqué dans la fête séculaire ou cyclique des Mexicains, c'est ce détachement anticipé des choses de ce monde exprimé par les ustensiles brisés. Nous avons remarqué en parlant des éclipses, que les allarmes où étoient les anciens à la vue de ces phénomenes venoient de l'attente de la fin du monde, et du danger où ils se croyoient alors; nous avons vu qu'entre autres usages qu'on pratiquoit alors chez les peuples de l'Indostan, on avoit celui de briser la vaisselle de terre (18), et qu'après les éclipses on quittoit ses anciens habits pour en prendre de nouveaux. Il y avoit en Amérique une fête annuelle des songes; elle ressembloit assez aux bacchanales, et ceux qui la célébroient brisoient tout ce qu'ils rencontroient (19). Des usages aussi coûteux et aussi destructeurs dont on a dû bientôt reconnoître l'inutilité, n'ont pu être bien généraux, ou, s'ils l'ont été, ils ont

(17) *Hyde, de religione Persarum, cap.* I. VII. VIII. et XXVIII. et Henri Lord. chap. 7.

(18) Voyages de Tavernier, tom. IV. liv. 3 chap. 14.

(19) Cérémonies religieus. tom. VII.

dû s'éteindre de bonne heure dans la plus grande partie du monde, aussi ne les ai-je retrouvés nulle part que sous une forme beaucoup plus économique. C'est un usage constant chez les Juifs deux jours avant le retour de leur année paschale, de purifier et de nettoyer tous leurs ustensiles, et même de les renouveller; cet usage est passé en partie chez les peuples de toute l'Europe où il se pratique dans le même tems. La semaine qui précede la fête de Pâques est généralement destinée par les gens du monde à nettoyer les meubles et les maisons : dès que la fête est arrivée, le peuple quitte ses vieux habits, et en prend volontiers de nouveaux, suivant ses facultés; la religion elle-même demande que chaque chrétien devienne un homme nouveau. Chez les Juifs, on se préparoit encore à ce renouvellement en nettoyant même les chemins, et en arrachant les mauvaises herbes dans les champs (20). Chez les autres peuples du monde qui n'ont point de pâques, ni d'année paschale, c'est au renouvellement de l'année civile que l'on change d'habillemens. On ne peut, il est vrai, regarder tous ces usages comme apocalyptiques, cependant il est bon de connoître la première origine. S'il y a eu des usages bons

(20) Cérém. relig. tom. I. Léon de Modène, part. III. chap. 3. §. 4. *Maïmond. in Kilaïm, cap. II. sub. fin.*

et naturels dans leur principe, qui par la suite sont devenus dangereux, il y en a eu d'autres qui étant mauvais originairement, sont ensuite devenus bons et utiles : telle est cette espèce de purification annuelle des ustensiles, des maisons, des chemins et des habits.

Outre cet usage annuel, les Juifs en pratiquoient d'autres en d'autres tems, qu'on peut aussi rapprocher de celui où étoient les Mexicains de se détacher des choses de la terre à la fin de leur siécle, et de se comporter comme des gens qui ne comptoient plus sur la durée du monde ; ces usages des Juifs sont ceux de leur jubilé. On a déjà été fort porté à regarder la fête séculaire des Mexicains comme un grand jubilé hébraïque, parce que leurs deux périodes étoient à peu-près égaux. Mais ce n'est point en cela qu'ils peuvent se ressembler, puisque les élémens du calcul du cycle de 49 ou de 50, et de celui de 52 ans, sont totalement différens; l'un est astronomique, et l'autre ne l'est point. La ressemblance, s'il y en a, n'est pas même dans les usages, mais dans l'esprit des usages; les Juifs ne brisoient point leurs ustensiles aux jubilés comme les Mexicains, et ceux-ci ne cessoient point, suivant les apparences, la culture de la terre à la fin de leurs siécles, comme faisoient les Juifs aux années jubilaires. C'est ce-

pendant entre ces deux usages que l'on peut soupçonner quelques ressemblances d'opinions et d'idées ; pour nous en instruire, examinons les différens usages des Juifs aux années sabbatiques.

Le nom de *jubilé* se donnoit chez les Juifs à toutes les septiémes années, et surtout à la 49e ou 50e. Ce nom signifioit dans leur langue, *corne de bélier*, ou *trompette*, parce que pour l'annoncer au peuple, sept prêtres sonnoient de la trompette le dix du mois *Tisri*, c'est-à-dire le jour même des expiations où tout Israël étoit obligé d'affliger son ame, et de faire des sacrifices. C'étoit ce même jour que Dieu sembloit descendre plus particulièrement dans son sanctuaire ; le grand prêtre y entroit avec tremblement, et après y avoir adoré promptement, il en sortoit au plus vite, dans la crainte d'en mourir. La veille de ce jour redoutable, tous les Juifs se réconcilioient, et se pardonnoient mutuellement : ils prenoient des habits mortuaires, et passoient la nuit dans le temple ; le lendemain, c'est-à dire le jour des expiations, on abolissoit les vœux, les sermens et les résolutions téméraires de la dernière année. Ainsi, comme on voit, les jubilés commençoient chez les Juifs au jour le plus funèbre qu'ils eussent dans leur religion. Cette fête se célébroit annuellement au retour de l'année civile, par où

commençoit aussi le jubilé de tous les sept ans. Le jubilé se nommoit encore le *sabbat de la terre*, c'est-à dire sa cessation et son repos, parce qu'il falloit laisser la terre sans culture, ne point semer les champs, ne point tailler la vigne ni les plans d'oliviers, ne recueillir ni moisson, ni vendange, et vivre uniquement de ce que les champs pouvoient produire d'eux-mêmes, c'est-à-dire, des premières choses que l'on rencontroit, ou que les bêtes sauvages auroient épargné (21).

Le jubilé se nommoit encore *Semitah Adonaï*, la remise ou la délivrance d'Adonis, c'est-à-dire du Seigneur, parce qu'il falloit alors congédier tous les esclaves, les remettre en liberté sans rançon; toute famille et tout particulier rentroit dans ses anciennes possessions, les contrats d'acquisition et de vente étoient annullés, aussi bien que les dettes et les créances (22). Aucun interprête n'a pu jusqu'à-présent nous rendre raison de ces différens usages, dont la plûpart semblent opposés au bien-être de la société. Prideaux avoue que les jubilés des Hébreux n'éclaircissent aucun passage de l'é-

(21) Lévitique XVI. vs. 2. XXIII. vs. 10, 11, 27. XXV. vs. 4.

(22) Deuteronom. chap. XV. vs. 2. Exode XXI. vs. 2. Lévitique XXV. vs. 10.

criture; et tous les commentateurs s'accordent avec lui à regarder ces usages comme un joug que Dieu trouva bon d'imposer à une nation si souvent indocile ; il devint pour les Israëlites le sujet de punitions sévères, parce qu'ils négligèrent presque toujours de s'y soumettre (23). En effet, ce peuple ne se fia jamais sur cet article aux promesses de son Dieu, qui lui avoit dit : « Ne crains point de mourir de faim cette » septiéme année, car je répandrai une béné- » diction sur la sixiéme, pour qu'elle te pro- » duise autant de fruit que trois autres ». La crainte de la famine l'emporta sur ces promesses et sur ces menaces ; Israël laboura ses champs, tailla sa vigne et fit ses récoltes ; cependant par la suite, les grandes calamités dont il se vit frappé, lui rappellèrent cette insigne désobéissance, et la méfiance de ses pères ; il attribua tous ses malheurs au défaut de la célébration des jubilés, de même que les Romains attribuoient les désastres de leur république au défaut de la célébration des jeux séculaires; et il y a lieu de croire qu'après leur captivité ils y furent beaucoup plus exacts, puisqu'on les voit demander à Alexandre et à César l'exemption des

(23) Prideaux, dans sa préface, p. 57, 58 et 253.

impôts pour la septiéme année, dans laquelle ils ne cultivoient point la terre (24).

IV. Ce qui a empêché de pénétrer jusqu'à présent dans le principe de ces usages, c'est qu'on n'a voulu remonter qu'à Moyse, qu'on regarde après Dieu comme l'ordonnateur des fêtes et des cérémonies des Juifs. On n'a pas fait attention que Moyse lui-même nous découvre que les usages jubilaires étoient plus anciens que lui. Jacob qui vivoit plus de 260 ans avant la loi des Hébreux, se louoit chez Laban de sept ans en sept ans. Voilà donc un usage jubilaire établi dans la Chaldée avant qu'il y eût des Hébreux en corps de nation sur la terre; il ne faut donc point regarder le jubilé comme un usage propre aux Israëlites, il est plus ancien qu'eux, il n'étoit pour eux qu'un joug d'obéissance, mais dans son origine et chez d'autres nations, il pouvoit avoir eu d'autres principes, peut-être plus dangereux que l'usage même, et que Moyse a jugé convenable de supprimer et de taire. Ce n'est donc point aux Hébreux, mais aux Chaldéens, à qui il faut demander compte des usages des jubilés des Juifs. Au défaut des Chaldéens, il faudra s'adresser aux Mexicains, puisqu'on

(24) Basnage, hist. des Juifs, tom. I. p. 125; tom. II. p. 91. *Oth. Lexicon, p. 339.*

est si porté à reconnoître chez eux le jubilé des Hebreux. Nous avons considéré l'usage où étoient les Mexicains de briser leurs ustensiles à la fin du siécle comme l'abus outré d'une institution qui dans son origine avoit eu pour objet de faire un sacrifice à Dieu de toutes ses propriétés, de lui faire un aveu de la résignation et de la soumission avec lesquelles on étoit prêt de souscrire à ce qu'il ordonneroit sur le destin de l'univers; c'est donc avec ces mêmes principes qu'il faut expliquer les jubilés des nations primitives, en y adoptant cet esprit apocalyptique qui se montre dans toute leur conduite, et que l'on doit surtout reconnoître dans les cérémonies de l'expiation durant laquelle on publioit le jubilé chez les Hébreux.

Lors donc que les anciennes institutions faites en mémoire du passé, et pour figurer l'avenir, disoient aux hommes : *Vous briserez vos meubles à la fin des périodes, vous ne cultiverez plus la terre; la septiéme année, vous ne vivrez que de ce que le hazard vous offrira*; elles vouloient les avertir que le période de la durée du monde étoit prêt à finir, et qu'il falloit bientôt y renoncer tout-à-fait; *comme c'est le tems où l'Etre Suprême viendra juger l'univers, vous exercerez cette dernière année des œuvres de miséricorde*;

vous remettrez les dettes de vos frères, pour que le juge souverain vous remette les vôtres; vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas, vous abandonnerez vos commodités, vous renoncerez même à vos possessions; vous rendrez la liberté à vos esclaves; tous les marchés et contrats, et toutes les acquisitions que vous aurez faites jusqu'à ce jour seront nulles, parce que c'est l'année de la dissolution et du renouvellement de toutes choses. S'il plaît cependant au Seigneur de nous accorder un autre siécle ou un autre période, tout ce qui aura été dans celui qui expire sera censé oublié; l'esclave redeviendra libre, le bien acquis retournera à ses premiers maîtres, &c. comme si nous revenions au commencement du monde, à une nouvelle création, à une nouvelle législation; et vous ne pourrez enfin jamais vendre la terre à perpétuité, parce que la terre est à Dieu, que vous n'y êtes que des étrangers, et que le tout-puissant peut la détruire ainsi qu'il l'a fait autrefois.

Telle est la simplicité avec laquelle les Mexicains expliqueroient aux Hébreux des usages qu'ils ne devoient pratiquer que par obéissance, et sans connoissance des raisons que leur législateur crut devoir supprimer en en conservant les usages; au moins une partie de ces usages pouvoit être utile et estimable, telle que la liberté des esclaves et l'égalité des patrimoines; quoique la loi de Moyse

n'ait fait connoitre aux Israélites aucuns de ces motifs, il semble cependant que quelques Hébreux les ont entrevus en faisant l'application des usages du jubilé aux tems de la fin du monde. On en voit un exemple dans le livre apocryphe qui a passé autrefois pour le IVe d'Esdras (25). Ce prophete est supposé y annoncer que la fin du monde étoit prochaine; il s'écrie en conséquence : » Que celui qui vend fasse comme celui » qui fuit; celui qui acquiert, comme celui qui » perd; celui qui gagne au trafic, comme s'il » étoit sans profit; celui qui se bâtit une maison, » comme s'il n'y devoit point habiter; celui qui » seme, comme s'il ne devoit point recueillir; ce- » lui qui façonne sa vigne, comme s'il ne devoit » point la vendanger; et celui qui se marie, comme » s'il ne devoit point avoir d'enfant. Le tout, dit » cet enthousiaste, parce que ceux qui tra- » vailleront, travailleront en vain ». Ce langage tiré des usages du jubilé, et appliqué aux approches de la fin du monde, dénote sans doute que les Hébreux n'ont point totalement méconnu l'origine de ces usages, et les motifs primitifs qui y avoient donné lieu. » La fin vient, dit aussi » Ezéchiel; elle vient sur les quatre coins du » monde; c'est le jour du carnage des hommes,

(25) Esdras, liv. IV. chap. XVI. vs. 42.

» et non de la gloire des montagnes. Celui qui » vend ne rentrera point dans la possession de » ce qu'il vend : » et pourquoi ? c'est que ce sera le dernier de tous les périodes, ainsi que le reste du chapitre le fait voir. Il est étonnant qu'avec de tels passages et d'autres, on n'ait jamais pu pénétrer dans l'esprit primitif de l'institution des jubilés ; c'est qu'on a fermé les yeux sur l'esprit apocalyptique de sa haute antiquité qui se décèle chez les Hébreux comme chez les autres peuples ; c'est qu'on a regardé cette doctrine ancienne comme une production nouvelle et inconnue des anciens ; c'est qu'on ne la soupçonnoit point d'être entrée dans leurs systêmes religieux, tandis que cette doctrine en étoit l'unique principe et l'unique moyen d'expliquer leurs usages.

V. S'il fut un tems, comme on ne peut actuellement en douter, où les années par sept étoient regardées comme apocalyptiques ou comme présageant quelque changement dans l'univers, il ne faut point s'étonner si les siécles et les milliers de siécles septenaires ont été regardés du même œil. Ces grands périodes n'ont été envisagés de cette manière que parce que les petits l'avoient été avant eux. Ce qu'on a vu arriver dans nos tems modernes n'étoit qu'une branche d'un tronc qui avoit sa racine dans le berceau des premières sociétés qui repeuplèrent le monde après sa destruc-

tion, et qui répandirent ces usages par toute la terre; en effet, quoique les Juifs soient les seuls qui aient observé les jubilés septenaires, on en retrouve des traces chez une infinité de peuples. Nous avons vu qu'au Japon les cérémonies funèbres des anniversaires se renouvelloient tous les sept ans. Nous avons vu pareillement que l'oracle de Memnon en Egypte n'annonçoit la présence du dieu que tous les sept ans. Pausanias nous parle d'une fête de Béotie en l'honneur de Jupiter et de Junon, qui se célébroit tous les sept ans. Minos en Crète exigeoit le tribut de sept garçons et de sept jeunes filles d'Athènes, tous les sept ans, parce qu'il les immoloit sans doute, dans quelque fête réglée par ce période. Les habitans de l'isle de Léra dans l'Archipel, ne pleuroient point les enfans qui mouroient avant sept ans, ni les hommes qui mouroient après cinquante; les uns, parce qu'ils n'avoient pas été au nombre des hommes, et les autres parce qu'ils avoient assez vécu. Un tel usage ne pouvoit être fondé que sur la connoissance du période jubilaire. Ces mêmes peuples ayant reçu d'un oracle l'ordre de bâtir une ville en Lybie, attendirent sept ans pour l'accomplir (26).

(26) *Pausanias, lib. IX. cap.* 2. Mém. de l'acad. des insc., tom. III. p. 407. *Herodot. lib. IV.*

On peut mettre encore au nombre des solemnités jubilaires, quelques-unes des plus célèbres fêtes des Grecs et des Romains, qui, se célébrant tous les cinq ans, ou plutôt après quatre années révolues, doivent être regardées comme des jubilés lunaires de sept fois sept, ou de 49 mois ; tels étoient les jeux olympiques en Grèce, les jeux capitolins à Rome, et plusieurs autres. Le calcul de ces périodes ne peut guère avoir d'autres élémens; d'ailleurs ces jeux étoient religieux dans leur principe, et destinés à rappeller le souvenir de la guerre des dieux; ils pouvoient encore être destinés à représenter l'avenir; enfin ils faisoient cesser chez tous les peuples qui les célébroient en commun les hostilités, et sembloient ramener la paix de l'âge d'or (27) Tous ces restes d'usage doivent faire soupçonner que les jubilés Chaldéens avoient été presqu'universellement observés.

On trouve chez les Grecs une fable qui semble faite pour la représenter sous une allégorie ; c'est celle des 50 filles de Danaüs qui épousèrent et tuèrent les 50 fils d'Egyptus, à l'exception de Lyncée, qui fut sauvé par sa femme Hypermnestre. Une telle alliance entre deux familles si égales et

(27) Mémoires de l'acad. des insc. tom. XV. p. 49. tom. XVIII. p. 145. *Thucydid.*, *lib. V. §. 16. et lib. VIII. §. 4. Pausanias, lib. V. cap. 20.*

si nombreuses, ne peut appartenir à l'histoire, mais à la fable, ou du moins à l'allégorie; aussi quelques auteurs ont-ils dit que les Danaïdes qui tuèrent leurs maris représentoient des années qui consommoient les fruits de la terre (28). Si cette explication est juste, elle ne peut avoir de rapport qu'au grand jubilé de 50 ans; et la cinquantiéme année qui ne touchoit point aux fruits de la terre, sera peut-être Hypermnestre qui sauve Lyncée son mari. Il faudroit ajouter à cela ce que signifient ces noms divers; faut-il les interpréter par les langues orientales? alors le nom de *Danaïdes* signifiera jugement, et le rôle qu'on leur fait faire aux enfers semble confirmer cette signification; *Hypermnestre* pourroit signifier *expiation salutaire* et *conservatrice* (29), et *Lyncée* désignera le renouvellement du période. Mais c'est trop hazarder, quoiqu'on voye en cela quelques lueurs de rapport avec les objets de l'allégorie, si cette fable en est une. On faisoit tous les ans à Argos la commémoration de Lyncée échappé aux embûches de Danaüs, et cette fête s'appelloit la *fête des flambeaux*; tout ce qu'on peut dire

(28) *Natalis Comes, lib. IX.*

(29) Hypermnestre pourroit venir de *Chupher*, expiation, et de *Menatser*, ce qui conserve. Lyncée pourroit encore dériver de *Chanucah* ad *dedicationem*, ad *renovationem*.

de cette fête dont on sçait peu de chose, c'est que les flambeaux annoncent quelque chose de cyclique (30).

VI. J'appelle la nuit que les Mexicains passoient dans l'inquiétude et les allarmes, une veillée funébre; il est aisé d'en sentir la raison; mais toutes les veillées que nous allons voir ne le seront plus pour la plupart; consacrées, au contraire, depuis longtems à la joie, et même à la dissolution, nous ne reconnoîtrons qu'elles ont été funébres originairement que parce que la plupart sont jointes à des fêtes cycliques et périodiques, et par quelques restes de traditions épars chez différentes nations, mais qui étant réunies, développent l'esprit originaire de toutes les solemnités nocturnes. On ne regarde communément les fêtes du paganisme que comme des fêtes de débauche; on s'est imaginé que les payens n'avoient choisi la nuit pour célébrer leurs mystères que pour voiler la licence de leur culte; mais nous avons reconnu que ce qui étoit débauche et indécence étoit l'abus de différens principes graves, sérieux et funébres, que selon l'usage on représentoit par des symboles et des allégories; tous ces symboles, tels que l'œuf, le serpent, le cercle, le phallus, &c. n'étoient, comme on a vu, que des

(30) *Pausanias, lib. II. cap. 25.*

emblêmes de la succession des êtres, et de leur renouvellement par la génération. Le lierre, le laurier, et d'autres plantes employées dans les fêtes, n'étoient que des images d'une durée ou d'une puissance qui ne finit point; les rameaux et les branches d'arbres dont on ornoit quelquefois les maisons, étoient les images des périodes qui se renouvellent, et qui ne finissent leur révolution que pour en recommencer une autre. Tous ces objets étoient autant de caractères dont le langage et l'écriture primitifs se servoient dans la science de l'univers; science qui, dans ce tems là, étoit beaucoup plus morale que physique, et qui, loin d'être licentieuse, étoit infiniment triste et lugubre. En effet, la science de l'univers se réduisit à connoître son destin futur, et à en instruire perpétuellement les hommes, jusqu'aux tems où quelques législateurs les ont privés de cette connoissance, parce qu'ils la jugèrent nuisible à leur état présent.

Bacchus, entre autres épithêtes, étoit surnommé *Nuctelios* (31), le dieu nocturne; parce que la plupart de ses fêtes ne se célébroient que la nuit; c'étoit pendant la nuit que les bacchantes saisies d'enthousiasme, couroient toutes échévelées, et faisoient leurs contorsions; elles appelloient Bac-

(31) Mythologie de Bannier, liv. 1. chap. 16.

chus

chus par mille cris barbares qui n'étoient originairement que des cris d'allarmes et de terreur. Qu'il se soit commis des désordres et des abominations dans ces fêtes, cela n'est point de notre sujet; mais Bacchus étoit un dieu que la religion attendoit, que le peuple cherchoit sans le connoître et sans savoir pourquoi ; mais cette veillée, ce trouble, cette terreur joints à cet esprit d'attente, aux symboles cycliques qu'on portoit, aux périodes qui déterminoient la fête, tout cela n'auroit point été un mystère pour les Mexicains; ils eussent avoué de bonne foi que toutes ces cérémonies avoient rapport aux dogmes de la fin du monde, que chaque fin de période faisoit croire instante et prochaine.

Ils eussent dit la même chose des *Sabanes*, qui consacrées à ce dieu, l'étoient encore à Jupiter et à Mythras : on y voyoit de même une nuit turbulente ; les mêmes symboles leur auroient fait avouer que les sabanes étoient des fêtes apocalyptiques, et leur nom dont nous avons déja parlé, doit nous convaincre que c'étoit la fête du dieu des tems, du maître de la durée du monde.

Les Mexicains nous feroient le même aveu à l'occasion des veillées qui accompagnoient les fêtes de Cérès, d'Osiris, d'Adonis, dont nous avons développé le caractère ; ils nous diroient que les flambeaux de ces solemnités nocturnes

ne représentoient que la lumière funébre qui devoit éclairer la nuit ou le chaos de la nature. La fête appellée *Lamptérie*, dédiée à Bacchus, amusoit les yeux du peuple par de grandes illuminations. Les *lampadophories* qui se célébroient trois fois l'an à Athènes en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée, et dans lesquelles on changeoit la nuit en un beau jour, n'étoient pas pour cela dans leur principe des fêtes de réjouissance : on y couroit les rues un flambeau à la main, sans en savoir le motif; celui qui arrivoit le premier à un but marqué sans éteindre sa torche, demeuroit le vainqueur. Mais tous ces jeux du peuple étoient les suites de son ignorance; si on ne lui eût point caché le vrai motif de cette fête nocturne, il se fût affligé peut-être autant que les Mexicains, et il n'eût point changé des flambeaux funébres en des flambeaux de réjouissance (32).

(33) Les *Paganalia* de l'Italie avoient la même source que les lampadophories d'Athènes, sans être cependant consacrées aux mêmes divinités. Trois fois l'an chaque bourg allumoit un feu de paille, et l'on sautoit trois fois par dessus: c'étoit une cérémonie expiatoire qui prouve que la fête étoit

(32) *Pausanias in Achaïcis.*

(33) *Dionys. Halicarnass., lib. IV. Ovid. fast. lib. I. et IV.*

funébre, et occasionnée par le déclin ou le retour des différentes saisons. Aux *Volcanalia* à Rome, le peuple jettoit des animaux dans le feu pour se racheter ; c'étoit donc une fête de fin de période (34).

On expliquoit l'usage des torches qu'on tenoit à la main en courant la nuit aux fêtes périodiques de Cérès, en disant que c'étoit en mémoire de ce que cette déesse avoit allumé ses torches aux flammes du mont Etna pour chercher Proserpine ; on feignoit dans ces fêtes de la chercher aussi ; mais cette ancienne allégorie faite pour rappeller les anciennes révolutions de la terre, n'étoit-elle point aussi faite pour figurer l'avenir ? Nous avons vu que toutes les fêtes avoient ce double caractère.

Les veillées consacrées aux saisons se trouvent en Amérique et ailleurs. Les Apalachites allument aux quatre saisons des feux nocturnes sur les montagnes (35). Cette fête est précédée de pélerinages sur le mont Olaymi. A l'heure de midi on donne la liberté à six oiseaux, et prenant des branchages à la main on va en procession au temple qui n'est qu'une caverne, mais il n'y a que les prêtres qui puissent en approcher. Ce cérémonial indique un renouvellement.

(34) *Varro de lingua latina. lib. V.*

(35) Cérém. relig., tom. VII.

Les feux funébres des anciens aux saisons se sont transmis jusqu'à nous. Les Perses allumoient des feux en divers tems de l'année, et surtout à l'occasion du solstice d'hiver. En quelques provinces d'Angleterre on allume des feux sur les collines la nuit de l'Epiphanie qui précéde une fête de manifestation. Ce qu'on appelle en France *les chandelles des rois* paroît être un reste d'une ancienne veillée funébre, car autrefois on jeûnoit la veille de l'Epiphanie (36). Les feux funébres du solstice d'été se trouvent placés pour nous à la nuit de la fête de S. Jean. Il fut un tems où des mères peu chrétiennes faisoient passer leurs enfans sur ces feux à l'exemple des Cananéens et des premiers Romains, ou même comme les Juifs faisoient quelquefois en l'honneur de Moloch qui n'est que Saturne ou le dieu des périodes. Aux anciennes fêtes de ce dieu on allumoit, suivant Macrobe, des flambeaux, symboles du passage à une meilleure vie, c'est-à-dire à un autre période (37).

Le concours des fêtes de St. Jean avec les solstices semble renfermer quelque chose de mystérieux. Est-ce parce que Jésus-Christ a dit de S. Jean qu'il resteroit sur la terre jusqu'à ce qu'il revînt, et parce qu'il y a eu des gens qui, comme

(36) Glossaire de Du Cange, *Jejunia*, *Epiphania*. Curiosités de Gafarel, p. 23.

(37) *Macrob. Saturnal.*, *lib. I. cap. 7. et 8.*

les Grecs, supposoient que cet apôtre avoit été enlevé de même que le patriarche Enoch, que le prophète Elie, ou que l'Aly des Persans dont on attend le retour? seroit-ce par la conformité de ce nom avec celui de *Janus* qui chez les Romains présidoit au tems? dont les Saliens prononçoient le nom *Janes*, les Grecs *Joannes*, les Hébreux *Jokhanan*, d'autres ont dit *Johnan*, d'où est venu *Jean.* C'est sans doute quelque mauvaise combinaison de ces deux idées qui a fait naître ces opinions. Les Grecs qui commencent leur année au premier de septembre, célébrent une fête de S. Jean le 2 de ce mois, ce qui n'empêche point qu'ils n'en célébrent encore deux autres aux jours cycliques de l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire le 23 ou 26 de septembre où l'on fête son assomption (38).

VII. Les Romains veilloient après les saturnales à la fin de décembre : c'étoit chez eux une veillée cyclique ; ils n'en savoient pas plus le motif que de celle qui précédoit les jeux séculaires, pendant laquelle Rome étoit remplie d'illuminations. Nous veillons aussi vers le même tems, mais nous connoissons mieux nos motifs, ils ne sont plus ni payens, ni apocalyptiques : cependant il est bon d'examiner les usages, parce qu'en général ils

(38) Cérémonies religieuses, tom. III.

n'appartiennent presque jamais aux legislations nouvelles. Nous veillons la nuit de Noël, on y dit trois messes, et le surlendemain on célèbre la fête de S. Jean d'hiver : mais à la Saint Jean d'été on veille encore à S. Maur près de Paris, et dans cette vigile ou veillée on disoit autrefois trois messes. Nous venons aussi de voir que les feux que l'on allume en Angleterre, et qui devroient être placés à la Saint Jean d'hiver, puisqu'on en allume à la S. Jean d'été, se font la veille de l'Epiphanie; mais c'est la nuit de l'Epiphanie que les Cophtes célébrent la messe de minuit que nous plaçons à Noël. On peut donc demander à laquelle de ces trois fêtes d'Epiphanie, de Noël ou de S. Jean appartiennent réellement des usages que ces fêtes semblent se disputer les unes aux autres. A les considérer séparément, chacune a des droits pour les revendiquer. Noël est dans la religion chrétienne une fête de naissance et de renouvellement; le tems qui la précéde annonce une arrivée dont le motif historique a rapport à cette fête : ainsi ce seroit à Noël où l'on veille déjà et où l'on fait un triple sacrifice, que l'on devroit allumer les feux funébres que l'on allume ailleurs à la S. Jean et ailleurs à l'Epiphanie.

A considérer la fête de S. Jean d'hiver d'après les motifs mythologiques et cycliques que le peuple lui donne en été, ce seroit aussi à cette fête

d'hiver que suivant cette même tradition populaire, suivie par le peuple sans le savoir, l'on devroit faire des feux comme on en fait à la S. Jean d'été, et que, comme à S. Maur, on devroit célébrer les vigiles et les trois sacrifices.

Si l'on considere la fête de l'Epiphanie dont le nom signifie *manifestation*, et à laquelle, comme on a vu ci-devant, le peuple a joint aussi une partie des saturnales Romaines, cette fête semble en droit d'exiger qu'on célébre pour elle la même veillée que les Cophtes, et que l'on allume ces mêmes feux que quelques provinces d'Angleterre font en son honneur.

Voilà donc trois fêtes qui ont des cérémonies propres aux renouvellemens, et qui semblent avoir des raisons pour se disputer leurs usages. A ne considérer que les motifs religieux du christianisme, ce n'est qu'à la fête de Noël qu'on devroit accorder le droit de préférence pour ces usages; en effet à n'en juger que par les cérémonies, les autres fêtes n'en sont que des répétitions; mais à considérer la chose civilement, Noël n'y a pas plus de droit que les autres; car tous ces usages étant cycliques et n'ayant eu rapport dans leur principe qu'à la fin d'un période astronomique, ce doit être à ce qu'on appelle *premier jour de l'an* que ces usages devroient appartenir: mais ce premier jour de l'année n'est parmi nous qu'une des

moindres solemnités ; c'est par-tout le jour le plus célebre, et cependant ce n'est pour les chrétiens qu'une fête obscure; la raison en est que toutes les fêtes qui le précedent et le suivent lui ont ôté l'étiquette ou le cérémonial qui lui étoit propre ; mais d'où vient cette usurpation ? c'est que chèz nous le premier jour de l'an civil n'est point réellement un jour cyclique et n'est point réellement le premier jour de l'année solaire.

On suppose le solstice arrivé la nuit du 20 au 21 de décembre, c'est au 21 de ce mois que commence la véritable année astronomique, et l'ordre civil ainsi que l'ordre religieux n'en devroient point avoir d'autre ; c'est à ce jour qu'on devroit faire remonter le premier de janvier; le nom de ce mois (*Januarius*) signifie *celui qui ouvre la porte*; ainsi c'est lui qui devroit ouvrir non une fausse année, mais une année véritable. Nous avons un jeûne que l'on appelle *quatre-tems* le 20 de décembre, qui est le 365e jour de l'année solaire et le dernier jour de l'automne : ce jeûne est selon l'ordre cyclique et astronomique ; il a rapport à la partie funébre qui précéde la fête d'un période nouveau ; mais chez nous il n'y a plus de fête le lendemain, et cependant c'est-là où l'étiquette de toutes les fêtes qui suivent devroit être placée; Noël qui en a pris une partie est le 5e. jour de l'année solaire, et cette fête est

précédée d'un jeûne qui tombe au 4e. jour de cette année, et qui devroit être placé au 365e jour de l'année solaire précédente, et qui devroit ainsi se confondre avec celui des quatre-tems dont il n'est qu'un double emploi. La fête de la S. Jean qui a aussi un caractère cyclique, est le 7e. jour de l'année solaire: notre jour de l'an n'est que le 12e et l'Epiphanie le 17e.

Ainsi à ne considérer dans ces fêtes que l'esprit primitif des usages qui y ont été adaptés, il semble que nous ayons cinq jours de l'an à solemniser au lieu d'un seul. Je pourrois même dire plus de cinq, car le jeûne de Noël, la fête des innocens, qui autrefois étoit si payenne, la fête de Sainte Genevieve et le jour qu'on appelle des *Noces* sont autant de solemnités cycliques, comme je pourrois le démontrer facilement, tant par l'étiquette que par l'esprit des légendes populaires. Voilà donc au moins neuf fêtes qui devroient se confondre en une, et qui depuis le 20 décembre jusqu'au 7 de janvier interrompent l'ordre public sans aucune régle et sans aucun motif raisonnable. Mon sentiment n'est pas de supprimer ces fêtes ni les motifs religieux que le christianisme leur donne; mais il faudroit ramener les usages cycliques au seul jour à qui ils conviennent et placer les fêtes au 7e. jour consacré presqu'universellement aux exercices de

la religion. Le gouvernement qui a senti l'inconvénient de la multitude des fêtes qui remplissent nos calendriers, a déjà cherché à y porter reméde, on en a supprimé plusieurs; mais comme on n'a encore aucune idée de l'esprit qui a originairement présidé à l'institution des fêtes, on n'a point toujours fait ces suppressions à propos, et on les fera toujours mal tant qu'on ne connoîtra point le véritable esprit de ces usages.

VIII. Dans la partie de cet ouvrage où nous avons parlé des anciennes fêtes des eaux ou des *Hydrophories*, nous avons fait les mêmes observations à l'égard des mêmes fêtes, aussi toutes ses remarques correspondantes sur différens usages, se servent de preuves réciproques, et doivent donner du poids à la méthode que nous suivons. C'est pourtant aux Mexicains que nous devons ces remarques ; ils veilloient dans les allarmes à la fin du période de leur siécle, et nous veillons à la fin du période de notre année: il est vrai que ce n'est plus par un motif aussi extravagant que le leur, la religion n'entretient plus les peuples dans des terreurs inutiles et dangereuses; mais le peuple est possesseur, sans le savoir, d'une espéce de tradition qui survit aux nouvelles instructions. On croyoit autrefois que la vigile de Noël avoit été instituée par S. Telesphore; on a depuis reconnu la fausseté

de cette origine, et nous la confirmerons par le nom même de ce personnage (τελεσφορος) qui dans la langue grecque signifie *celui qui apporte la fin*, ce qui n'est autre chose que le motif personnifié de la féte ou de l'usage, motif qui n'a certainement point été méconnu de ceux qui ont inventé cette fable (39).

Puisque nous parlons ici de la féte de Noël il est bon de faire attention à quelques autres usages qui n'appartiennent point à cette fête, et qui cependant s'y sont joints par une tradition muette dont on chercheroit vainement le canal. C'est à la nuit de Noël que le pape bénit une épée et un chapeau pour les envoyer à quelque prince de l'Europe que son choix veut distinguer : cet usage ne semble-t-il pas supposer l'attente de quelque personnage semblable au Muhadi des Persans: quelqu'éloignée que paroisse cette analogie, il semble que Noël présente une idée d'attente; en effet dans quelques pays on amuse les enfans la nuit de Noël par des présens qu'on leur dit venus de l'enfant Jésus, et on leur persuade qu'ils doivent faire des provisions pour l'âne et le bœuf qui accompagnoient la crêche du sauveur.

C'est encore la veille de Noël que le pape

(39) Cérém. relig., tom. II.

ouvre la porte sainte lorsqu'il y a un jubilé : on sçait que dans cette cérémonie on chante : *Ouvrez-moi les portes de la justice ; c'est ici la porte de l'Éternel, les justes y entreront, voici la journée du Seigneur.* On n'a point pu placer l'ouverture des jubilés à la veille de Noël sans savoir qu'ils y avoient quelque analogie : en effet l'un et l'autre ont rapport à un renouvellement ; ceci nous prouve encore que le mois de janvier qui signifie *le portier* devroit commencer avec la véritable ouverture de l'année solaire.

Ceux des peuples anciens qui ont célébré une grande fête solaire au 25 de décembre, ne la plaçoient pas mieux ; nous n'avons fait que les imiter. On a en différens siécles tâché de réformer les erreurs de la partie astronomique de la religion ; mais on peut dire que chaque correction n'a souvent été qu'une erreur nouvelle ajoutée aux anciennes, et n'a fait qu'augmenter la confusion. Dans les premiers tems l'année n'étoit estimée que de 360 jours, et alors la fête funébre se trouvoit placée au jour que l'on regardoit comme le dernier de l'année ; lorsque par suite on s'apperçut qu'on se trompoit de cinq jours, on les ajouta à la vérité au bout de l'année, mais après la fête annuelle, parce qu'on les a regardés comme surnuméraires et hors de compte. On n'a qu'à voir le compte des Egyp-

tiens sur ces cinq jours de l'année, et se rappeller ce qu'en pensoient les Mexicains; c'est-là vraisemblablement la raison pour laquelle le premier de janvier s'est trouvé écarté de plusieurs jours du 25 de décembre, et pour laquelle Noël qui est notre fête solaire est le cinquiéme jour de l'année solaire.

IX. On célébre au Pégu une fète annuelle qui présente la réunion de tous les usages dont nous venons de parler; c'est celle que les habitans nomment *sapancatena*; elle est précédée d'une veillée et accompagnée de feux, d'illuminations; on se fait des présens, et l'on tient les portes des villes ouvertes. Je ne sais à quel tems de l'année cette fête est fixée; il peut se faire qu'au Pégu comme ailleurs elle soit placée sans aucun égard à l'esprit de ses usages (40).

En Mingrélie les ministres et les courtisans du prince célébrent une veillée qui précéde le jour de l'an; ils passent alors la nuit aux environs de son palais, le jour venu on attache du lierre aux portes et l'on fait des processions (41). Les chrétiens ont eu autrefois l'usage d'orner leurs portes de laurier en pareil tems, usage que l'église a défendu. Les Persans modernes ont une

(40) Cérémonies religieuses, tom. VI.

(41) Histoire génér. des voyages, tom. IX. p. 570.

ſête annuelle et solemnelle qu'ils appellent la *nuit des priéres*, parce qu'ils sont dans l'idée que Dieu exauce particulièrement ceux qui le prient cette nuit; ils la nomment aussi la *nuit lumineuse*, parce qu'ils allument des feux autour desquels ils dansent et ſont des ſestins. Quoique cette fête soit peu motivée, il est évident qu'elle doit être cyclique, et qu'elle a dû être apocalyptique dans son origine, aussi les voyageurs s'accordent à la regarder comme une fête dérivée des anciens Perses (42). Les Persans modernes n'en célébrent pas moins avec beaucoup de solemnité leur premier jour de l'an; chez eux, comme chez les anciens Persans, il est fixé au premier jour de printems; ces derniers célébroient ce jour-là la fête *Orosmade*, c'est-à-dire du bon principe. Les Persans appellent ce jour *Neuruz*, ou le nouveau jour; on s'y fait des présens, on se répand de l'eau rose les uns sur les aûtres et l'on veille la nuit (43). Ainsi les fêtes se sont multipliées chez eux comme ailleurs, et leur nouvelle religion, loin de simplifier les choses, n'a fait qu'y porter de la confusion.

La célébre *fête des lanternes* à la Chine se

(42) Voyages de Chardin, tom. X. p. 24. bibl. orient. d'Herbel. au mot *Fars*.

(43) Bibl. orient. aux mots *Ormoz*, *Giamschid* et *Nevrouz*.

trouve placée au renouvellement de l'année. Tous les auteurs s'accordent à dire que cette nuit toute la Chine paroît en feu; mais personne ne nous a donné des motifs raisonnables de cette fête. Chez les Chinois, comme ailleurs, les usages sont antérieurs à l'histoire, et ce peuple est obligé de les expliquer par des fables (44). Les uns disent que cette fête est destinée à féliciter l'empereur et à donner un spectacle au peuple à l'occasion du renouvellement de l'année; on dit qu'elle fut instituée dans notre huitiéme siécle par un nommé *Po-to*, et que depuis ce tems on a toujours pratiqué cet usage; d'autres disent qu'il vient d'une impératrice qui se plaisoit à faire illuminer son palais toutes les nuits. D'autres font l'histoire que nous avons déjà vue d'un mandarin dont la fille se noya dans un fleuve et que son père, accompagné du peuple, chercha avec des flambeaux. Si j'avois à choisir parmi ces trois motifs, je donnerois la préférence au dernier, et je dirois que la fable du mandarin et de sa fille est la méme que celle de Cérès et de Proserpine; c'est à ceux qui savent le Chinois à chercher dans la signification des noms du mandarin et de sa fille, si notre conjecture est fon-

(44) Du Halde, hist. de la Chine, tom. I. p. 112. Lettres édifiantes, tom. XXIV. et hist. génér. des voyages, tom. VI. p. 162.

dée; et si cette fête comme celle des eaux dont nous avons parlé ailleurs, n'est point une commémoration du déluge.

De toutes les fêtes antiques celle qui a le plus de rapport à la fête des lanternes de la Chine est celle des lumières qui se célébroit à Saïs en Egypte. Hérodote nous dit que le motif des illuminations qu'on faisoit alors dans l'Egypte, faisoit partie des mystères, et que le peuple devoit l'ignorer. On ne peut douter que l'on ait fait à la Chine un pareil secret des motifs de la fête des lanternes; une sage législation y aura converti en réjouissance une fête lugubre dans son origine, et elle en aura expliqué le motif par quelque fable. Appliquons à cette fête les découvertes que les Mexicains nous ont fait faire, et nous pourrons peut-être en reconnoître l'esprit primitif. En effet à la Chine plusieurs jours avant la fin de l'année toutes les affaires cessent, les tribunaux sont fermés, et chacun reste chez soi renfermé dans son domestique, sans recevoir d'étrangers; les jours suivans on se visite, on se félicite sur le nouvel an, on prend des habits neufs; enfin au bout de quinze jours on célébre la grande veillée, toutes les villes s'illuminent, tout le monde court les rues et se réjouit, et chacun élève chez soi une inscription qui porte *au véritable gouverneur du ciel.* C'est au lecteur

à

à appliquer ce qui a été dit jusqu'ici à ces différens usages.

On sera peut-être étonné de voir les Chinois faire leur veillée, non la nuit du premier jour de l'an, mais la quinziéme nuit; cet usage ne leur est point particulier, l'année sacrée des Juifs commençoit au premier du mois *Nisan*, et leur pâque ne se célébroit que la nuit du 14 au 15. Leur année civile commençoit au premier du mois *Thisri*; ce n'étoit que le 15 que l'on célébroit la fête des tabernacles: et c'étoit dans la nuit du 15 au 16 qu'étoit l'illumination, l'effusion des eaux, et les autres usages cycliques que nous y avons reconnus. On peut rendre deux raisons de cet usage antique : la première est tirée du peu de facilité que les anciens avoient pour connoître précisément le jour de la nouvelle lune, ensorte qu'ils aimoient mieux placer leurs solemnités annuelles à la pleine lune, afin de ne point se tromper. La seconde pourroit être une idée semblable à celle des Lacédémoniens qui ne se mettoient point en campagne avant la pleine lune: on vouloit être sûr que le période fût renouvellé tout de bon, et qu'il montrât les mêmes phénomènes. C'étoit peut-être dans le même esprit que les Gaulois ne commençoient point leur année ni leur siécle à une nouvelle lune, mais au sixiéme de la lune.

A la fin du *rhamadan*, qui est le tems du jeûne ou du carême des Musulmans, ils ont une nuit célèbre qu'ils appellent la *nuit de la puissance* ou du *décret de Dieu* (45). C'est, disent-ils, dans cette nuit que Dieu se révéla à Mahomet, et lui envoya du ciel le sublime Alcoran. Les Persans donnent au rhamadan le nom de *fête des lumières*, parce qu'ils sont dans l'usage d'en allumer un grand nombre toutes les nuits qu'ils passent ordinairement dans le plaisir et la débauche. Le rhamadan est le neuviéme mois Arabe, ils se termine par la fête du grand *Bairam*, qui tient lieu de pâque aux Mahométans, et qui se célèbre le premier jour du mois qui suit celui du rhâmadan. La ressemblance qui se trouve entre cette fête et la pâque des Juifs, et entre le carême des Chrétiens, nous engage à examiner ces usages chez les deux peuples. Les Juifs veilloient la nuit de pâque, et il fut un tems où les Chrétiens veilloient aussi cette nuit.

X. On doit regarder la pâque des Juifs comme la grande fête du renouvellement de leur année ecclésiastique ou sacrée, dont le premier jour couroit-à-peu-près avec l'équinoxe du printems. Le motif de sa célébration chez les Juifs étoit leur délivrance d'Egypte ; mais comme les Sa-

(45) D'Herbelot, biblioth. orientale, au mot *Cadr*.

biens, les Perses, les Romains, les Mexicains, &c. commençoient leur année vers le retour du printems, sans avoir été captifs en Egypte, il faut nécessairement admettre, indépendamment du motif historique qui étoit particulier aux Juifs, un motif universel et cyclique relatif à la fin et au renouvellement des périodes. Quoique les Egyptiens eussent le renouvellement de leur année vers l'équinoxe d'automne, ils n'en célébroient pas moins l'équinoxe du printems par une fête qu'ils appelloient la *fête du bélier*, vu que ce signe commence le printems; mais chez ces peuples idolâtres, c'étoit le bélier, dit Pluche, qui avoit les honneurs de la fête: on le couronnoit de fleurs, et on le portoit en triomphe à la tête des processions; les portes étoient ornées de feuillages. Le même auteur pense que c'est pour contraster ce culte idolâtre que les Hébreux égorgeoient l'agneau et le mangeoient. L'écriture semble confirmer cette conjecture, puisque Moyse dit à Pharaon : » nous ne pouvons célébrer la fête du Seigneur » que dans les déserts, parce que nous y sa- » crifions ce que l'Egypte adore, et que les » Egyptiens nous lapideroient. *Exode VIII. vs.* » *26* ». Tous ces usages s'expliqueront si l'on veut faire attention à ce qui se passe encore parmi nous à la fête de la S. Jean d'été que

nous avons reconnue pour une fête cyclique. Le peuple qui ne sçait jamais les motifs de ce qu'il fait, mais qui suit toujours ses usages primitifs, place auprès du précurseur de Jésus-Christ un petit agneau; cet usage paroît visiblement avoir rapport à l'équinoxe du printems, ou le tems du signe du bélier; cependant c'est en été que l'on célèbre la fête du précurseur de Jésus-Christ: mais il y a une raison qui a trompé le peuple, c'est que le nom de *Jean* et le nom d'*agneau* sont originairement, soit par allusion, soit radicalement, un même mot qui signifie *doux* (46).

Le mois qui précédoit la Pâque, étoit, selon

(46) *Anah*, qui signifie être *doux* et *exorable*, donne *Anau*, qui signifie *un homme très-doux*. Ce dernier mot, à cause de la nasale *ajin*, s'est prononcé diversement *nanau*, *ganau*, *gnau*, et avec l'article *ha-gnau*; de-là l'*agnus* des Latins, nom d'un animal très doux, et le mot *agneau* des François. Il en est de même du mot *Jean*. *Janus* présidoit aux équinoxes comme aux solstices. Chez les anciens, *Anna*, *Nanna*, *Anaïtis* et *Jana Janua*, sont les mêmes divinités. On dérive plus communément le nom de *Jean* de *Chanan*, être doux; parce que ce nom en Hébreu se dit *Jo-Chanan*; mais cette étimologie n'est point contraire à l'autre. *Anah* et *Chanan* signifient la même chose dans deux dialectes différentes; l'*Ajin* et le *Cheth* qui se confondent souvent, ont fait prononcer indifféremment *Anah*, *Ganah* et *Chanah*.

les docteurs juifs, destiné à diverses prépara-tions; on nettoyoit les champs en arrachant les mauvaises herbes; on réparoit les chemins, les marchés et les réservoirs publics; on faisoit des réparations aux tombeaux. Il n'est point question dans la bible de ces préparations; ce n'est que par la tradition orale et les ouvrages des docteurs qu'on en est instruit; mais comme on y reconnoît l'esprit cyclique, les usages placés à la fin d'une année ne peuvent être que très-anciens.

A juger de la pâque des Juifs par le motif historique qui leur étoit propre, et par la pâque des Chrétiens, il semble qu'on ne peut considérer cette fête que comme une solemnité destinée à la plus grande joie; on s'y rappelloit le fameux passage de la mer rouge, la délivrance miraculeuse du peuple Hébreu, et la défaite totale des Egyptiens; tout devoit inspirer la gaieté dans cette commémoration, cependant nous allons y remarquer tout le contraire; les usages étoient opposés à l'esprit de la fête, tout étoit triste, tandis que tout auroit dû être gai. Il est vrai qu'en les examinant, il faut souvent faire abstraction de tous les motifs des Hébreux, et ne juger leur fête que d'après l'esprit universel et primitif qui, comme on l'a prouvé, a présidé aux institutions de tous les peuples de la terre.

La pâque des Juifs commençoit au coucher

du soleil, alors chacun se retiroit chez soi, et tuoit l'agneau ou le chevreau paschal; on prenoit de son sang, et l'on en teignoit les portes que l'on refermoit ensuite, sans qu'il fût permis de sortir que le lendemain matin; on s'habilloit ensuite d'une façon particulière, on mettoit une ceinture à ses reins, des souliers à ses pieds, et l'on tenoit un bâton à la main, en un mot on se mettoit dans l'équipage d'un voyageur prêt à partir. En cet état, toute la famille mangeoit l'agneau à la hâte; on le mangeoit tout entier, car il étoit défendu d'en rien laisser que les os pour le lendemain. Avec cet agneau, on ne pouvoit manger que du pain sans levain, et des herbes amères et sauvages: ce pain qu'on appelle *azime*, est aussi appellé le *pain d'affliction*; on en devoir manger pendant sept jours de suite: ensorte que la pâque qu'on appelloit aussi la *fête des pains sans levain*, pouvoit encore s'appeller une fête d'affliction. De plus, pendant ces sept jours, il n'étoit point permis de travailler ou de faire aucunes affaires; enfin le jour de pâque étoit celui où l'on rachetoit les premiers-nés des hommes et des bêtes (47).

A ces usages fondés sur leur loi, les Juifs en ont depuis encore joint quelques autres, qui

(47) Exode, chap. XII. Deuteron. chap. XVI.

sont fondés sur leurs traditions, et qu'on regarde comme modernes, parce que la bible ne les prescrit point. Ils ont un grand soin avant la pâque de faire une recherche exacte dans leurs maisons, pour qu'il n'y demeure aucun reste de pain levé, ils ne se croient pas même permis d'en réserver pour après pâque; de peur que leurs cuisines ou leurs meubles n'en contiennent quelques miettes, ils lavent ces meubles et leurs ustensiles, ou les font passer par le feu. La veille de Pâque tous les aînés jeûnent en mémoire des premies-nés d'Egypte. Sur la table paschale on sert un œuf pour une raison mystérieuse, avec des pois, des noix et quelques poissons; toute la famille, sans excepter les domestiques, se met à table, parce que, disent-ils, c'est un jour ou une nuit de liberté et de délivrance; cependant malgré ces motifs de joie, tous mangent la tête bien baissée, et comme à un repas funèbre (48).

Il seroit presqu'inutile de répéter les motifs détaillés que les Hébreux donnoient de ces différens usages, leur histoire d'où ils les tiroient est assez connue; mais comme nous les expliquerons par l'esprit qui guidoit les Mexicains, il est bon de rappeller ceux-ci pour en mieux

(48) Basnage, hist. des Juifs, liv. VI. chap. 9.

sentir l'analogie ou la différence. Cette fête s'appelloit *la Pâque*, c'est-à-dire *passage*; parce que c'étoit le passage du Seigneur sur l'Egypte; le passage de l'armée d'Israël au travers des eaux de la mer rouge; le passage d'une vie misérable à une vie plus heureuse: il falloit la célebrer de peur d'être frappé de la peste ou de l'épée. Le passage du Seigneur ou de l'ange exterminateur avoit eu pour objet de détruire à l'heure de minuit tous les premiers-nés d'Egypte; c'est pourquoi les portes des maisons des Hébreux étoient fermées, on ne sortoit point, et les jambages des portes étoient teints de sang. Sur quoi il faut observer que S. Epiphane nous apprend qu'en Egypte on teignoit en rouge les bestiaux et les arbres l'un des jours du printems, parce que, disoit-on, à pareil jour l'univers avoit été en feu, et que cette cérémonie le préservoit d'un semblable malheur (49). Les Hébreux à cette fête rachetoient tous leurs premiers-nés. On ne nous dit point pourquoi il falloit manger l'agneau tout entier, mais on le mangeoit à la hâte en voyageur et en pélerin, et avec affliction, parce qu'on étoit sorti en grande hâte de l'Egypte, et dans une grande frayeur,

(49) *S. Epiphan. adv. hæret.*, *lib. I.* Mém. de l'acad des insc., tom. VI. p. 85.

en emportant les meubles et les joyaux des Egyptiens. Si l'on excepte quelques motifs, tous les autres auroient convenu aux Egyptiens mêmes comme aux Hébreux; et si les Egyptiens eussent établi une fête funèbre de leur désastre, ils n'auroient pu adopter des usages différens (50).

La pâque des Hébreux étoit donc réellement une fête de tristesse, on ne s'y rappelloit que la partie la plus lugubre de l'événement heureux qui y avoit donné lieu; il sembleroit plutôt que l'on voulût représenter la disposition des Egyptiens que celle des Israëlites; il n'y a de contradiction que parce que chez les Chrétiens la pâque n'a plus que des motifs d'allégresse, et n'a rien de funèbre. On pourroit demander pourquoi Moyse n'a pas fait une fête d'allégresse de cette fête qui d'ailleurs avoit rapport à un renouvellement, puisqu'on l'appelloit aussi la *fête des bleds nouveaux*; on demandera pourquoi ce législateur n'a pas donné la préférence à l'aspect heureux du grand événement qui délivra Israël; on ne peut guere rendre raison de cela qu'en admettant ce qu'on a déjà dit au sujet des jubilés, c'est-à-dire que les fêtes des Juifs ont été moins de nouvelles fêtes que des

(50) Exode, chap. V. et chap. XII. vs. 13, 22, 29. Deuteron. XVI. vs. 3.

fêtes anciennes réformées par ce grand législateur, qui en supprimant les motifs apocalyptiques de la religion primitive, parce qu'ils avoient conduit à une infinité d'abus, laissa néanmoins subsister les principaux usages de ces fêtes auxquels il donna seulement des motifs nouveaux pris dans l'histoire de son peuple; or comme ces usages étoient funèbres, ainsi que nous l'avons vu, et comme la fête des semailles étoit elle-même une fête de deuil, Moyse fut obligé de ne prendre que des objets tristes. Au reste rien n'étoit plus analogue aux anciens motifs des commémorations que les nouveaux que Moyse appliqua aux usages qu'il voulut conserver. Dans les fêtes anciennes, on se rappelloit par des symboles et des cérémonies les anciennes révolutions de la nature, les ténébres, la perte de la fécondité, les ravages des eaux et des volcans, les orages, les météores, les tempêtes, en un mot tous les fléaux qui avoient détruit le genre humain; on représentoit les hommes errans, fuyans et se nourrissans d'alimens sauvages, les seuls qui leur restassent pour subsister; on rappelloit leur misère primitive. C'est ainsi que les Hébreux se rappelloient de même des usages antérieurs à leur délivrance d'Egypte, et qui étoient pratiqués par les Egyptiens comme par tous les peuples de la terre. Les campagnes désolées par les

insectes, la contagion sur les hommes et sur les bêtes, les vents brûlans, les grêles, les ténébres qui couvrirent l'Egypte, la mer enfin qui engloutit ses habitans après avoir été desséchée par un vent brûlant, et les Hébreux miraculeusement sauvés au milieu de tant de dangers, sont des phénomènes si analogues à ceux qui accompagnèrent l'ancienne destruction du monde, qu'ils n'ont pu être méconnus des Hébreux. Aussi tous les apocalyptiques ont-ils perpétuellement comparé la destruction de l'Egypte avec la future destruction du monde.

XI. Mais quittons les tristes objets de la pâque des Hébreux comme appartenans à leur histoire, et à l'aide des Mexicains nous peserons les usages eux-mêmes en faisant abstraction de toute histoire particulière. Ces Mexicains, en supposant qu'ils eussent eu les mêmes usages que les Juifs, nous diroient donc que la partie la plus essentielle de la fête est la veillée du renouvellement de l'année, parce que c'est le passage d'un période à un autre; que cette veillée doit être funèbre, parce qu'on y attend le jugement final que Dieu doit exercer sur le genre humain; ils nous diroient que c'est pour cette raison que l'on mange avec larmes et dans l'affliction tout ce qui reste de provisions, que l'on ne souffre point qu'il reste la moindre portion du pain qui sert à la nour-

riture ordinaire, et que l'on ne réserve rien pour le lendemain qui n'existera peut-être pas. Ils nous apprendroient que l'on demeure chez soi dans l'attente d'un dieu exterminateur, et que cependant pour marque de résignation à ses volontés on se tient prêt à partir comme des voyageurs et des pélerins sur la terre : enfin pour l'appaiser on lui offre les premiers-nés pour le rachat du reste de la famille.

Ces mêmes Mexicains tiendroient le même langage sur les usages que pratiquent les Juifs modernes; ils nous diroient qu'ils brisent leurs meubles et leurs ustensiles à la fin du siécle par le même esprit qui fait que les Juifs nettoyent et refondent les leurs au commencement de l'année. Les aînés des Juifs veillent à la fin de l'année, parce que dans le tems où les Hébreux étoient idolâtres ils les immoloient à la fin des périodes à Saturne ou à Moloch, le dieu du tems. Les Juifs mettent un œuf sur leurs tables paschales comme un symbole de la durée des êtres et de leur génération successive : l'œuf entroit, comme on a dit, dans les cérémonies des mystères qui étoient apocalyptiques ; et les Persans qui se donnent des œufs au nouvel an sçavent bien que l'œuf est le symbole du monde. Ce que les Juifs disent que cet œuf a rapport à l'oiseau *Ziz*, dont parle leur tradition orale, qui doit

à la fin du monde servir de repas aux élus, n'est qu'une fable semblable à celle du phénix, qui étoit un emblême du renouvellement des périodes (51). Mais cette fable elle-même est très-propre à développer le sens des usages judaïques qui ont bien moins rapport au passé qu'au futur et sur tout aux derniers tems de l'univers. Les Juifs admettent la nuit de Pâque leurs esclaves et leurs domestiques à leur table, parce que, selon eux, c'est un tems de liberté. Les Romains en faisoient autant aux Saturnales pendant lesquelles toutes les affaires cessoient, et ces fêtes terminoient leur année, parce que toute fin de période doit ramener l'égalité primitive et faire disparoître les institutions et les conventions humaines. Les Juifs mangent des herbes amères, des laitues, du pain d'affliction; ces usages sont propres à toutes les anciennes fêtes de périodes et de saisons; soit que ces usages fussent originairement destinés à rappeller le souvenir des misères des premiers hommes, soit qu'ils eussent pour objet de représenter les misères futures qui doivent précéder et accompagner la fin des tems.

Cette explication va être confirmée par les

(51) *Ziz* signifie *beauté*, *éclat*, *splendeur*. V. Calmet, dictionn. de la bible au mot *Pâque*, et Basnage, hist. des Juifs, liv. VI. chap. 9. §. 7.

usages des premiers Chrétiens et par les opinions de quelques-uns d'entre eux sur la veillée paschale qu'il observèrent longtems à l'exemple des Juifs. Nous avons déja parlé de la solemnité tumultueuse par laquelle les chrétiens orientaux célèbrent encore la veille de Pâque pour la cérémonie du feu nouveau; nous avons remarqué à l'occasion de ce feu que Pâque étoit une solemnité cyclique, en voici de nouvelles preuves: et l'on peut dire que les chrétiens dont nous allons parler avoient renchéri sur les usages des Hébreux. Ils passoient toute la nuit de pâque dans les églises, et veilloient dans la crainte et le tremblement jusqu'à minuit ou jusqu'au chant du coq: alors la joie succédoit à la tristesse (52). Les plus éclairés le faisoient en mémoire de Jésus-Christ au sépulchre, et triomphant ensuite de la mort par sa résurrection; mais ceux qui étoient moins instruits et qui avoient cet esprit apocalyptique si commun dans cet âge, s'imaginoient que c'étoit cette même nuit que Jésus-Christ devoit reparoître dans les nuées, descendre sur la terre, et exercer sur les nations ses jugemens redoutables, dont la crainte affectoit alors les esprits. « C'est dans la nuit » de pâque (dit Lactance qui étoit lui-même

(52) *Tertullian. ad uxor. lib. II. Constit. apostol. lib. V. cap. 19.*

» dans cette erreur ainsi que dans plusieurs autres)
» que nous attendons l'arrivée de nctre dieu
» et de notre roi; il descendra sur les feux,
» il ébranlera le monde &c. (53). » En un mot, l'on voit que Lactance croyoit que cette nuit le monde alloit devenir une Egypte, et Jésus-Christ, un ange exterminateur. S. Jérôme prétend que l'usage de cette veillée, qui a été universelle, venoit des Juifs qui croyoient que le messie viendroit au milieu de la nuit de pâque comme l'ancien exterminateur d'Egypte (54). S'ils ont été réellement dans cette attente elle ne pouvoit venir que de leur tradition orale, puisque la législation mosaïque ne donne aucun motif de cette nature, et qu'elle ne paroît avoir tout rappellé au passé que pour écarter les dangers de ces attentes vagues et indéterminées.

Il ne manqueroit plus ici pour reconnoître dans la pâque des Hébreux tous les caractères du cyclisme, que d'y trouver des traces des feux qui accompagnoient les veillées funèbres; mais on n'en remarque point chez eux, quoiqu'on en trouve des traces dans la pâque des Chrétiens. Au défaut des Hébreux on retrouve ces feux dans une fête d'Hiérapolis de Syrie, qui n'é-

(53) *Lactant. lib. VII. cap. 19.*

(54) *S. Hieronym. ad Mathæum., cap. XXV. vs. 6.*

toit pas fort éloignée de Jerusalem. Dans cette fête chaque particulier présentoit un agneau à l'autel, et emportoit ensuite cette victime chez lui pour l'apprêter et la manger. On en faisoit autant à Jérusalem; ainsi la solemnité de Syrie peut être rapprochée de celle des Juifs. De même que la pâque des Hébreux elle se célébroit au printems; et comme à Jérusalem on voyoit à Hiérapolis un concours étonnant de toutes les provinces voisines qui venoit chaque année s'acquitter de ce devoir religieux. Cependant cette fête n'étoit appellée ni pâque, ni passage, mais la *fête du bucher*, parce qu'une des principales cérémonies étoit de planter de grands arbres, d'y suspendre des victimes, de promener les dieux à l'entour, et d'y mettre ensuite le feu (55).

XII. Nous venons de parcourir les veillées des périodes séculaires, jubilaires et annuels; si nous voulons continuer nos recherches, nous les verrons appliquées à des périodes encore plus courts. La veille de la nouvelle et de la pleine lune les Bonzes Chinois passent la nuit en prières; les Celtibériens veilloient à toutes les pleines lunes; les habitans du Cap de bonne-espérance passent toute la nuit debout au renouvellement de la lune, et lors de son plein;

(55) *Lucian de Dea Syria.*

lorsqu'elle

lorsqu'elle paroît ils font un grand bruit en criant et en frappant des mains, ils la regardent avec admiration et font à cette occasion mille autres extravagances (56).

En Egypte les Cophtes passent la nuit de chaque septiéme jour dans leurs églises; ils y prennent du café, ils y fument, ils y dorment. Cet usage nous rappelle la lampe sabbatique que les femmes des Hébreux allument chaque septiéme jour en mémoire de l'extinction du soleil, et nous verrons clairement par là que le septiéme jour fut originairement funèbre; et que si les Manichéens attendoient chaque dimanche la fin du monde et les Musulmans le vendredi, ces opinions apocalyptiques ne leur étoient point particulières, mais découloient des erreurs communes que tout le genre humain avoit malheureusement hérité de la première antiquité.

Voilà donc les veillées et les feux funébres appliqués à tous les périodes, soit grands, soit petits; il est bon de remarquer aussi ces usages lorsqu'on les a pratiqués dans d'autres tems qu'à

(56) Cérém. relig. tom. III. et VII. Rappellons ici le passage d'Horace, où il dit :

Cœlo supinas si tuleris manus
Nascente Luna. . . . .

HORAT. LIB. III. OD. 17.

la fin des périodes. Denis d'Halicarnasse nous dit que lorsque le peuple romain élisoit quelque citoyen à une charge de magistrature, ce citoyen étoit obligé d'aller passer la nuit dans une tente jusqu'au point du jour (57). Il ne faut point donner à cet usage d'autre esprit dans son principe, sinon qu'on regardoit chaque état de la vie comme un période, et chaque changement d'état comme un changement de période. Lorsqu'on passoit de l'état de citoyen à celui de magistrat, on se conformoit à l'étiquette religieuse attachée à la fin et au renouvellement des périodes: on faisoit donc la veillée funébre; il est vrai qu'on pratiquoit ces usages sans en connoître l'esprit; on en usoit à cet égard comme quelques orientaux qui changent de nom en passant à de nouvelles dignités, et qui par l'imagination deviennent des hommes régénérés et renouvellés. La veillée des armes de notre ancienne chevalerie, n'a point eu, suivant toute apparence, d'autre origine; on sait combien l'esprit de cette chevalerie tenoit à celui de la religion, et méme à des idées mystiques (58). Quelquefois la superstition faisoit regarder cette nuit comme fort dangereuse; elle devoit en effet

(57) *Dionis. Halicarn., lib. II. cap. 2. §. 7.*

(58) Mém. de l'acad. des insc., tom. XX. p. 615 et 720.

paroître telle suivant les idées primitives. On a trouvé ces mêmes usages établis au Mexique et parmi les nobles de la Côte-d'Or (59).

Les anciens s'imaginoient que ces veillées étoient établies pour examiner les signes du ciel et pour y chercher l'approbation des dieux; c'étoit-là, selon Denis d'Halicarnasse, l'idée des Romains. A la veillée du période de neuf ans les Ephores de Sparte passoient la nuit en pleine campagne, pour examiner s'il n'y avoit point quelque nouveau phénomène au ciel, et suivant la nature de ce qu'ils avoient vu ils confirmoient ou annulloient la dignité royale. C'est le sort de presque tous les faits que nous avons à examiner de les trouver partout sous des formes diverses; l'erreur et la vérité sont au centre de toutes les actions humaines, et lorsqu'on a le bonheur de tomber dans les routes qui y aboutissent de toutes parts, on les apperçoit partout l'une et l'autre, ce qui n'arrive point lorsqu'on se jette dans les sentiers tortueux qui approchent ou qui écartent sans qu'on le sache de ce centre, ou qui ne permettent de le voir que sous un seul aspect.

On a fait encore des veillées et des feux pour les dédicaces des villes et des temples; cela

(59) Hist. génér. des voyages, tom. XII.

vient de ce qu'une dédicace suppose un commencement ou un renouvellement, et par conséquent un période terminé qu'on laisse derrière soi. Dans ces occasions ces feux, ces veillées, ces illuminations, ces feux d'artifice ne sont plus aujourd'hui que des signes de joie, parce que les usages n'ont plus leur esprit primitif. A la fondation de Rome, Romulus fit faire des feux devant toutes les tentes des soldats; c'étoit pour les purifier, selon Denis d'Halicarnasse; c'étoit donc une cérémonie expiatoire qui est toujours une cérémonie funébre (60).

Les Juifs ont en mémoire de l'autel et du culte rétabli à Jérusalem par Judas Macchabée, une fête annuelle appellée *hanucah* ou la dédicace ; ils l'appellent aussi la *fête des lumières*, parce que les maisons, les synagogues et les rues sont illuminées pendant huit jours : ils la nomment encore fête des tabernacles, parce qu'ils tiennent alors quelques branchages à la main. Cette fête est toute consacrée à la joie, mais par quelques usages qu'ils y ont joints on pourroit douter qu'elle ait réellement du rapport à leur histoire, d'autant plus qu'elle commence le 25 de *Cisleu*, et que les huit jours de la fête précédent de peu le solstice d'hyver (61).

(60) *Dionys. Halicarn.*, *lib. I. cap. 1.*

(61) Macchabées, liv. II. chap. I. vs. 9.

On faisoit autrefois des illuminations au baptême des princes; c'étoit, dit Grégoire de Tours, une image de la vive lumière dans laquelle ils entroient dans la foi (62). Paul-Emile après la conquête de la Macédoine, fit allumer un feu magnifique en présence des Grecs, pour annoncer qu'il mettoit fin à leur esclavage et que le période de leur liberté alloit recommencer (63). Ainsi l'on voit que les usages funébres de la fin des périodes se sont changés en plaisirs; c'est leur motif actuel parmi nous. Les feux funébres et de destruction se sont changés en feu de joie, en feux nouveaux. Les législations ont depuis longtems détourné les regards des peuples des objets primitifs dont leur mélancolie se nourrissoit autréfois, pour les occuper d'objets plus agréables et plus gais. D'un autre côté il est aisé de sentir que presque tous les usages se sont peu à peu déplacés: les jubilés nous en fournissent un exemple. On les publie aujourd'hui parmi les catholiques romains au renouvellement d'un pape; mais un jubilé, comme on a vu, est une fête funébre et préparatoire à la fin des tems; ainsi si l'on suivoit l'esprit de leur institution primitive, il faudroit les placer à la mort

(62) Grég. de Tours, liv. V. chap. II.

(63) *Tit. Liv. decad. V. lib. V.*

des papes, c'est-à-dire à un tems de deuil, de vacance et de cessation. On connoît le jubilé par l'ouverture de la porte sainte, on la ferme après: c'est tout le contraire que l'on devroit faire, puisque le jubilé est un tems où on se prépare à l'ouverture mystique ou politique d'une nouvelle vie ou d'un nouveau régne. C'étoit le lendemain du sabbat que les Juifs chantoient *attollite portas*, et non le jour du sabbat qui étoit, comme on a vu, un jour lugubre, le dernier de la semaine, où l'on se préparoit à une nouvelle semâine.

Nous voyons le même contre-sens dans l'usage où étoient les Romains de fermer le temple de Janus en tems de paix et de l'ouvrir en tems de guerre. Dans cette cérémonie Mars étoit le vrai dieu des Romains, et Janus n'étoit qu'un dieu chronique. Pour expliquer cette bizarrerie on a dit que cette cérémonie étoit fondée sur ce que pendant la paix on n'avoit rien à demander à un dieu paisible; cela peut être, mais ces Romains si belliqueux trouvoient sans doute que la guerre étoit leur véritable élément et ils ne regardoient point la paix comme un bienfait; ainsi l'on pourroit soupçonner que c'étoit à Mars qu'ils ouvroient les portes du temple de Janus, parce que son tour ou son période étoit arrivé.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable sur les veillées pratiquées par toutes les nations ; cela suffit pour prouver qu'elles ont eu, comme celles des Mexicains, un ton lugubre et funébre, et que leur principe étoit fondé sur la terreur. Pour achever d'appuyer ma conjecture j'ajouterai que *veiller* et *pleurer* s'exprimoient par un seul et même mot dans les anciennes langues orientales ; *Lun* signifie également *il veille* et *il pleure*, signe certain que les premiers peuples ne veilloient que pour la tristesse et non pour les réjouissances.

XIII. Nous avons suivi les trois principaux usages de la fête séculaire des Mexicains : nous avons reconnu le rapport soupçonné entre cette fête et le jubilé des Hébreux ; on a encore trouvé du rapport entr'elle et les jeux séculaires des Romains, dont jusqu'ici nous n'avons dit que peu de chose ; nous allons examiner avec plus de détail cette solemnité romaine, elle est assez importante pour attirer nos regards. En effet ces jeux destinés à n'être célébrés que tous les cent ans, étoient accompagnés de la plus grande solemnité. Toutes les villes d'Italie invitées par des hérauts, accouroient à Rome ; dès que le tems de leur célébration arrivoit, les consuls et les décemvirs, gardes des livres sybillins, et par la suite les empereurs eux-mêmes alloient dans diffé-

rens temples offrir des sacrifices, et faisoient distribuer au peuple les choses nécessaires aux expiations préparatoires, comme des torches, du soufre, du bitume: tout le monde, à l'exception des esclaves, étoit obligé de faire ces expiations. Le peuple muni de ces matières alloit en foule au temple de Diane sur le mont Aventin, et chacun donnoit à ses enfans de l'orge, du bled et des fêves pour les offrir aux Parques afin de les fléchir. Lorsque la nuit arrivoit les consuls accompagnés des décemvirs, présidens nés de cette solemnité, alloient sur le bord du Tybre où ils trouvoient trois autels préparés; ces autels y restoient toujours, mais on les couvroit de terre après la fête; ils immoloient un agneau sur chacun de ces autels, et après les avoir arrosés du sang de ces victimes ils en brûloient le reste. Cette cérémonie étoit éclairée d'un grand nombre de lampes; on chantoit des hymnes en l'honneur des dieux et l'on finissoit par immoler plusieurs victimes noires à Pluton, à Cérès et à Proserpine. Au commencement du jour on alloit au capitole sacrifier à Jupiter, et l'on revenoit au bord du Tybre célébrer sur des échaffauds et des théâtres préparés des jeux en l'honneur d'Apollon et de Diane.

Le second jour c'étoient les dames romaines qui alloient au capitole sacrifier à Junon, et

l'Empereur accompagné des Décemvirs alloit offrir à Jupiter, à Neptune, à Vulcain, à Mars, à Saturne, à Vesta et aux autres dieux célestes et infernaux, les victimes qui leur convenoient.

Le troisiéme jour vingt-sept jeunes hommes des premières familles et autant de jeunes filles alloient au temple d'Apollon chanter des hymnes et des cantiques pour rendre les dieux favorables au peuple romain. Chacun de ces deux jours avoit aussi sa veillée comme le premier, pendant lesquelles on alloit au bord du Tibre répéter sur trois autels le triple sacrifice aux dieux infernaux. La ville étoit tellement illuminée pendant ces trois nuits qu'il n'y avoit plus d'obscurité dans Rome, et pendant le jour cette capitale étoit remplie de jeux, de spectacles, de courses, de luttes, de combats des gladiateurs, &c. ensorte que le peuple partageoit son tems entre la joie et la dévotion.

Mais il ne faut point oublier qu'une des principales cérémonies de cette fête étoit l'ouverture de la porte du temple, qui représentoit l'entrée du siécle. On a des médailles sur lesquelles on voit un Empereur frappant cette porte d'une verge ou baguette.

Tels étoient les jeux séculaires des Romains. Si nous n'avions encore ici que ce peuple célèbre à consulter sur l'origine et les motifs de

cette grande solemnité, nous n'en tirerions que très-peu de lumières; on nous diroit qu'un parculier nommé *Valerius Volusius*, citoyen d'Erete dans le territoire des Sabins, voyant ses trois enfans guéris de la peste par un miracle des dieux, opéré avec l'eau du Tibre, en un lieu appellé *Terente*, où il passa pour aller à Ostie, les remercia de ce bienfait signalé en offrant des victimes noires aux divinités infernales pendant trois nuits consécutives, sur un autel qu'il trouva enfoui dans la terre de ce lieu même; et que c'est ce même sacrifice que l'on a renouvellé tous les cent ans, et toutes les fois que l'état étoit menacé de quelque calamité (64). Il n'est pas difficile de remarquer que ce particulier et ce motif obscur ne répondent guere à la dignité des jeux séculaires: cette fable ressemble à celle du mandarin Chinois à qui l'on attribue l'origine de la grande fête des lanternes. Nous n'avons pû expliquer la fable des Chinois, faute de sçavoir la signification du nom des acteurs; mais tentons de ramener la fable romaine à son véritable sens.

Les jeux séculaires des Romains avoient pour objet le renouvellement d'un période de cent ans, c'est ce que leur nom annonce; ces jeux étant périodiques devoient naturellement s'appeller les jeux du retour, et en un seul mot les jeux *Volu-*

(64) *Valer. Max. lib. II. cap. 4. §. 2. Zozim. lib. II.*

siens, de la racine *Volvere* tourner, retourner; le nom de la fête s'étant personnifié a donné vraisemblablement naissance à ce *Volusius*, qui pourroit bien n'avoir jamais existé que dans la légende. La propriété de toutes les fêtes chroniques et cycliques ayant été, suivant les idées des anciens, de chasser et d'écarter les maux et les calamités, et de ramener un état plus heureux, ces jeux auront été surnommés *Valentes*, et ce *Volusius* aura été nommé *Valerius* de la racine *Valere*, se bien porter, être heureux; et les autres opinions et cérémonies de la fête ayant été personnifiées de même, ont donné la patrie, la ville de ce *Valerius Volusius*, et le lieu de son sacrifice. Il étoit Sabin, mais *saba*, signifie retour; il étoit de la ville d'*Erete*, mais *érets* signifie la terre: il veut aller à Ostie, mais *Ostium* signifie porte, il s'arrête à Terente, mais *Tharan* en Chaldéen signifie porte; et ceux qui ont nommé ces jeux *Ludi Tarentini*, ne nous désignent que des jeux qui font l'ouverture (65).

Il ne faut point être surpris de voir des noms Romains expliqués en partie par des mots orientaux, la langue latine en est remplie, et d'ailleurs est-il plus étonnant de voir entre les Chal-

(65) *Varro apud Censorinum de die natali, cap. XXVII. Teren* en Sabin signifioit mol, tendre. *Macrob. saturn. lib. III. cap.* 28.

déens et les Romains des noms communs, que de voir entre les Romains et les Chinois des fables communes? On en est surpris, parce qu'on ignore les sources de ces étranges communications, mais c'est une preuve que les plus anciennes nations qui ne peuvent nous en rendre raison, avoient déjà oublié leur histoire. Les Hébreux sont les seuls qui nous parlent d'une ancienne dispersion du genre humain; mais ils ne nous disent point que les fables soient plus anciennes que cette dispersion; on auroit cependant tout lieu de le conjecturer d'après cette uniformité que nous voyons sans cesse dans tous les lieux comme dans tous les tems. La fable de ce *Volusius*, ainsi que les jeux Tarentins, Volusiens, Sabasiens ou Séculaires, avoient donc rapport au renouvellement du siécle; et pour en connoître les motifs, il ne faut qu'examiner les principaux détails de la solemnité. C'étoient les gardiens des livres Sybillins qui y présidoient; ces livres, que l'on regardoit comme le dépôt sacré du destin de Rome, étoient apocalyptiques: ainsi la célébration de la fête séculaire avoit aussi pour objet le destin de Rome, et par conséquent étoit apocalyptique et relative au sort futur du genre humain. On y veilloit comme chez les Mexicains, et sans doute dans les mêmes idées

funébres, puisqu'on invoquoit particuliérement les divinités infernales telles que Pluton, Cérès, Proserpine, et ces parques de qui dépendoient la vie et les destins des mortels (66). Les victimes étoient noires; on y voyoit un triple sacrifice; les illuminations étoient brillantes, mais elles avoient eu un principe funébre et lugubre.

Les jeux séculaires avoient donc encore rapport à la fin du monde et à son renouvellement, c'est pour cela qu'ils commençoient par la tristesse, et finissoient par la joie; cependant le vulgaire n'en connoissoit point les motifs, mais les gens éclairés les connoissoient, au moins en partie; on le voit par le poëme séculaire d'Horace qui commence par des vers sublimes, qu'un de nos poëtes a traduits d'une façon également grande:

> Les rois sont les maîtres du monde.
> Les dieux sont les maîtres des rois (67).

C'est le grand Jupiter que l'on annonce, c'est lui qui, par la force de son bras, a vaincu les géans; c'est lui qui fait trembler l'univers. Quoi de plus capable d'instruire les rois et les sujets que cet avertissement qui faisoit attendre avec

(66) Le mot *Parque* semble venir de *paraq*, déchirer, ou de *pharaq*.

(67) *Regum timendorum in proprios greges*
Reges in ipsos imperium est Jovis.

frayeur un dieu, maître des destins de l'univers ? Le poëte invoque ensuite Apollon et Diane pour obéir, dit-il, aux ordres de la Sybille, et pour se préparer à des tems redoutables qu'elle avoit annoncés. » Soleil, toi qui » nous donnes la lumière, et qui nous en prives » quand il te plaît, puisses-tu ne rien voir dans » ta course de plus grand que Rome ! Puissante » Lucine, fais que la race romaine se perpétue ; » et vous, Parques, qui tenez les destins, faites » que nos oracles immuables s'accomplissent, » accordez à Rome le sort sublime qui lui est » promis. » Ces grands destins, comme nous avons vu, n'étoient que l'attente de cette vie heureuse, de cet âge d'or promis aux justes, et de ce juge souverain que Rome corrompit et personnifia. C'est en conséquence de cette erreur que les Romains et d'autres peuples se sont emparés du monde ou des terres de leurs voisins comme d'un bien qui leur étoit adjugé par les dieux. Le poëte supplie ensuite le soleil de s'appaiser, d'écouter favorablement les prières que lui adresse la jeunesse romaine. On doit remarquer là-dessus ce que nous avons déja vu ailleurs, que les enfans, ou les jeunes gens étoient toujours consacrés pour les fêtes des périodes. Ce sont chez les Juifs les aînés des familles qui jeûnent la veille de Pâque. Nos

enfans de chœur nous montrent des restes de ces usages. Aux Apollonies, c'étoit par de jeunes garçons et de jeunes filles qu'on faisoit chercher Apollon. Ainsi, comme le dit Horace, des vierges choisies, des enfans chastes et purs chantoient les hymnes aux fêtes séculaires, parce qu'on supposoit que leurs hommages devoient être plus agréables aux dieux, et méritoient plus d'indulgence de leur part ; la fin des périodes, et la destruction du monde étoient plus à craindre pour une jeunesse qui alloit être moissonnée dès le commencement de sa carrière, et qui devenoit par-là un objet de pitié pour les dieux.

Enfin le poëte finit son poëme par annoncer le retour de l'âge d'or ; il y déploye un enthousiasme poëtique fondé sur l'attente de la vie future qui ramenoit chaque fin de période. A l'ouverture de nos jubilés nous chantons, *voici la porte de la justice, et les justes y entreront ;* c'est dans le même esprit que les Romains chantoient aux jeux séculaires : « Déjà la paix, la » bonne foi, l'honneur et l'antique pudeur pa- » roissent ; déjà les vertus si négligées ont le » courage de se remontrer ; la félicité et l'abon- » dance reviennent sur la terre. » Ce langage poëtique et notre langage mystique n'ont qu'une même origine. Voilà quel étoit le motif de la joie que les Romains faisoient éclater dans la

seconde partie de la fête; elle étoit fondée sur l'attente où l'on étoit du bonheur réservé pour les justes dans un avenir heureux, mais que l'on confondoit avec l'âge d'or ou la félicité primitive dont on supposoit que les hommes avoient joui. C'est-là ce qui a donné naissance à toutes les fables sur l'âge d'or futur dont les payens se formoient des idées matérielles et terrestres, tandis que les chrétiens plus éclairés n'attendent un bonheur permanent que dans une éternité bienheureuse dans le sein de la divinité.

Quoique les Romains ignorassent les vrais motifs de leur fête séculaire, ainsi que le tems où elle avoit été instituée, ils crurent en genéral que son effet devoit être d'écarter tout grand désastre. On auroit donc cru s'exposer aux plus grands malheurs, si on eût manqué à les célébrer; c'étoit comme un préservatif, c'étoit un remede propre à changer le cours des choses, parce qu'il changeoit les périodes. En conséquence on célébroit des fêtes séculaires non-seulement tous les cent ans, mais encore dans toutes les occasions extraordinaires, où l'on vouloit écarter quelque grande calamité: usage aussi frivole que celui du clou sacré qui, institué d'abord pour indiquer les années, devint dans la suite un préservatif idéal contre tous les maux.

Quelques-uns ont prétendu que les jeux sé-

culaires

culaires avoient été célébrés pour la première fois par le consul Valerius Publicola, l'an 245 de Rome, et 508 ans avant Jésus-Christ. Mais il n'y a point d'apparence que ce fût pour la première fois, la circonstance où les Romains se trouvoient alors semble le prouver; ils venoient de chasser les Tarquins l'année précédente. Rome, d'une monarchie, se changeoit en république, on changeoit de gouvernement, et il falloit célébrer ce renouvellement comme si l'on fût entré dans un nouveau siécle, sans s'embarrasser si le siécle véritable étoit fini : dès-lors, les Romains abusèrent de cette solemnité; et par la nature de l'abus, il est à présumer qu'il étoit déja fort ancien parmi eux, puisque cet abus tient aux idées répandues chez tous les peuples de la terre qui en ont également abusé.

XIV. Le *lustre* chez les Romains doit encore être mis au nombre des usages cycliques et périodiques. Ce mot vient de *luere*, expier. Tous les cinq ans à Rome, après avoir fait la revue et le dénombrement des citoyens dans le champ de Mars, on purifioit la ville, on sacrifioit un taureau, et l'on prioit les dieux pour le salut de la république. Ces cérémonies s'appelloient fermer le lustre (*lustrum condere*). Les citoyens s'assembloient tous armés, tant à pied

qu'à cheval, et prêts à combattre. On immoloit à Mars des victimes à qui l'on faisoit faire trois fois le tour du champ. C'étoient les pontifes et les censeurs qui présidoient à cette cérémonie. C'étoit alors que l'on renouvelloit les baux publics, de-là le mot *lustre* étoit un synonyme de *bail*. Chaque citoyen donnoit la déclaration de ses biens, étoit imposé en conséquence. Enfin, c'étoit alors qu'on s'occupoit de la réforme des mœurs (68). On purifioit aussi tous les ans, au mois d'octobre, les soldats, ce qui s'appelloit *Armilustre*; la fête de la purification des trompettes consacrées à Vulcain se nommoit *Tubilustre* (69).

Chez les Hébreux, les dénombremens doivent être pareillement regardés comme des usages cycliques et liés à la religion. Il est dit dans l'exode, chap. XXX, vs. 12: » Lorsque vous ferez le » dénombrement d'Israël, chacun, le pauvre » comme le riche, donnera un demi-sicle pour » racheter sa vie, afin qu'il ne leur arrive point » de calamité après le dénombrement. » Le demi-sicle se levoit annuellement quinze jours avant la Pâque, à la fête appellée *Purim*, qui étoit une vraie Bacchanale. Les Rabbins nous

(68) *Val. Max. lib. IV. cap.* 1. §. 10. *Dion. Halic. lib. IV. cap.* 5. *Tit. Liv. Decad. I. lib. I.*

(69) *Ovid. Fastor. V.*

prouvent que le dénombrement étoit une chose sacrée chez les Hébreux; et ils prétendent qu'il ne convient à personne de faire le dénombrement des hommes sans un ordre de Dieu : c'est sans doute la raison qui irrita le Seigneur contre David, et qui attira de son tems la peste sur Israël. Josephe dit que dans le dénombrement fait par David, on omit de payer le demi-sicle; dans les paralipomènes il est dit que se fut Satan qui s'éleva contre Israël, et qui engagea David à le dénombrer (70).

Chez les Grecs, nous voyons une foule de fêtes et d'usages cycliques. Les jeux Olympiques doivent être mis dans ce nombre, ainsi que les autres solemnités périodiques dont nous avons parlé plus haut. Nous y joindrons encore les *Asclépies* qui se célébroient à Epidaure tous les quatre ans dans un bois sacré; les fêtes *Déliennes* que l'on célébroit en l'honneur d'Apollon, tous les cinq ans, ainsi que les *Actiaques*, les *Dédalies* que l'on célébroit à Platée tous les sept ans; les grandes *Panathénées* se célébroient tous les cinq ans.

Les Mexicains avoient tous les quatre ans un jubilé qui duroit neuf jours, consacré aux pleurs, à la pénitence et aux macérations; la fête se ter-

(70) *Maïmonid. ad cap. 2. Joma et Gemar.* Les rois, liv. II. chap. 24. paralip., liv. I. ch. 12. vs. 1. et 27. vs. 23. *Antiquit. Judaïc. lib. VII. cap. 13.*

minoit par immoler un esclave que jusque-là on avoit traité en dieu. On trouve les mêmes cérémonies lugubres et la même tristesse dans une fête d'expiation que ces peuples célébroient annuellement, et qui duroit neuf jours. On n'entendoit alors que des cris de terreur, et des hurlemens affreux, tout le monde donnoit des signes de la plus grande consternation, et l'on appaisoit le ciel par le sacrifice d'un homme (71).

(71) Histoire générale des voyages, tom. XII. p. 54• 548.

Fin du livre quatriéme.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE CINQUIÈME.

De l'esprit liturgique de l'antiquité. Des fêtes solaires et des fêtes lunaires, &c.

CHAPITRE I.

Des fêtes solaires chez les Romains. De la confusion que produisirent leurs deux années. Des défauts de notre calendrier Grégorien.

I. LE nom de fêtes solaires convient à toutes les fêtes qui ne sont point mobiles, mais qui sont réglées par le cours du soleil. Je n'entreprendrai point d'examiner toutes les fêtes des anciens qui pouvoient être dans ce cas; je me bornerai ici à examiner les fêtes par lesquelles ils finissoient et commençoient leurs années et leurs saisons. Nous avons déja parlé dans le chapitre précédent des

fêtes du nouvel an chez différens peuples ; mais nous entrerons ici dans un plus grand détail à leur sujet, soit afin d'observer de nouveaux usages, soit afin de justifier par de nouvelles preuves ce que nous avons dit de l'esprit apocalyptique et cyclique de toute l'antiquité. Dans cette vue, nous allons jetter un coup-d'œil sur les usages des principaux peuples de la terre, qui nous ont été conservés dans l'histoire ; commençons par ceux des Romains.

Les Romains ont eu en différens tems deux années. Suivant Ovide (1), celle qui commençoit aux calendes de janvier étoit leur ancienne année; il y a eu lieu de le croire, vu que le nom de *janvier* est tellement lié à celui de *Janus*, et avec la mythologie de ce dieu qui ne peut être que très-ancienne, que tout semble nous prouver que les peuples du Latium ou de l'Italie ont ouvert leur année par le mois de janvier : cela dura jusqu'au tems où elle s'ouvrit au mois de mars, ce qui, dit-on, se fit par les ordres de Romulus; ce Prince le voulut ainsi à cause du dieu Mars qui passoit pour son père. Cette autorité de l'année *januale* sur l'année *martiale* n'a point empêché que l'on n'ait dit et écrit que la première étoit de l'institution de Numa ; cela nous montre combien

(1) *Ovid. Fastor. lib. II.*

les Romains ont été peu soigneux de conserver les monumens de leur ancienne histoire; d'ailleurs, quelles que soient les raisons historiques que les Romains, ainsi que les autres peuples, ont données de la position de leur nouvelle année, on peut à coup sûr les regarder comme des fables.

L'année commence en Janvier chez certains peuples, par la raison naturelle que le soleil commence alors à remonter sur l'horison, et que les jours augmentent. Les premiers qui ont mis leur nouvelle année en mars, l'ont fait aussi pour une raison naturelle; c'est que ce mois est celui de l'équinoxe, c'est qu'il amene le printems et les premiers beaux jours, qui annoncent pour ainsi dire la renaissance et le développement de la nature. Enfin d'autres ont placé le commencement de l'année vers le solstice d'été, d'autres à l'équinoxe d'automne; en cela, ils ont été guidés par des raisons simples et naturelles tirées de l'ordre du ciel, de l'état de la terre, et de la température de l'air. Cependant il faut convenir que de toutes ces raisons, la plus naturelle est celle qui place l'année en janvier, c'est-à-dire, près du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil semble relativement à nous recommencer sa carrière.

Si beaucoup d'anciens peuples, et sur-tout les Orientaux, ont placé leur année en septembre, c'est-à-dire vers l'équinoxe d'automne, je soup-

çonne qu'ils n'ont point eu d'autre raison que celle qui leur a fait commencer le jour à six heures du soir; aussi a-t-on une tradition qui assure que le monde fut créé au mois de septembre; on vouloit que la partie la plus sombre de l'année, comme la partie la plus sombre du jour, ramenât toujours à des idées religieuses.

Je ne me bornerai point ici à examiner simplement ce que les Romains faisoient au premier jour de janvier ou au premier de mars. Pour bien connoître l'objet de la solemnité de ce jour, il faut considérer non-seulement le mois entier, mais encore le mois qui l'avoit précédé, parce que c'est un usage, que tous les peuples du monde ont observé, de finir l'année par des fêtes ou des cérémonies funébres avant que de passer aux réjouissances du renouvellement qui suivoit. Il en étoit du période annuel comme du période journalier; on pleuroit le soir, c'est-à-dire au dernier mois, et l'on se réjouissoit le matin, c'est-à-dire au premier mois: ainsi c'est dans les solemnités diverses de décembre et de janvier que l'on doit chercher les traces de cet ancien esprit; car il ne faut pas s'attendre à trouver l'ancienne méthode bien exactement suivie par les Romains; il nous suffira d'en appercevoir l'esprit dans les usages ou dans le caractère de la légende, ou de la fable de chaque fête.

II. Nous avons déja parlé des fêtes romaines du mois de décembre, à l'occasion des saturnales; nous ne ferons que rappeler en peu de mots ce que nous en avons dit, et nous ajouterons ce que nous n'avons point encore eu occasion d'en dire.

Vesta étoit chez les Romains la divinité qui présidoit au mois de décembre : on ne nous en donne point de raison valable, mais comme elle présidoit au feu sacré, symbole de la durée des êtres, il y a tout lieu de croire qu'il fut un tems où, soit les Romains, soit les anciens Latins, faisoient en ce mois les cérémonies d'éteindre le feu sacré, et de le rallumer ensuite. En effet, comme nous l'avons dit ailleurs, ce n'est point en janvier qu'est le véritable commencement de l'année solaire, c'est aux jours du solstice d'hiver qui tombe en décembre : c'est ce que les anciens n'ont pas méconnu, ainsi que nous le verrons par le caractère de leurs usages. On avoit donc mis le mois de décembre sous la protection de Vesta, à cause de la cérémonie principale que l'on y faisoit; Rome dans le tems de la république, ne faisoit plus cette grande cérémonie qu'au premier de mars. Vesta étoit une divinité si importante que quiconque ne lui sacrifioit point passoit pour un impie : on commençoit, et on terminoit tous les sacrifices en rendant des honneurs à Vesta. De

plus elle prédisoit aux portes et aux entrées des maisons ; c'est-là qu'est venu le mot *vestibule.* Tout désigne chez elle une divinité cyclique et apocalyptique ; et tout indique que les peuples d'Italie ont eu une année qui avoit commencé au mois de décembre. Enfin Vesta étoit l'emblême du monde, et son temple étoit de forme ronde (2).

La première fête remarquable du mois de décembre étoit celle des *Faunales*, que l'on célébroit le jour des nones, c'est-à-dire le cinq. C'étoient des fêtes champêtres et joyeuses que les villageois célébroient dans les prairies en sacrifiant un chevreuil au dieu *Faune*, qui est le même que le dieu *Pan* des Grecs. Nous avons déja remarqué que dans ce mois on s'imaginoit que ce dieu quittoit l'Italie pour retourner en Arcadie ; et l'objet du sacrifice étoit d'empêcher que son passage ne fût nuisible aux troupeaux. On est peut-être surpris de voir joindre à ces motifs de terreur la gaieté et la danse dont Horace nous parle (3), mais c'est que le dogme du passage de l'exterminateur n'étoit plus regardé que comme une fable ridicule sous le nom de *Faune* ou de *Pan*. L'ancienne crainte que le dieu destructeur avoit inspirée aux premiers hommes s'étoit affoiblie à mesure qu'on

(2) *Ovid. Fastor.* . . . .

(3) *Horat. lib. III. Od. 13.*

en avoit oublié les motifs; enfin cette crainte étoit devenue puérile. De-là les *terreurs paniques*, nom que l'on peut donner à toutes les fausses craintes que l'on avoit eu de la fin du monde, et de la descente du juge de l'univers, à qui l'on avoit donné le nom de *Faune*, fils de Mars et de Picus, et que l'on avoit confondu avec Saturne. Ce même être sous le nom de *Pan* étoit fils de Mercure, le conducteur des morts, ou selon d'autres de Jupiter : voilà tout ce qu'il conserva de plus analogue à son ancien titre de dieu de la fin des tems; son nom peut venir de *Phanag*, regarder, se retourner, revenir sur ses pas, ou de *Phan*, visage, face. Les traits sous lesquels on le peignoit répondoient assez à la crainte qu'on en avoit; on le représentoit sous la forme d'un satyre qui effrayoit toutes les nymphes dont il étoit pourtant sans cesse amoureux. Le *Phanès* d'Egypte, le *Pan* des Grecs, le *Faune* et le *Sylvain* des Latins n'étoient qu'un même etre; au reste ce dieu étoit connu des Egyptiens et des Arcadiens, peuples très-anciens; il étoit un des huit grands dieux, l'un des compagnons de l'Osiris Egyptien; on disoit que dans la guerre des géans il s'étoit métamorphosé en bouc. Ces deux peuples le reconnoissoient pour le dieu universel (4).

(4) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 22.*

On voit donc par la nature de ce dieu que la fête que l'on célébroit en son honneur a dû être commémorative, instructive et relative aux révolutions de la nature, et que par conséquent elle étoit funèbre dès son origine. Ce dieu pourroit sous ce point de vue être encore regardé comme un Bacchus, appellé quelquefois *Phanès*, ou comme un Saturne, appellé quelquefois *Phainon*; dans ce cas il ne seroit point étonnant que dans l'origine sa fête eût eu les caractères de celles de ces dieux redoutés.

III. (5) Les saturnales ont subi chez les Romains des variations pour le jour du mois de décembre où on les commençoit et pour la quantité de jours qu'elles duroient. Dans les plus anciens tems elles avoient duré sept jours; on les réduisit à trois, à un, et elles revinrent enfin à sept. Lorsqu'elles n'étoient que d'un jour elles se célébroient le 19 de décembre, c'est-à-dire un jour ou deux avant le solstice d'hiver. Lorsqu'elles revinrent à sept jours elles commencèrent le 17 et finirent le 23. Les saturnales étoient une suite de différentes fêtes réunies, comprises sous les noms de *Saturnalia* et *Sigillaria*. Les trois premiers jours étoient proprement les *Saturnalia*, les quatre derniers étoient les *Sigillaria*.

(5) *Idem. lib. I. cap.* 10 *et* 11.

Nous avons assez parlé de Saturne, ce dieu redoutable de la fin des tems, dont la statue se délioit à la fin de l'année; nous avons assez fait connoître l'esprit funébre qui caractérisoit ses fêtes, malgré la dissolution dont l'oubli de leurs anciens motifs les remplit par la suite. Nous avons dit que ces fêtes étoient mises au rang des jours funestes et malheureux pendant lesquels on n'osoit rien entreprendre: toutes ces choses étoient relatives au carcatère du dieu des tems qui mettoit fin aux périodes, qui devoit détruire le monde et régner dans une autre vie: ce dieu armé d'une faulx devoit moissonner l'univers et par conséquent il devoit être plus redoutable qu'aimable.

Le troisiéme jour des Saturnales étoit nommé *Opalia*. La déesse *Opa* avoit donné le nom à cette fête; elle étoit la même que *Rhéa* et que Cybèle; c'etoit la terre personnifiée dont on avoit fait la femme de Saturne : leur culte étoit inséparable; et cette union de la terre avec le dieu du tems prouve bien que leurs fêtes avoient rapport à la durée de l'univers (6).

Les quatre jours suivans portoient le nom de *Sigillaria* et tomboient aux 20, 21, 22, et 23 de décembre : chacun de ces jours avoit un nom particulier à l'exception du premier qui ne nous

(6) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 10.*

est point parvenu : le 21 étoit les *Feriæ Augeroniæ*; le 22 les *Feriæ Laribus*; et le 23 les *Feriæ Jovis dictæ Larentinalia*. Les Sigillaires étoient chez les Romains un monument de l'ancienne cruauté des fêtes de Saturne ; en effet les anciens peuples du Latium lui offroient des victimes humaines qu'ils précipitoient dans le Tibre. On prétend qu'Hercule supprima cet usage cruel en substituant à ces victimes de petites figures de terre cuite ; il établit qu'on ne mettroit ces jours-là que des cierges allumés sur les autels de Saturne ; et que l'on s'en enverroit réciproquement en présent. On alloit porter les petites figures dans la chapelle de Pluton qui étoit à côté de l'autel de Saturne ; elles étoient destinées, suivant Macrobe, à satisfaire le dieu des enfers, c'étoit le prix avec lequel les Romains rachetoient leurs têtes dans un tems réputé funébre et malheureux (7).

Le second jour des Sigillaires tomboit au 21 : c'étoit la fête de la déesse *Angeronia* ou *Ageronia*, qui chassoit, dit-on de l'esprit, les chagrins et les inquiétudes : c'étoit aussi la déesse du silence et des mystères, représentée avec un doigt ou un cachet sur la bouche. Comme la legislation privoit le peuple des connoissances de ses pères sur les usages qu'elle laissoit subsister, il étoit aussi naturel qu'on

(7) *Idem. lib. I. cap. 7. 10 et 11.*

lui peignît la déesse du silence et qu'on le pénétrât de respect pour des cérémonies dont on lui cachoit les vrais motifs. En joignant aux Saturnales la fête de cette déesse du secret, ne vouloit-on pas indiquer que le motif originaire qui avoit fait instituer ces fêtes devoit être caché au vulgaire ? On donnoit aussi à cette déesse le nom de *Strenua*; sous ce titre elle étoit la déesse du courage, et quelquefois du plaisir: peut-être vouloit-on indiquer par-là que le temps critique où le dieu des temps devoit mettre fin au monde s'étant passé sans accident, l'on pouvoit reprendre courage et se livrer au plaisir; en conséquence on se faisoit des visites en se disant *strenue* bon courage, et l'on se faisoit des présens qui encore parmi nous s'appellent des *étrennes*.

Le lendemain 22 de décembre on célébroit les *Laria* ou la fête des *Lares* et de la déesse *Monia* leur mère. Ce culte paroît avoir été le même que celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres: il étoit funébre puisqu'il avoit la mort pour objet; chaque peuple, chaque ville et chaque famille avoit ses *Lares* qui étoient honorés d'un culte public et d'un culte particulier. En général il faut convenir que les anciens ne sçavoient pas trop quelle idée attacher à ces Lares et aux Mânes, ni la nature du culte dont ils les honoroient. Alexandre-Sévere avoit parmi ses Lares les

statues de plusieurs grands hommes, et entre autres celles d'Abraham, d'Achille, d'Alexandre, de Cicéron, de Virgile, de Jésus-Christ et d'Apollonius de Thyane; Marc-Aurele avoit placé parmi les siens les statues de ses précepteurs; et ces princes honoroient ces Lares comme les Chinois honorent Confucius. Dans les anciens tems de Rome on sacrifioit des enfans à *Mania* pour le rachat du reste de la famille: Junius Brutus, premier consul, substitua des têtes d'ail et de pavots à ces têtes innocentes, pour éluder la loi qui vouloit que ce jour-là on immolât des têtes.

Comme c'étoit l'ancien usage d'ensévelir les morts le long des chemins et près des carrefours, cette fête avoit aussi pris le nom de *Compitalia*, parce qu'en ce jour le peuple se répandoit sur les chemins, afin de visiter les tombeaux et de porter des offrandes aux morts. Ce sont sans doute ces commémorations funébres qui faisoient passer ces jours pour noirs et malheureux.

Le dernier jour des sigillaires et de toutes les saturnales étoit le 23 de décembre; il étoit consacré à Jupiter sous le nom de *Larentinalia* ou *Laurentalia:* on célébroit cette fête hors de Rome sur les bords du Tibre. Nous n'avons que des fables sur son origine; selon les uns c'étoit l'anniversaire d'*Acca Laurentia*, nourrice de Romulus et de Rémus; selon d'autres c'étoit celui d'une

fameuse

fameuse courtisane qui avoit institué le peuple romain son héritier. Mais il y a lieu de croire que cette fête avoit eu dans son origine un objet plus noble puisqu'elle étoit appellée *férie de Jupiter*; ce n'en étoit pas moins une fête lugubre, puisque le *flamen* sacrifioit encore aux dieux Mânes en invoquant Jupiter comme le maître de la vie et de la mort. Une circonstance qui peut faire ramener cette fête à son ancienne origine, c'est qu'elle s'étoit confondue avec la fête des saisons, au moins dans les jeux floraux du printems, dans lesquels Flore et cette Acca Laurentia étoient confondues comme motifs ou comme objets de la fête.

Il ne faut point être étonné de voir qu'une fête des saisons soit funébre; toutes les fêtes des saisons portoient ce caractère. Celle du printems et du tems des fleurs se célébroit en Avril la nuit à la lueur des flambeaux; mais par la suite comme ces fêtes nocturnes donnèrent lieu à des débauches, on a pu croire que la déesse qui y présidoit avoit été une courtisane. Il falloit que les jeux floraux eussent été funébres et expiatoires dans leur origine, puisque quelquefois dans les tems de calamité et de stérilité les livres sybillins ordonnoient des jeux floraux extraordinaires pour appaiser la colère des dieux. Mais

chez les Romains les fétes et les usages s'étoient singulièrement corrompus.

C'est ce que nous donne à penser la fête de la jeunesse que les Romains célébroient après les sept jours des saturnales, c'est-à-dire le 24 décembre. On invoquoit alors la *déesse Juventa* ; c'étoit sans doute parce qu'on regardoit l'année comme renouvellée,et elle l'étoit en effet en réglant l'année sur le solstice. Toutes les cérémonies funébres et les usages qui avoient précédé avoient eu pour objet de se préparer à ce renouvellement; cependant les Romains attendoient encore plusieurs jours à se féliciter à cette occasion : tous les derniers jours de décembre se passoient sans aucune solemnité; ce qui avoit produit cette bizarrerie, c'est que, quoique l'on sçût que l'année finissoit au solstice d'hiver, on ne vouloit néanmoins en recommencer une autre qu'après que la lune se seroit aussi renouvellée; accord difficile qui porta toujours le désordre dans les fêtes des anciens. Cette interruption de fêtes entre la fin de l'année solsticiale et l'entrée de l'année januale étoit de sept jours entiers chez les Romains, et leur donna lieu par la suite d'adopter une des fêtes solaires des Orientaux.

IV. C'étoit la fête de la naissance de Mithras qu'ils empruntèrent des Asiatiques et qu'ils pla-

cèrent au 25 de décembre, parce que le vrai jour qui auroit convenu à cette fête étoit occupé par la fête d'*Angeronia*, et les deux jours suivans par celles qui viennent d'être décrites, il ne leur restoit que le 25 à donner à la naissance du soleil ou de Mythras. Au reste ce dieu n'étoit point regardé par les Asiatiques, du même œil que les Grecs et les Romains regardoient tous leurs dieux, qui après avoir été dans leur origine des êtres purement allégoriques, finirent enfin par être regardés comme des êtres réels auxquels on avoit fait des légendes et des généalogies. Mithras pour les Orientaux n'étoit que le soleil, et la fête de sa naissance étoit celle du retour du soleil qui au solstice d'hyver commence à remonter sur l'horison pour réchauffer et rendre de nouvelles forces à la nature. Ils ne célébroient ainsi qu'une naissance astronomique qui ne devint vicieuse que par l'abus des idées mystiques qu'on joignit à cette solemnité. On abusa des préceptes religieux qui avoient ordonné aux hommes de se renouveller à cette occasion par l'expiation de leurs fautes, et peu à peu on s'accoutuma à regarder le dieu Mithras comme le dieu des régénérés, comme le reconciliateur et le médiateur entre les hommes et les dieux. Voilà quel étoit l'objet des mystères de Mithras: on vouloit renouveller les hommes avec le soleil

nouveau. Cette morale n'auroit eu rien de vicieux sans les sacrifices humains que l'on y pratiquoit pour expier les crimes des hommes; sans la cruauté des épreuves que l'on faisoit subir à ceux qui vouloient participer aux mystères; et sans les extravagances astrologiques qui devinrent la partie essentielle de ce culte asiatique. C'est toujours par des cruautés et des folies que les hommes ont cru se rendre agréables à la divinité.

Les chrétiens à Noël, comme nous l'avons déjà remarqué, ont conservé longtems l'usage de se tourner vers le soleil levant et de le saluer en s'inclinant avant que d'entrer dans l'église de S. Pierre. Cet usage dérivé du paganisme fut l'objet des plaintes du pape S. Léon (8).

Au reste cette fête de Mithras chez les Romains ne pouvoit être encore qu'un double emploi de la fête du solstice solemnisée d'une autre manière, mais pourtant dans le même esprit que les saturnales et les sigillaires; l'ensemble de ces fêtes suffisoit pour contenir toutes les solemnités de la fin du renouvellement de l'année; cependant nous allons les voir encore réitérées

(8) *S. Léon Sermo VII. Nativitate Christi. Hyde relig. Persarum, cap. IV.* Il ne faut pas confondre la fête de Mithras qui se célébroit à Rome le 25 de décembre, avec celle qui s'y célébroit à l'équinoxe du printems. *Voyez les mém. de l'acad. des inscr. tom. XVI. p. 283.*

dans le mois de janvier, parce que ce mois étoit le premier d'une année qui, ayant été dans son origine vraisemblablement la même que l'année solsticiale, s'en étoit écartée de 10 à 11 jours par la nouvelle forme du calendrier. Cette réforme auroit dû sans doute s'étendre aussi jusqu'aux fêtes de ces jours et leur faire suivre la nouvelle façon de compter, mais elle ne le fit pas ; les solemnités religieuses demeurèrent attachées à l'année astronomique, et le peuple n'en solemnisa pas moins la nouvelle année qu'on lui donna : chaque nouveau calendrier a toujours augmenté les fêtes, parce qu'on n'a jamais fait à cet égard de réforme générale faute d'en connoître l'esprit.

V. (9) C'est Numa, qui dit-on, fixa le commencement de l'année au premier de janvier. Junon présidoit à ce mois; cependant les plus grands honneurs étoient rendus à Janus comme au conservateur de l'univers. « C'est lui, dit » Ovide, qui régle le sort du ciel, de la mer, » de la terre et de l'air, et qui a le pouvoir » de faire circuler les astres et les tems, qui » est la source de la tranquillité et de la paix, » lorsqu'elle réside sur la terre ». C'est ce dieu puissant que l'on représentoit avec une verge, une clef et deux visages: il étoit devenu le dieu

(9) *Ovid. Fastor, lib. I. et II.*

des tems parce qu'il avoit été un symbole chronique et instructif qui par la suite se confondit avec le tems lui-même et avec le fabuleux chaos d'où la matière et tous les élémens étoient sortis. On peut conclure de cette mythologie que la fête de ce dieu avoit été originairement un jour d'instruction sur l'ancien état du monde et sur son renouvellement, et que les jours qui ouvroient la nouvelle année ayant été nommés *la porte* ou *le portier*, ce nom personnifié est par cette saison devenu le dieu de la fête, et l'objet de l'instruction est devenu sa légende. L'abus des noms est un fond intarissable qui a peuplé le ciel poétique.

On invoquoit donc à Janus au premièr de Janvier, parce qu'on croyoit que c'étoit ce dieu qui avoit accordé aux hommes une nouvelle année. Dès le matin on lui offroit de l'encens; les médailles qui représentent cette cérémonie nous montrent un coq, emblême de l'heure à laquelle se faisoit ce sacrifice. On invoquoit Janus pour la république, pour le sénat, pour le peuple et pour l'empereur; chacun le prioit pour soi et pour sa famille; on lui demandoit de rendre l'année heureuse; tous les temples étoient ouverts et illuminés. Le peuple en habits neufs et conduit par ses nouveaux consuls, alloit assister aux grands sacrifices qui se faisoient au capitole. On renouvelloit ses habits, on se paroit

plus qu'à l'ordinaire : les faisceaux des consuls étoient aussi renouvellés. Les saturnales avoient présenté le coup d'œil d'une espéce d'anarchie et de dissolution de la société; mais les cérémonies de la nouvelle année sembloient peindre une nouvelle législation et une société renouvellée; chacun se félicitoit et s'embrassoit, et l'on se faisoit des souhaits réciproques. On ne devoit tenir que des propos gracieux et s'abstenir de médisance et de querelles. Enfin il ne faut pas demander si un tel jour étoit réputé heureux, on crioit *prospera lux oritur*. OVID. FASTOR I. Cela nous explique pourquoi les Saturnales étoient regardées comme des jours malheureux, ils appartenoient à la fin du période qui dans l'esprit de l'antiquité n'annonçoit jamais que des calamités. Le nouvel an, au contraire, ne rappelloit que des idées joyeuses; on témoignoit son contentement par des présens et des visites qu'on se faisoit, usage qui s'est perpétué jusqu'à nous. Chez les Romains cette joie dégénéra bientôt en dissolution, en mascarades ou déguisemens, en courses nocturnes et en réjouissances qui duroient plusieurs jours. La plupart de ces folies adoptées ensuite par les peuples soumis aux Romains, devinrent sous le christianisme l'objet des censures de l'église : elle proscrivit perpétuellement les calendes de janvier

comme célébrées par des indécences indignes des chrétiens (10). De tous ces abus que la police Ecclésiastique eut tant de peine à déraciner, il ne nous reste plus que les *étrennes* et le *gâteau des rois*.

VI. Nous aurions tout dit sur ce qui concerne la nouvelle année des Romains si ce peuple n'en eût eu qu'une; mais après avoir parlé du renouvellement de leur année *Januale*, il faut encore examiner celui de leur année *Martiale*, auquel le mois de février servoit de préparation. Dans les fêtes de février et de mars nous retrouverons des usages fort analogues à ceux de décembre et de janvier, et surtout le même esprit; c'est ainsi que les fêtes d'un seul renouvellement qui n'auroient dû occuper que trois ou quatre jours au plus, occupoient une durée de quatre mois. Dans un tel abus comment les Romains n'auroient-ils pas mêlé des fables à leurs usages?

(10) Ces usages des Romains doivent être regardés comme la source de plusieurs fêtes extravagantes qui se sont perpétuées jusqu'au XV et XVIe. siécles. Telle fut la fameuse *fête des foux* que les uns célébroient à Noël, d'autres le jour de la circoncision, d'autres à l'Epiphanie. On élisoit un roi, un pape, des évêques, des abbés &c., pour représenter la législation nouvelle, ce qui ne pouvoit qu'avilir le culte religieux et la législation ancienne.

l'esprit qui les avoit fait établir ne pouvoit se conserver qu'autant qu'on n'en eût point dérangé l'ordre et l'à propos.

Le mois de février préparoit au retour de l'année martiale : le nom de ce mois signifie *purification*, parce que c'étoit un mois funébre consacré aux expiations, aux morts, aux visites des tombeaux et à la commémoration des choses tristes et lugubres. Neptune présidoit à ce mois, peut-être parce qu'il étoit regardé comme l'auteur des révolutions et des changemens de la terre, qui à la fin des périodes avoient été primitivement l'objet des inquiétudes (11). Peut-être aussi étoit-ce parce que le dieu des eaux étoit le dieu de l'élément qui sert aux expiations. C'étoit pour cela sans doute que dès le premier jour de Février on alloit solemnellement se rendre dans un bois sacré sur les bords du Tibre. On entroit aussi ce jour-là dans le sanctuaire de Numa, et l'on montoit au Capitole où l'on sacrifioit une brebis à Jupiter. Le cinquiéme jour des nones, dites *sacrées*, on purifioit la ville de Rome par la cérémonie nommée *Ambur-*

(11) *Athénée, lib. III. cap. 19.* dit que les expiations du mois de février étoient pour chasser les terreurs souterraines. V. *Ovid. Fastor. lib. II.* Pluton s'appelloit *februus*; il devoit donc aussi avoir sa part dans les usages de février.

bale ; on faisoit des processions autour de la ville avec les victimes qu'on devoit immoler pour le salut public. On se servoit dans ces expiations de l'eau de la mer préférablement à celle des rivières. C'étoit ce jour-là que tous les cinq ans on faisoit le *lustre* ; ce qui indique que l'année Martiale, étoit plus ancienne que l'année Januale chez les Romains. Le jour des Ides, c'est-à-dire le 13, on alloit encore à la pointe de l'isle du Tibre sacrifier au dieu *Faune ;* ce jour étoit réputé malheureux à cause de la défaite des anciens Fabiens ; mais il y a lieu de croire que c'étoit la nature des cérémonies religieuses de ce jour qui le rendoit funébre.

On célébroit le 15 une des plus grandes fêtes de ce mois, c'étoit celle des *Lupercales* : elle étoit une des plus anciennes qu'eussent les Grecs, les Latins et les Romains; on alloit ce jour-là sur les bords du Tibre en mémoire, disoit-on, de Romulus qui y avoit été exposé : on faisoit le sacrifice d'un chien à Faune; on lui sacrifioit aussi des boucs et des béliers; on y faisoit des expiations et des purifications ; entr'autres on y amenoit deux jeunes hommes des familles les plus distinguées; et une partie des assistans leur touchoit le front avec un couteau sanglant, les autres les essuyoient avec de la laine trempée dans du lait. Cette cérémonie tenoit lieu peut-

être des victimes humaines qu'une législation sensée avoit abolies. Après cette cérémonie la jeunesse Romaine se répandoit dans les champs, sans autres vêtemens qu'une ceinture faite avec la peau des animaux égorgés ; d'une main ces forcenés tenoient un couteau dont ils frappoient tout ce qu'ils rencontroient, et surtout les femmes ; celles-ci loin de fuir venoient s'offrir à leurs coups dans l'idée que cela devoit les rendre fécondes. Les Arcadiens, suivant Ovide, avoient institué ces usages en mémoire de la vie grossière, sauvage et vagabonde de leurs pères ; dans ce cas cette commémoration étoit funébre ; aussi le jour des Lupercales étoit réputé le plus malheureux de tout le mois ; Faune n'étoit donc que l'emblême personnifié des premières misères du genre humain (12).

Le 17 de février sous le nom de *Quirinalia*, étoit consacré à Romulus, ou peut-être au dieu de la guerre, qui étoit le *Quirinus* des Sabiens qu'ils honorèrent sous la forme d'une lance. Ovide rappelle à l'occasion de cette fête l'enlevement de Romulus arrivé pendant un grand orage au milieu des feux, des éclairs, et lors d'une éclipse de soleil. Je croirois plutôt que cette fête avoit rapport à l'extinction du période.

(12) *Valer. Max. lib. II. cap. 2. §. 9. Plutarch. in Romulo et in Antonio.*

A compter de ce jour, le reste du mois étoit consacré à rendre des honneurs funébres aux morts et à porter des offrandes sur les tombeaux, c'est de-là qu'est venu le mot *ferália* et celui de *feria*. Ces offrandes consistoient en quelques couronnes qu'on mettoit sur une tuile, accompagnées de gâteaux couverts d'un peu de sel, que l'on arrosoit de vin et que l'on ornoit de violette: on plaçoit ces tuiles au milieu des chemins; en faisant des présens aux morts on y joignoit des prières, des paroles expiatoires et l'on allumoit des cierges. Sans doute que ces usages se pratiquoient dans l'origine en mémoire des ancêtres, puisque Ovide appelle ces jours *dies parentales*; mais par la suite ces fêtes eurent pour objet d'appaiser les morts que l'on croyoit irrités et sortis de leurs tombeaux pour errer sur la terre; on vouloit les empêcher de faire du mal. On ne cessoit de faire des expiations pendant tous ces jours funébres; les noces y étoient proscrites; les gens mariés devoient garder la continence; et l'on croyoit que les morts et toutes les divinités souterraines étoient irrités et soulevés contre le repos des vivans; les portes des temples demeuroient fermées; on n'encensoit plus les autels; le feu étoit éteint dans les brasiers sacrés. Dans l'incertitude de ce qu'ils

avoient à craindre, les Romains invoquoient la déesse *Tacita* ou la déesse du silence, afin qu'elle voulût lier la langue de leurs ennemis et de leurs envieux. On faisoit de cette déesse une nymphe du Styx, qui étoit la mère des Lares c'est-à-dire des morts, dont Mercure étoit le père.

Le 22 on céléroit les *caristies*, fête qui n'étoit célébrée que par ceux qui étoient unis par les liens du sang: l'on n'y admettoit point d'étrangers. On se rassembloit auprès des penates ou dieux domestiques de la famille, à qui l'on offroit de l'encens; de-là on alloit visiter les tombeaux de la parenté ; ensuite on se rendoit des visites en se faisant des présens , comme pour compter les vivans, dit Ovide, après avoir compté les morts. La fête finissoit par un repas en famille où devoit régner l'union et la concorde; il étoit accompagné de libations et de vœux pour le salut de l'état et pour la prospérité de chacun des convives.

Le lendemain 23 du mois étoit la fête du dieu *Terme* ou de Jupiter *Terminalis ;* sous ce nom les Romains désignoient le dieu qui présidoit aux bornes des champs et des territoires, et ils le représentoient par une grosse pierre. Ce jour-là les possesseurs des terres se rendoient au lieu de leurs bornes communes ; ils

ornoient ces bornes de guirlandes; ils offroient des gâteaux; on allumoit un feu en pyramide, et trois fois on y jettoit du grain. Les enfans du laboureur présentoient les uns des rayons de miel, tandis que d'autres faisoient des libations de vin sur le feu. Par la suite on ajouta à ces offrandes le sacrifice d'un agneau et d'un cochon de lait; c'étoit une fête champêtre qui commençoit avec une gravité religieuse, et qui se terminoit par des chants, des danses et des festins que les laboureurs voisins se donnoient. Les villes ne célébroient pas moins cette fête parce que chacune d'entr'elles avoit son territoire; Rome alloit sacrifier à *Termus* à six mille de la ville, parce que c'étoit-là qu'étoient, suivant Ovide, les anciennes limites du royaume d'Enée.

Cette fête placée dans les jours funébres des *feralia* et à la fin de l'année martiale, donne lieu naturellement de faire réflexion sur le dieu *Terme* et sur son nom. Quoique ce dieu fût généralement considéré des Romains comme le dieu des bornes des champs, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il avoit été plus anciennement le dieu qui préside aux termes chroniques, c'est-à dire à la fin des tems? En effet la cérémonie de cette fête étoit, suivant Ovide, la dernière de l'année sacrée; on attendoit alors le dieu de la

ſin des tems qui dans l'esprit primitif étoit, comme on a vu, l'objet que la religion mettoit sous les yeux à toutes les ſins de périodes (13).

Lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole et que pour cet effet il fit abbatre les temples et enlever les statues des autres dieux qui occupoient l'emplacement choisi, la tradition rapporte que tous ces dieux cédèrent la place de bonne grace ; il n'y eut que le dieu Terme et la déesse de la Jeûnesse qui ne voulurent jamais céder la leur ; d'où l'on augura que Rome conserveroit à jamais sa force et sa jeunesse. Joignons à cette tradition l'idée où l'on étoit, suivant Lactance que la pierre du dieu Terme qui étoit restée au capitole et qu'on y conservoit religieusement, étoit la fameuse pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de Jupiter; et nous aurons raison de soupçonner que le dieu Terme dans son origine devoit avoir été toute autre chose que le dieu des bornes des champs (14). Saturne qui dévore ses enfans et les pierres, a toujours été l'emblême du tems qui se dévore lui-même, qui engloutit les jours, les années, les siécles qui ne sont que ses enfans; ainsi *Jupiter Terminalis*, pourroit bien n'être qu'un Saturne. Peut-être

(13) Ovide dit : *Tu quoque sacrorum Termine finis eras. Fastor, lib. II. Varro de Lingua Latina, lib. V.*

(14) *Lactant. instit. divin. lib. I. cap. 20.*

qu'une législation sage pour détourner les esprits du peuple des idées fâcheuses que présentoit dans l'origine le dieu des tems, l'a changé en un dieu champetre moins effrayant ou moins apocalyptique.

Le jour suivant qui étoit le 24, étoit le *Regifuge*. Suivant Ovide et Plutarque, cette fête avoit pour objet la mémoire de l'expulsion des Tarquins et de la suppression de la dignité royale. C'étoit, dit-on, pour en retracer le souvenir que ce jour-là le roi des sacrifices sacrifioit en public et s'enfuyoit aussitôt. Mais cette cérémonie placée à la fin du période ne pouvoit-elle pas signifier primitivement la dissolution de la société et la fin de toute législation et de tout pouvoir?

Enfin la dernière fête de ce mois se nommoit *Equirics*, elle se célébroit par des courses de chevaux que l'on faisoit sur le champ de Mars. C'est ainsi que se terminoit l'ancienne année martiale des Romains.

VII. Les calendes de mars étoient bien plus solemnisées que les calendes de janvier. On renouvelloit alors les couronnes de laurier attachées toute l'année aux portes des Pontifes, des Flamens et du Roi des sacrifices. Le temple de Vesta étoit alors orné de feuillages. L'autel du feu sacré étoit aussi décoré de nouveaux lauriers; et

et comme on avoit éteint ce feu dans les purifications funébres de janvier, on le rallumoit ce jour-là. Il paroît que cette cérémonie se faisoit avec un secret mystérieux, puisqu'Ovide dit:

Adde quod arcana fieri novus ignis in æde
Dicitur.

LIB. III. FASTOR. vers 143

Ce feu sacré passoit chez les Romains pour une partie des choses sacrées qu'Enée avoit apportées; aussi l'appelloit-on *feu troyen*. Il étoit gardé dans le sanctuaire de Vesta avec le *palladium* et d'autres divinités troyennes que le public ne connoissoit pas. Ce feu étoit regardé comme le gage de la durée de l'état. On célébroit le même jour la féte des *Anciles* ou boucliers sacrés, en mémoire d'un bouclier d'airain, qui du tems de Numa étoit tombé du ciel, à la conservation duquel le sort de Rome étoit attaché. Numa fit faire onze boucliers semblables, de peur que le véritable ne fût volé; les Saliens ou prêtres de Mars en étoient les gardiens; ils couroient ce jour-là en formant des danses guerrières et en chantant des hymnes à leur dieu. Ces courses des Saliens duroient pendant tout le commencement du mois et finissoient le 14e. jour; alors on recommençoit à faire des courses de chevaux en l'honneur de

Mars, comme aux Equiries. Peut-être qu'en examinant les détails de ces fêtes nous y trouverons encore l'esprit d'attente d'un dieu exterminateut peint sous les traits de Mars.

Nous observerons au sujet des boucliers *Anciles*, que dans les traditions des orientaux il est question d'un bouclier fameux qui rendoit invincible; une longue suite de Rois antérieurs à Adam, s'étoient transmis ce bouclier merveilleux de pere en fils; il fut remis à Adam, de qui il passa à Noë et ensuite aux rois de Perse (15). Cette rêverie des Orientaux est d'autant plus remarquable que Salomon fils de David, fit faire 200 boucliers d'un or très-pur qui ne servoient que lorsque ce prince alloit adorer dans le temple, et que l'on remettoit ensuite dans le dépôt (16). Numa, ce roi pacifique des Romains, successeur d'un roi exterminateur et guerrier, ne seroit peut-être que le Salomon de Rome, si l'on examinoit les détails de son histoire comparée à celle du monarque juif.

Les calendes de mars voyoient aussi renouveller les saturnales sous le nom de *Matronalia*. Ce jour les dames romaines régaloient leurs es-

(15) D'Herbelot, bibl. orient. aux mots *Gian* et *Soliman ben Daoud*.

(16) Les Rois, liv. III. chap. 10. vs. 16. et chap. 14 vs. 28.

claves et les servoient à table, de même que leurs maris avoient fait au solstice d'hyver; elles invoquoient aussi Junon Lucine qui présidoit aux accouchemens, parce que, disoit-on, c'étoit le jour de la naissance de Romulus et de Rémus(17).

VIII. Tous les usages que nous venons de parcourir, soit au premier de mars, soit pendant les jours saliens, ne sont au fond que des usages funébres et préparatoires au renouvellement de l'année; aussi allons-nous voir qu'au jour de la pleine lune, c'est-à-dire le 15 de mars les Romains faisoient la véritable fête du renouvellement de leur année; *Anna Perenna* étoit la déesse du jour; tout le peuple sortoit de Rome et se répandoit dans les prairies situées le long des bords du Tibre, et passoit la journée à se divertir sur l'herbe et sous des ramées que l'on formoit avec des branches; on buvoit largement en demandant à la déesse une année favorable suivie de beaucoup d'autres; les convives se faisoient réciproquement les mêmes souhaits; on se livroit au plaisir et même à la licence; les filles oublioient leur modestie en ce jour; en un mot cette fête ressembloit à notre *carnaval* et à nos jours gras où le peuple se croit

(17) *Ovid. Fastor. lib. III. Macrob. Saturnal. lib. I. cap.* 12.

H 2

souvent autorisé à la débauche, à l'intempérance et à la licence dans les propos.

Le nom de la déesse *Anna Perenna* signifie visiblement *l'année sans fin* que l'on se souhaitoit dans cette fête; ainsi cette déesse n'est autre chose qu'un souhait personnifié. Malgré la ſimplicité de cette explication, les anciens ont eu recours à des fables, ils ont fait une légende de cette prétendue déesse. L'imagination des hommes semble toujours répugner à ce qui est simple et vrai, il lui faut du merveilleux. Nous ne devons pourtant point négliger ces fables, parce qu'il y en a peu qui ne soient sorties du fond du sujet; malgré le penchant que l'homme a pour les fables, il en a beaucoup moins fait qu'il n'en a orné de toutes faites, ſans en prévoir les conséquences: peut-être a-t-on voulu dans l'origine ôter le ridicule des fables primitives qui, ainsi que les monstres, n'ont été dans leurs principes que des productions du hasard. On disoit que cette *Anna Perenna* étoit la sœur de Didon qui s'étoit retirée en Italie pour vivre auprès d'Enée, mais que persécutée par la jalouse Lavinie, elle s'étoit noyée en voulant se soustraire à sa fureur; le peuple s'étant mis en devoir de la chercher, on lui apprit que les dieux l'avoient changée en nymphe. Cette histoire doit nous rappeller celle du mandarin chi-

nois dont la fille fut pareillement noyée, et qui donna lieu à la fête des lanternes; elle semble nous prouver l'existence d'une mythologie universelle qui ne varie que dans ses expressions, et qui part d'une source commune qui doit nécessairement remonter à la plus haute antiquité.

S'il est permis de hazarder mes conjectures, je dirai que je crois entrevoir dans ces fables, non une fille noyée, mais la terre submergée, et ensuite sauvée des eaux. C'est à l'usage de représenter les anciennes révolutions de la terre par des personnes allégoriques, que j'attribue ces anecdotes communes à l'histoire de presque tous les premiers personnages de l'antiquité mythologique; la plûpart d'entr'eux ont été condamnés dès leur naissance à périr dans les eaux; ils y ont été exposés, et ont été miraculeusement sauvés pour jouer ensuite un grand rôle, et enfin ils sont disparus. L'histoire de la nature et de la terre ayant pour ainsi-dire pris un corps par ces représentations, est devenue une espéce de formule générale qui, chez tous les peuples a servi à composer les légendes de leurs héros. C'est la connoissance de cette formule et des élémens qui la composent, qui doit nous expliquer cette monotonie qu'on apperçoit dans les anecdotes fabuleuses de tous les peuples du monde; tous les dieux, les grands personnages,

les héros et les législateurs se ressemblent par tant de côtés, que jusqu'ici l'on a soupçonné que quelque personnage réel et historique en avoit été le premier modéle ; mais j'ai lieu de croire et même d'être convaincu que le premier modéle de toutes les fables a été l'histoire de la nature représentée sous des noms allégoriques, que l'ignorance et les tems ont personnifiée par toute la terre.

On a encore prétendu que cette *Anna Perenna* étoit une vieille femme ou une vieille déesse qui, dans une intrigue amoureuse, avoit supplanté Minerve, s'étoit mise en sa place, avoit surpris les embrassemens de Mars. Peut-être que cette vieille n'étoit dans l'origine que l'allégorie de l'année ancienne ; peut-être encore que la fête d'*Anna Perenna* avoit été anciennement celle de Minerve, qui par-là s'est trouvée supplantée ; ce qui confirme cette conjecture c'est que quatre jours après on célébroit les fêtes de Minerve dont nous parlerons tout-à-l'heure. Cette *Anna Perenna* pouvoit encore être une *Thémis*, une *Io* ou *Isis*, ou la lune qui renouvelle les mois dont l'année est composée.

Le 17 de mars, on célébroit les *Libérales* ; c'étoit le jour où l'on donnoit la robe virile aux jeunes gens. La fête de Bacchus étoit unie à cette cérémonie ; on honoroit ce dieu comme

l'instituteur de la religion, comme le législateur des nations et comme l'inventeur des arts; on l'invoquoit aussi comme l'auteur de la fécondité, et l'on promenoit alors l'indécent *Phallus* autour des champs et dans les villes; lorsqu'il étoit dans la place publique, la dame la plus recommandable alloit le couronner (18).

IX. Les *Quinquatries*, ou les fêtes de Minerve, commençoient le 19, et duroient pendant cinq jours. Le premier, qui étoit celui de la naissance de la déesse, ne devoit être souillé par aucun combat, il n'étoit point permis d'y répandre du sang; il n'en étoit point de même des autres jours qui se passoient en réjouissances, en spectacles et en combats de gladiateurs. C'étoit particulièrement la fête des jeunes hommes et des jeunes filles. Enfin le dernier jour, on purifioit le peuple au son des trompettes, on faisoit un grand sacrifice à la déesse, et on la prioit que son égide protégeât toujours les généraux de Rome (19).

Pour connoître l'esprit de cette solemnité chez les Romains, il faut la considérer un peu plus en détail chez les Grecs qui la célébroient sous le nom de *Panathénées*. Les Athéniens attri-

(18) *S. Augustin, de Civitate Dei, lib. VII. cap.* 21.

(19) *Ovid. Fastor. lib. III. vers* 809 *et* 848.

buoient l'origine de cette ſête les uns à Erichtonius, d'autres à Orphée, d'autres à Thésée; cette incertitude est la preuve de son antiquité; c'étoit une fête particulière aux Athéniens, à tous les peuples de l'Attique et à leurs colonies, qui la célébroient en commun depuis que Thésée avoit rassemblé les anciens habitans de cette contrée pour les faire demeurer en cité; en sorte que tous ces peuples se faisoient un point de religion de s'y trouver, et d'y assister vêtus de blanc.

On distinguoit les *grandes* et les *petites* Panathénées; les petites se célébroient tous les ans au mois *Thargélion*, et les grandes se célébroient tous les cinq ans, c'est-à-dire, après quatre années révolues; elle consistoient en jeux et en exercices publics, en sacrifices et en processions; elles commençoient d'abord par des courses de gens à pied qui tenoient chacun un flambeau à la main; celui qui arrivoit au but ſans éteindre son flambeau étoit couronné; ensuite venoient des courses à cheval. La premiere nuit étoit une veillée solemnelle dans laquelle on couroit avec des torches; le second jour étoit destiné à des combats d'athletes ſur les bords de la rivière d'Ilissus. Le troisiéme jour, les musiciens se faisoient entendre pour faire preuve de leurs talens. Dans tous ces jeux, celui qui

l'emportoit sur les autres étoit couronné d'olivier, recevoit des prix, et régaloit ses confrères. Ces exercices étoient suivis de danses pyrrhiques, c'est-à-dire guerrières, que la jeunesse faisoit toute armée. Les Romains adoptèrent tous ces exercices, mais ils y joignirent leurs barbares combats de gladiateurs, ce dernier peuple ne rendoit aucune raison de ces exercices et de ces combats; mais à Athènes on disoit que la danse Pyrrhique se faisoit en mémoire de celle que Minerve avoit dansé après avoir vaincu les Titans; d'où l'on voit qu'elle se faisoit en mémoire des anciennes révolutions de la nature exprimées, comme on a dit ailleurs, par la guerre des Titans contre les Dieux. On retrouve le même esprit dans une procession religieuse et guerrière que l'on faisoit dans ces jours, depuis la citadelle d'Athènes jusqu'au temple de Cérès Eleusine; tous ceux qui assistoient à cette procession tenoient des branches d'olivier à la main, et des vierges choisies portoient dans des corbeilles les choses saintes destinées aux mystères. Les étrangers établis à Athènes y assistoient avec un hoyau ou quelqu'autre instrument propre à travailler la terre: leurs femmes portoient des vases propres à puiser de l'eau. On portoit ce jour-là en triomphe le voile de Minerve, sur lequel, comme on a déjà dit ailleurs, étoit brodée toute l'histoire

de la guerre des géans foudroyés par les dieux. Les Athéniens y portoient encore les portraits de leurs grands hommes, ce qui étoit le plus grand des honneurs: en cela les Grecs sembloient avoir le même esprit que les anciens Scandinaves qui, persuadés qu'à la fin des tems leurs dieux auroient encore de cruelles guerres à soutenir, vouloient exciter au courage afin de former des coopérateurs vaillans aux dieux pour le tems de leurs combats futurs, contre les ennemis formidables de la nature. Cependant le véritable esprit de ces combats s'étoit obscurci, il étoit devenu un mystère pour le peuple, et la législation avoit donné plus d'ordre et de régularité à des cérémonies tumultueuses dans l'origine, et faites pour représenter le désordre primitif de la nature.

Je ne dois pas négliger de remarquer ici que dans la grande procession des Panathénées, on traînoit sur la terre, par le jeu de quelques machines, un vaisseau auquel le voile de Minerve étoit attaché; ce vaisseau paroît avoir été l'emblême du tems, d'autant plus qu'on voit toujours un vaisseau sur les médailles de Saturne et de Janus. Le vaisseau est un emblême presque toujours joint aux êtres cycliques, tels qu'Isis, Osiris, le Soliel, &c. (20).

(20) On voit des médailles sur lesquelles Isis et Osiris

Cet amas confus des fêtes solaires des Romains que nous venons d'examiner, vient de ce qu'ayant eu deux années, l'une martiale et l'autre januale, ils conservèrent non-seulement les fêtes et les usages des autres nations, sans en connoître les

sont représentés avec sept pilotes, emblêmes des sept jour de la semaine. Les navires étoient dédiés à Isis comme la déesse tutélaire de la navigation; les Sueves l'adoroient sous la forme d'un navire. Les Egyptiens célébroient une fète du *vaisseau d'Isis*, que les Romains adoptèrent sous le nom de *navigium Isidis*. Les Manichéens honoroient le soleil et la lune sous la forme de deux navires. Joignons à ces remarques que la ville de Paris est appellée λυχοτοχια, *Lucotocia*; dans la lague hébraïque, *Lukhotaïm* signifie des bateaux faits de planches. *Lucothoë* étoit une déesse de la mer. Isis étoit la déesse tutélaire des anciens parisiens; les armes de la ville de Paris ont encore un vaisseau, son nom actuel vient visiblement de Παρα Ισις. Clovis, fondateur de l'église qui porte aujourd'hui le nom de Ste. *Genevieve*, lui donna une portion des biens des prêtres d'Isis, ou du territoire situé entre Paris et le village d'Issi, qui comprend aujourd'hui Vanvres, Grenelle et Vaugirard; le reste fut donné par Childebert à l'abbaye qui porte aujourd'hui le nom de S. *Germain-des-Prez*. On voyoit encore, en l'an 1514, la figure de la déesse Isis dans l'église de cette abbaye; mais le cardinal Briçonnet la brisa, parce que le peuple lui rendoit encore des hommages. Ainsi les chanoines de Ste. Genevieve et les bénédictins jouissent des dépouilles de cette déesse Egyptienne. *V. du Breuil, antiquités de Paris.*

motifs, mais aussi, en célébrant des fêtes appartenantes à l'année solsticiale, ils ont conservé celles de l'année martiale, et toutes ces fêtes cycliques occupoient chez eux quatre mois de l'année, tandis qu'elles n'auroient dû occuper qu'un seul jour, puisque toutes n'avoient qu'un objet commun. Mais les Romains n'étoient pas les seuls plongés dans ce cahos, tous les autres peuples anciens s'y trouvoient pareillement, et les modernes n'ont rien à leur reprocher là-dessus.

Pour dernière observation sur les Romains, nous dirons qu'ils ne prenoient point les augures ni à la fin du jour, ni à la fin du mois; les pontifes et les personnes instruites des anciens usages, estimoient qu'on ne les devoit point prendre non plus à la fin de l'année, parce que tous les déclins et les fins des périodes étoient regardés comme funestes. Le déclin de l'année commençoit après le mois d'août, c'est-à-dire, après la moitié de l'année. Ces idées n'étoient point particulières aux Romains; suivant Plutarque, les Phrygiens jeûnoient l'hiver, dans l'idée que les dieux dormoient pendant cette saison. Le même auteur dit ailleurs que pendant les neuf premiers mois de l'année, on chantoit à Apollon des hymnes appellés *Pœan*, mais dans les trois derniers mois, on chantoit le dithyrambe; les premières de ces poësies étoient sages, mesurées et raisonnables;

les dernières étoient variées, fougueuses et bizarres, à cause du déclin des choses que l'auteur appelle l'*embrasement* et le *renouvellement du monde*. Voilà, ajoute-t-il, pourquoi le culte de Bacchus ne parle que de renaissances et de résurrection, énigmes qui représentent les mutations de la nature (21).

X. Les hommes des premiers tems sans calculs et sans observations, n'ont jamais pu néanmoins se méprendre sur la succession des années et des saisons. Quoiqu'ils ne connussent pas avec précision la durée véritable de l'année, ils ne pouvoient se tromper lorsqu'ils disoient qu'un tel homme avoit vu trente hivers, ou que l'on avoit vu trente moissons depuis un tel événement. Ce n'est que depuis qu'il y a eu des observateurs et des calculateurs, et cela n'est pas étonnant; l'art d'observer et de calculer ayant été longtems dans l'enfance, ce n'est que par le travail d'un grand nombre de siécles qu'on est parvenu à connoître la grandeur véritable de l'année, et le rapport des périodes solaires avec les périodes lunaires. Ces derniers ont été les premiers connus, parce qu'ils sont bien plus fréquens, et que l'on peut faire 12 observations sur la lune, lorsqu'on n'en peut faire qu'une seule sur le soleil. C'est

(21) *Plutarch. quæst. rom.* §. 28.

pourquoi chez tous les anciens peuples les actes publics étoient réglés par le cours de la lune; il a donc fallu bien du tems pour apprécier le cours du soleil, et ce n'est que lorsqu'on a cru être arrivé à un certain dégré de précision que l'on a pu combiner ensemble le cours des deux astres, et donner des formules pour diriger la multitude, et pour régler les opérations de la société. Ces formules que l'on appelle *cycles*, ont été d'un grand secours aux nations; chacun, sans être astronome, a pu décider d'années en années les époques précises des phases solaires, lunaires, et des saisons. Ce sont cependant ces formules qui ont plongé dans le désordre, et qui ont infiniment retardé les progrès de l'art. Les thêmes qui ont été donnés pour les siécles à venir, ont fait négliger les observations chez la plûpart des peuples; on a suivi aveuglément des formules qu'on croyoit justes, et que l'événement a démontré fausses. Les actes civils et religieux indiqués pour la saison de l'été ou de l'automne se sont insensiblement trouvés dans l'hiver ou dans le printems; les erreurs sont devenues si grossières et la négligence des observations si grande, qu'après avoir fait diverses tentatives pour y remédier, il a fallu retourner aux observations, rechercher les formules, les corriger; et comme dans le fait il n'y a pas de formule, ni de cycle parfait, il est arrivé que toutes

les corrections n'ont fait qu'ajouter de nouvelles erreurs aux anciennes, ou que leur en substituer d'autres ; peut-être se trompa-t-on moins grossièrement, mais on fut toujours inexact.

De plus, toutes les fois qu'il a été question de ces réformes pour lesquelles il ne falloit que des astronomes, les prêtres sont toujours intervenus, et ils les ont gênés par des régles et des usages de caprice, ou en leur fixant des points mal pris. Dès les premiers tems l'astronomie avoit fait partie de la science sacerdotale ; nous en avons donné la raison. Une autre cause d'erreurs, c'est que les premiers peuples ayant tous réglé leurs fêtes par les lunes, ont voulu continuer de le faire, méme tandis qu'ils se servoient de l'année solaire: cette fantaisie a exigé de la part des astronomes des calculs infinis, et des formules recherchées, peine que l'on auroit bien pu leur épargner. Un peuple éclairé ne doit régler ses actes que sur une seule année, et mettre de la simplicité dans son astronomie civile, quoique la nature n'en ait point mis dans la science, et quoique son harmonie se démente quelquefois.

XI. Du tems de Jules César, 45 avant Jesus-Christ, les formules dont les Romains se servoient depuis plusieurs siécles étoient si imparfaites, que l'équinoxe du printems se trouva indiqué vers le solstice d'hiver ; tous les actes civils

et religieux étoient rétrogradés de trois mois; la moisson arrivoit en mai. Ce Romain devenu souverain pontife, fit abandonner les anciennes formules, et voulut qu'on adoptât pour l'avenir le cycle de Méton; il régla que le premier jour de sa première année *Julienne* arriveroit au jour de la nouvelle lune d'après le solstice d'hiver, qui tomba pour lors au huitiéme jour d'après ledit solstice. Ainsi ce solstice fut alors fixé au 24 de décembre, et l'équinoxe vernal au 24 de mars. César fit cet arrangement pour concilier l'ordre ordinaire des fêtes, et pour ne point déranger les usages; mais puisque ces usages étoient eux-mêmes mal placés, c'étoit eux que le législateur auroit dû transposer; il étoit tout simple en plaçant le premier jour de l'année solaire au premier de janvier, de placer le premier de janvier au jour même du solstice; on seroit par-là rentré dans l'esprit de la dénomination de ce mois, qui annonce que le soleil r'ouvre alors sa carrière. Le premier jour du mois d'avril, (qui signifie de même ouvrir (22), parce que dans son origine

(22) En phénicien, *Ha-prael* ou *Ha-priel* signifient *Dieu qui ouvre*, le *Dieu portier*. La racine est *paar* et *pier* ouvrir, d'où sont venus l'Απειρω des Grecs, et l'*aperio* des Latins. La construction du mot *Aprilis* est plus orientale que latine.

il

il avoit été l'ouverture de l'année vernale) auroit parcillement ouvert le printems dans un jour vrai et astronomique, et César auroit véritablement rétabli l'ordre de l'année et du mois, tel qu'il avoit dû se trouver dans le XIe siécle avant notre ère, sous les rois latins, (c'est-à-dire depuis l'an 975 avant Jésus-Christ jusqu'en 1105 avant Jésus-Christ) où l'équinoxe arrivoit le premier avril, et le solstice le premier de janvier. Ainsi en supprimant les anciennes erreurs, César agit encore sur de faux principes, il ne saisit point l'esprit de l'antiquité, et ne donna qu'une année mal raisonnée, et prescrivant une nouvelle formule, au lieu d'ordonner des observations, il prépara de nouvelles erreurs pour l'avenir. En effet, on ne fut pas plutôt dans le second siécle de notre ère, que l'erreur de la nouvelle formule devint sensible; et dans le siécle du concile de Nicée tenu en 325, l'équinoxe fixé par la formule au 24 de mars, arrivoit réellement le 21; il fallut donc encore réformer : Constantin et les Peres du concile y firent travailler, mais ils n'eurent point encore pour objet de ramener l'équinoxe à son jour vrai, c'est-à-dire au premier d'avril, ni même de le ramener au point où il étoit sous Jules César; on laissa l'équinoxe au jour où le cours naturel du soleil combiné avec les méprises du calendrier Julien l'avoient

amené, l'on raisonna d'après de nouveaux préjugés ou de nouvelles opinions.

Il s'agissoit alors sur-tout de régler le tems de la célébration de la Pâque; c'étoit une fête empruntée des Juifs qui la célébroient à la pleine lune du mois nisan et un samedi, jour de sabbat, qui tomboit toujours vers la fin de mars, ou dans les premiers jours d'avril; mais en voulant, comme les Hébreux, se régler sur la pleine lune, on ne vouloit pas la célébrer le même jour qu'eux, on vouloit que ce fût un dimanche qui est une fête mobile dans le mois lunaire, et on vouloit en même tems la déterminer par l'équinoxe, à l'égard duquel les jours de la lune sont toujours mobiles. Il fallut, pour concilier toutes ces difficultés où l'on se jettoit de plein gré, imaginer des formules qui furent elles-mêmes très-embrouillées, et l'on épuisa l'industrie pour faire une formule qui, quand elle auroit été très-juste, auroit toujours eu le défaut de n'être utile que par la bizarrerie qui vouloit concilier l'année solaire avec l'année lunaire, ce qui est exactement impossible, et avec les préjugés ou les opinions, ce qui est ridicule.

Malgré le plus grand travail, on ne remédia nullement à la précession des équinoxes qui, d'âges en âges, s'écarta de plus en plus, du 21 de mars où l'équinoxe étoit du tems de cette

seconde réforme du calendrier Julien; les siécles de barbarie et d'ignorance intervinrent, et l'on ne fut plus en état de remédier à rien : on ne l'entreprit enfin que lorsqu'au seiziéme siécle l'équinoxe rétrogradé jusqu'au 11 de mars, fit appercevoir que si l'on n'y mettoit ordre, la Pâque se célébreroit en hiver, puis en automne, &c. Ce fut le pape Grégoire XIII. qui entreprit la réforme du calendrier en 1582; mais il n'y porta pas plus de connoissance que les réformateurs précédens ; au lieu de ramener l'équinoxe au premier d'avril, comme il l'avoit été dans le onziéme siécle avant notre ère, ou au 24 de mars, comme avoit fait Jules César, ou de porter la Pâque, qui est la fête de l'ouverture du printems, aux premiers jours d'avril comme les Juifs, il se fit un glorieux préjugé de ramener les choses au même état où elles étoient lors du concile de Nicée, c'est-à-dire au 21 de mars, et il corrigea seulement l'ancienne formule pour l'y maintenir à perpétuité, c'est à-dire pour éterniser l'abus, aussi la Pâque n'en fut pas moins une fête très-mobile qui continua de porter dans la plupart des féries annuelles qui en dépendent, toutes les variations déraisonnées qui déshonorent notre calendrier; il est encore celui d'un peuple barbare. C'est une suite de l'ignorance de la ritologie qui est si peu connue, au moins depuis 4000

ans, que l'on ne se doute point qu'il y ait eu une science de cette espèce fondée sur des principes simples, naturels et raisonnés. Ce qui a, sans doute, beaucoup servi à plonger dans l'ignorance, ce sont toutes les différentes formules qu'on a dû imaginer dès les premiers tems pour maintenir les fêtes dans l'ordre établi; d'une part, l'imperfection de ces formules, et l'espèce d'esprit machinal qu'elles ont donné, ont fait perdre de vue le premier état des choses, et en oublier totalement les anciens principes sur lesquels ces formules avoient été établies. Dans les dernières réformations, on auroit dû s'en tenir aux vœux de plusieurs astronomes qui vouloient qu'à l'avenir on ne se servît plus d'aucun cycle, et qu'on se réglât uniquement sur les observations astronomiques: ce projet étoit le plus sensé, il auroit épargné toutes les erreurs dans lesquelles on peut encore tomber; il eût détruit cet esprit méchanique qui dirige nos fêtes; et peu à peu il eût fait retrouver les vrais principes de leur position; mais il eût fallu pour cela que les astronomes eussent été, ainsi qu'il convenoit, les seuls juges de cette matière, et non des prêtres qui ne suivent que leurs préventions; en effet, ce ne sont point les fêtes qui doivent régler le cours des astres, mais ce sont les astres qui doivent régler le cours des fêtes.

Gelal-eddin, roi Tartare, réforma l'époque de Yaz-digerd, roi de Perse, à cause du vice des intercalations qu'on étoit forcé d'y employer. Il institua l'époque *Gelaléenne*, dans laquelle le commencement de l'année est constamment le jour de l'équinoxe du printems. On le suit en Perse depuis l'an 1078 de notre ère chrétienne. On ne peut nier que cette réforme ne vaille beaucoup mieux que celle qu'a introduite notre calendrier Grégorien.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet; des fêtes solaires chez les autres peuples anciens et modernes.

I. JE craindrois de trop m'appesantir sur cette partie de mon ouvrage si je faisois sur les fêtes grecques le même examen qui vient d'être fait sur les fêtes solaires des Romains; d'ailleurs chez les Grecs les détails seroient immenses et plus difficiles à traiter. L'ordre astronomique avoit été plus interverti chez eux que chez les Romains; leur année a été sujette à une infinité de variations et de désordres, ensorte que dans la multitude des solemnités et des fêtes qu'on leur connoît, il est impossible de dire laquelle étoit pour eux celle du renouvellement de l'année; il y a toute

apparence qu'ils n'en avoient pas pour une seule, ils ont eu le commencement de leur année tantôt vers le solstice d'hiver, tantôt vers le solstice d'été. D'ailleurs la Grèce originairement composée de plusieurs petites nations dont chacune avoit des usages particuliers, avoit ainsi que Rome, une multitude de fêtes solaires qui n'étoient, selon toute apparence, que des doubles emplois les unes des autres, et qui devoient être aussi mal placées qu'ailleurs. Dans leur calendrier je remarque que les Athéniens dans leur premier mois où ils célébroient les grandes Panathénées, célébroient encore leurs *Chronies*. Dans le troisiéme ils célébroient les grands mystères d'Eleusis; dans le cinquiéme ils célébroient les *Pyanepsies*, les *Thesmophories*, les *Apaturies*; dans le huitiéme ils célébroient les *Antistheries*, les anciennes bacchanales, la mémoire du déluge de Deucalion, la fête des morts, et les petites Eleusines; enfin dans le onziéme ils célébroient les *Thargelies* et les petites Panathénées. Ainsi dans tous ces mois l'on retrouve des caractères qui indiquent les usages de la fin et du renouvellement du période annuel. Je quitte donc ce chaos dont nous avons sçu tirer en différens endroits quelques traits de lumières, et je passe chez les Hébreux.

II. Les Hébreux ont eu deux années; l'une

ecclésiastique qui commençoit au mois de *nisan* ou de mars, dont Pâque étoit la grande solemnité : nous en avons déja suffisamment parlé. L'année civile commençoit au mois *thisri*, septiéme mois de l'année ecclésiastique, qui répond à septembre et à octobre, et dans son principe à l'équinoxe d'automne, comme la première répondoit à l'équinoxe du printems. Le mois thisri étoit chargé de plusieurs fêtes célèbres. Le premier étoit consacré à la fête des trompettes ; le dix étoit le jour des expiations, et le quinze étoit la fête des tabernacles.

La féte des trompettes ou du premier jour de l'année civile étoit fort recommandée aux Juifs par leur loi, mais on ne voit point que cette loi en ait donné le motif: on pourroit considérer cette fête comme étant tout à la fois une fête de déclin et de renouvellement de période. C'étoit une fête de déclin par rapport à l'année ecclésiastique, parce que le mois thisri étoit le septiéme mois de cette année ; c'étoit une fête de renouvellement, parce que ce mois étoit le premier de l'année civile. Il sembleroit que ce seroit sous le premier aspect qu'on devroit la considérer ; car l'écriture ne dit point : Vous célébrerez le premier jour du premier mois de l'année civile ; mais elle dit : *Au premier jour du septiéme mois vous célébrerez par le son des trompettes un sabbat*

de commémoration, et il sera appellé saint (1). Ailleurs le premier jour du septiéme mois est appellé une *assemblée sainte; vous ne ferez en ce jour aucun travail parce que c'est le jour du grand bruit des trompettes* (2). Mais de quel événement cette fête étoit-elle la commémoration? C'est ce qu'on ignore; cependant à en juger par les sacrifices qu'on faisoit ce jour-là, les motifs de cette fête devoient être très-importans, puisque ces sacrifices étoient presque doublés. Seroit-ce pour la raison que les eaux du déluge laissèrent la terre à sec ce jour-là? C'est ce qu'il ne nous convient point de hazarder puisque l'écriture se tait là-dessus. Il faut encore moins imaginer que ce grand bruit des trompettes ait eu quelques motifs apocalyptiques, puisque ces sortes de motifs sont ceux que l'on doit le moins soupçonner dans la législation Mosaïque. On voit bien dans Ezéchiel qui nous a peint les horreurs des derniers tems sous des couleurs guerrières, que ce Prophête s'écrie: *la fin vient, elle vient cette fin*

(1) Lévitique, chap. XXIII. vs. 24. nombres XXIX. vs. 1. Dans le texte *Thernah* signifie *par un grand bruit*. Ce mot peut encore signifier de grandes pleurs comme une grande joie; souvent il désigne tout simplement une assemblée religieuse. Pluche croit que c'est de-là que vient le mot triomphe.

(2) Genése VIII. vs. 13.

sur les quatre coins du monde. Sonnez de la trompette, et que tous se préparent au combat (3). On voit encore dans les expressions de ce prophête qu'il fait allusion aux usages des jubilés qui commençoient toujours le premier jour de l'année civile. Mais ce seroit encore trop hazarder de conclure de-là que la fin des tems et le jugement dernier ayent été les objets de l'institution de cette bruyante solemnité; il vaut mieux penser que le prophête se conformoit en cet endroit aux idées communes de ses compatriotes qui regardoient et qui regardent encore réellement cette fête comme une instruction sur la fin des tems et sur le renouvellement futur. En examinant cette solemnité sous ce point de vue, ce sera donc le motif que les Hébreux ont donné à cette fête que nous examinerons, car pour ceux de leur législateur il faut avouer qu'on les ignore.

III. Les Juifs ont sur le premier jour de leur année civile diverses traditions qui indiquent que tantôt ils ont regardé ce jour comme funébre, et tantôt comme un jour de renouvellement et de joie. Ils prétendent que c'est ce jour là qu'Abraham fut sur le point de sacrifier son fils Isaac, et que Josué est mort: que ce jour-là quatre femmes âgées et stériles sont devenues fé-

(3) Ezéchiel, chap. VII.

condes, peut-être veulent-ils désigner par là *Sara*, *Rebecca*, *Rachel* et *Anne*, mère de Samuel. Ils prétendent que c'est ce jour-là qu'Abraham, Isaac et Jacob sont venus au monde; enfin que c'est à pareil jour que le monde fut créé. Cette dernière tradition est fondée chez eux sur ce que dans le texte original de la bible le premier mot de la Génèse *Beresith*, au commencement, étant anagrammé par art cabalistique, donne *a Bethirsi*, ce qui signifie le *premier de Thirsi* ou du mois de septembre (4). Malgré la futilité de cette observation, cette tradition est presque devenue un dogme religieux, et tous les Juifs comptent de ce mois les années de la création du monde et des cycles jubilaires et sabbatiques. D'après cette opinion, ce jour devroit être pour eux une fête d'allégresse; cependant on n'y remarque point de joie extraordinaire, on y bénit Dieu d'avoir été conservé jusqu'à ce jour; on le prie de se souvenir de son alliance; on se souhaite réciproquement la bonne année; on sert sur les tables du miel et d'autres douceurs pour donner un bon augure à l'année; mais tout le reste est triste et funébre: une des lectures que la tradition a consacrée dans la synagogue est

(4) *J. Leusden Philolog. hebrahic. pag. 172.* Basnage, liv. VI. chap. *16.* §. *9.* et chap. *29.* §. *2.* et seq.

celle de l'histoire de la stérilité et de la tristesse d'Anne, mère de Samuel, et du cantique qu'elle fit alors. Tous les Juifs sont persuadés que ce jour-là Dieu exerce son jugement sur tous les hommes, ce qui doit le rendre un jour de pénitence, et c'est leur opinion que la trompette n'a pour objet que d'avertir les hommes de se tenir prêts et d'éloigner le diable qui pourroit les accuser au tribunal de Dieu. Dans cette idée en plusieurs endroits un mois d'avance on sonne la trompette soir et matin; ensorte que tout le dernier mois de l'année civile est un tems de pénitence, de purification et de prières, qu'ils prolongent jusqu'au dix du premier mois qu'ils appellent *jours des pardons :* ce qui fait une préparation de 40 jours (5). Il est vrai que cet usage n'est point général, mais chez tous les Juifs la préparation accompagnée de jeûnes, de macérations et d'aumônes dure un mois et sept jours. Si au jour de l'an on voit des Juifs vêtus de blanc, d'autres sont enveloppés dans leurs draps mortuaires; ainsi la tristesse et la joie se trouvent confondues; cependant c'est le lugubre qui domine. La trompette est pour eux un instrument terrible; on la sonne lorsqu'on les excommunie,

(5) Léon de Modéne, liv. III. chap. 5. Basnage, liv. V. chap. 12. §. 7.

dans les tems de calamités; elle sonnera, disent-ils, lorsque le Messie paroîtra. Tous ces usages et ces opinions sont si peu conformes à l'esprit de la législation Mosaïque, qu'il est aisé de voir qu'ils tiennent à cette législation primitive dont nous trouvons à chaque instant les débris chez tous les peuples du monde. La trompette est partout le signal de la terreur et l'annonce de la destruction de l'univers.

IV. L'écriture est aussi réservée sur la fête des expiations; néanmoins le motif en est un peu plus apparent, puisque cette fête avoit pour objet d'expier le peuple d'Israël à la fin de chaque année. Mais pourquoi cette solemnité étoit-elle placée au 10 du premier mois de l'année, et non avant le premier jour du mois comme elle devroit l'être naturellement ? c'est qu'il y a tout lieu de croire que quoique la fête des trompettes fût regardée comme le premier jour de l'an, cependant la fête des tabernacles qui se célébroit le 15, étoit considérée comme la véritable fête du renouvellement; en effet d'après cette façon de l'envisager tout devient regulier dans les motifs religieux de cette fête; la fête des trompettes et celle des expiations ne sont plus alors que des fêtes préparatoires; voilà pourquoi elles étoient funébres, et voilà pourquoi ce n'étoit que le 15 du mois que la joie paroissoit. La disposi-

tion des fêtes Romaines pour le renouvellement de l'année martiale, étoit la même. Depuis le 1 de février jusqu'au 15 de mars tout étoit préparatoire, comme chez les Juifs, depuis le premier jour d'Elul jusqu'au 15 de Thisri pour l'année automnale. On peut même remarquer comme un usage presque général, que les nations ont mieux aimé placer les solemnités cycliques de renouvellemens aux pleines lunes qu'aux nouvelles, quoique l'on datât de la nouvelle, nous en chercherons ailleurs les raisons.

La loi de Moyse ordonnoit aux Juifs d'affliger leurs ames le 10 du premier mois à commencer dès le 9 au soleil couchant. *Tout homme*, dit cette loi, *qui ne sera point affligé ce jour-là périra du milieu d'Israël* (6). Ce jour étoit appellé *saint et propitiatoire*, c'est-à-dire consacré aux expiations; on le nommoit encore le *sabbat du repos*, sans qu'on puisse deviner l'origine de cette dénomination particulière, puisque tous les sabbats étoient des jours de repos. L'usage le plus solemnel de ce jour étoit, comme on l'a dit ailleurs, l'entrée du grand prêtre dans le sanctuaire redoutable, c'est alors que Dieu se manifestoit dans le saint des saints, et de peur que son éclat

(6) Lévit. chap. XVI. vs. 1, 13, 29. et chap. XXIII. vs. 29. nomb. chap. XXIX. vs. 7.

ne fît mourir le pontife, il falloit que ce lieu fût obscurci par une épaisse fumée d'encens. Cette effrayante cérémonie étoit précédée de sacrifices que le grand prêtre offroit d'abord pour lui-même, pour sa famille et pour le peuple d'Israël : et faisant une confession publique de ses fautes et de celles du peuple, il les expioit par diverses cérémonies; et après avoir tiré au sort pour deux boucs, l'un étoit sacrifié à Dieu, et l'autre chargé des iniquités de la nation étoit traîné au désert et précipité (7).

Voilà tout ce que l'écriture ordonne et dit sur la fête des expiations, elle s'étend beaucoup plus sur ses rites que sur ses motifs; le surplus ne nous est connu que par les traditions judaïques et par les usages que les Juifs ont conservés ou ajoutés. Ils parlent de l'entrée du grand prêtre dans le saint des saints, comme d'une cérémonie qui remplissoit tout Israël et le pontife lui-même de terreur ; toutes les cérémonies de ce jour étoient capitales, et la moindre négligence attiroit les plus grandes calamités sur la nation. Dans cette idée le grand prêtre se préparoit, dit-on, sept

(7) Ce dernier bouc s'appelloit *Agazet*, le bouc lâché ; nous l'appellons *bouc émissaire*. Il est bon de se rappeller ici que le dieu Faune ou *Pan*, honoré et craint par les Romains qui redoutoient son passage, étoit représenté avec les pieds d'un bouc.

jours d'avance en répétant les paroles qu'il avoit à dire et en se purifiant perpétuellement; la veille on lui faisoit une députation pour le prier qu'il ne changeât rien aux rites ordonnés; et les députés le quittoient ensuite en pleurant sur le danger qu'il alloit courir. On empêchoit aussi qu'il ne mangeât trop dans ce jour préparatoire de peur qu'il ne s'endormît la nuit, car il falloit qu'il veillât exactement; pour cet effet de jeunes prêtres ne le quittoient point de toute la nuit, ils jouoient de quelque instrument, ils le poussoient ou le faisoient marcher pour le tenir éveillé jusqu'à l'heure du sacrifice. Cependant l'autel étoit préparé dès l'heure de minuit ce jour-là, au lieu que tout autre jour il ne l'étoit qu'à l'aurore. Dès qu'une sentinelle appercevoit que le ciel étoit illuminé jusqu'à Hébron, elle en donnoit le signal; alors on conduisoit le grand prêtre au lavoir où il faisoit ses dernières purifications; puis il s'acquittoit des différens sacrifices ordonnés pour l'expiation de ses péchés et de ceux du peuple; il entroit ensuite dans le sanctuaire rempli de fumée d'encens; il aspergeoit sept fois l'Orient avec le sang d'une victime; il prioit pour Israël, il demandoit une année favorable, il prononçoit à voix basse le nom de *Jehovah*, et pendant ce tems on faisoit un grand bruit pour que le peuple ne l'entendît

point; mais toutes ses prières étoient courtes; il restoit peu dans ce lieu terrible, parce que le peuple inquiet en eût été effrayé pour lui. Tout ce jour on observoit un jeûne rigoureux; mais après la cérémonie le grand prêtre faisoit un grand repas en réjouissance du danger dont il venoit d'échapper. La fête expirée, tout le peuple dans la persuasion que ses péchés étoient remis, se livroit à la joie (8).

Les juifs ne pratiquent plus aujourd'hui toutes ces grandes et redoutables cérémonies qui annonçoient bien les idées funébres qui en avoient été la source primitive; la fête des expiations est pour eux comme une suite de celle des trompettes; les jeûnes et les pénitences de cette dernière se prolongent jusqu'à celle dont on vient de parler, qu'ils regardent comme le jour où le jugement de Dieu doit être prononcé. En certains lieux on se prépare dès la veille en se frappant trois fois la tête avec un coq en vie, en disant: *qu'il soit immolé pour moi* (9). Partout

(8) Basnage, liv. VI. chap. 16. Maïmonid. *jom ha âppur.* chap. 1 et 2. Lévitique, chap. XVI. vs. 13. Léon de Modéne, liv. III. chap. 6.

(9) Les anciens Perses et les Guébres modernes révèrent le coq, parce qu'il avertit du retour du soleil. Hyde, chap. I. p. 23. Le coq étoit honoré chez les Romains. Ovide en donne la raison, *quod tepidum vigili*

les

les juifs vont visiter les tombeaux en ce jour et y faire des prières ; ils se lavent et se purifient ils se flagellent et se confessent ; les ennemis se reconcilient, les voleurs restituent lorsqu'ils ont quelque crainte de Dieu. Le soir on s'habille de blanc ou de draps mortuaires et l'on va à la synagogue où le plus grand nombre passe la nuit à veiller et à prier. Les synagogues sont illuminées, chacun y tient sa lumière à la main. Le jour de la fête se passe encore en prières, en humiliations et en jeûnes ; et lorsque le cor sonne, le jeûne finit, tout change de face, chacun se félicite et s'embrasse, et l'on bénit le créateur de la lune. D'où l'on voit que ce jour porte tous les caractères d'une fête cyclique : aussi est-ce de ce jour-là que commencent les années jubilaires et sabbatiques.

V. En parlant des hydrophories j'ai déjà décrit la fête des tabernacles; il ne me reste que peu de chose à ajouter. Cette fête commençoit le 15 du mois et duroit pendant sept jours. Indépendamment des ramées sous lesquelles les Juifs étoient obligés de se tenir, ils avoient toujours à la main des branches d'arbres avec leur

provocat ore diem. Fastor. lib. I. Le coq étoit un des emblêmes de Janus, et il l'est encore de S. Pierre. Dans l'Edda, il est dit que le coq avertira les dieux de l'approche des géans. V. *Edda, fable XX. dans la note.*

fruit. La nuit qui suivoit le premier jour étoit une veillée solemnelle ; on veilloit encore les autres nuits, mais dans la vue de se réjouir ; ce qui a fait que Plutarque a comparé cette fête aux bacchanales. Il paroît que cet auteur regarde cette fête comme une suite de celle des expiations et comme un tems de jeûne et de tristesse, suivi de licence et de dissolution *(10)*. On a accusé Plutarque d'avoir calomnié les Juifs. Cette accusation seroit fondée si les Juifs n'avoient souvent violé ou outré leurs loix, et s'ils n'y eussent jamais joint des usages étrangers; on veut toujours juger les Juifs d'après leur législation, la pratique par la théorie, c'est le moyen de toujours juger mal. Plutarque ne connoissoit point leur loi, mais il pouvoit connoître leurs pratiques; d'ailleurs on ne peut lui faire un crime d'avoir comparé aux bacchanales une fête qui tomboit dans la saison des vendanges, et il a dû juger que cette fête étoit la plus solemnelle des Juifs par la quantité de victimes qu'on sacrifioit et par les divertissemens dont elle étoit accompagnée (11). La fête d'Ombes chez les Egyptiens étoit à la fois une bacchanale et une fête des tabernacles; les tables étoient

(*10*) Plutarch. propos de table, liv. IV. §. *6*.
(11) Juvenal, satyre XV. vs. 41.

dressées dans les temples et dans les rues sous des feuillages où l'on demeuroit pendant sept jours et sept nuits à chanter, à danser et à se battre. Les juifs, indépendamment des usages prescrits par leur loi, en ont ajouté d'autres; c'est ce que nous avons déjà prouvé en parlant de l'effusion des eaux de Siloë, usage commémoratif du déluge, qui n'étoit point d'institution mosaïque, et qui étoit déplacé aux fêtes des tabernacles, puisque cette cérémonie expiatoire eût mieux convenu au jour des expiations. Nous ne répéterons point ici ce qui a été dit du cri funébre d'*Hosanna* qui nous prouve que la fête des tabernacles étoit devenue un mélange confus de réjouissances et de tristesse, par l'oubli où on étoit tombé de l'esprit primitif qui avoit présidé à l'institution de toutes les fêtes, et qui, malgré le soin des législateurs, perçoit toujours quelque part. La partie lugubre de la fête avoit pour objet les malheurs passés et futurs du monde; la partie gaie telle que les ramées et les berceaux de verdure indiquoit le renouvellement de la nature; les festins comme dans les saturnales, représentoient le genre de vie des ancêtres et le régne du dieu futur attendu par toutes les nations.

La pentecôte qui arrivoit à la moitié de mai ne peut être regardée que comme une fête cy-

clique, elle venoit sept fois sept jours après la pâque.

Les Juifs avoient encore au 25 de Kaslen une fête de verdure, semblable à celle des tabernacles ; elle duroit huit jours, nous avons dit ailleurs qu'elle se nommoit aussi la *fête de la dédicace*, parce qu'on la célébroit en mémoire du rétablissement du temple par Judas Macchabée, et du feu sacré rallumé. La saison de cette fête qui étoit vers le solstice d'hyver, et parconséquent vers le renouvellement de l'année naturelle, pourroit en faire soupçonner les vrais motifs qui paroissoient plutôt astronomiques qu'historiques. .

Au mois de mai, appellé par les Grecs *Scirophorion* on célébroit une fête appellée *scirophorie* ou fête des pavillons, parce qu'à Athènes on portoit solemnellement des tentes ou pavillons sur les statues des dieux. On dit que cette fête avoit assez de rapport à celle des tabernacles chez les Juifs (12). Sparte avoit une fête des tentes dite *Episcenie.* Nous avons parlé ailleurs de la fête de Delphes que l'on célébroit tous les neuf ans en mémoire de la victoire d'Apollon sur Python, dans laquelle on élevoit un berceau de verdure que l'on détruisoit ensuite. La grande

(12) Dictionn. mythologique.

fête de *Pyanepsie* célébrée chez les Grecs à la fin d'octobre en l'honneur d'Apollon, étoit aussi une fête de verdure, ainsi que les *Thargelies* célébrées six mois après en l'honneur du même dieu au mois d'avril. Je ne répéte point ici ce qui a été déjà dit des boccages que les Romains élevoient sur les bords du Tybre en l'honneur d'*Anna Perenna*. Je dirai seulement que ces verdures et ces berceaux ont été originairement un usage cyclique et un sujet de réjouissances. C'est de-là qu'est venu l'usage de planter le mai et de donner des fleurs et des bouquets aux anniversaires des naissances.

Je ne ferai plus qu'une réflexion sur la fête des tabernacles des Juifs; elle étoit précédée de six semaines de préparation de même que celle d'*Anna Perenna* à Rome; il paroît de-là que les usages de l'année paschale des chrétiens et du tems de carême qui précéde cette fête sont un mêlange des usages de ces deux anciens peuples, car les Juifs ne se préparoient point pour leur pâque comme pour la fête des tabernacles.

VI. Jettons maintenant la vue sur les fêtes solaires de quelques anciens peuples, et commençons par les Egyptiens. En Egypte, en Syrie et Phrygie, nous voyons que le déclin des saisons se célébroit par des usages lugubres et que le retour du soleil donnoit lieu à des réjouis-

sances. Les Osiris, les Adonis, les Atys que l'on pleuroit n'étoient que le soleil placé dans la moitié inférieure des douze signes du zodiaque, et c'étoit ce soleil renaissant, ressuscité, rentré dans les signes supérieurs et se rapprochant de l'hémisphère septentrional, qui faisoit qu'on se livroit à la joie; en Egypte, en Phénicie, en Phrygie, les fêtes de réjouissance étoient pour le printems, et les fêtes de tristesse pour l'hyver (13).

Voici l'ordre des mois chez les Egyptiens, *Tybi* répondoit à Janvier, *Melchir* à Février, *Phamenoth* à Mars, *Pharmuthi* à Avril, *Pachon* à Mai, *Payni* à Juin, *Epiphi* à Juillet, *Missori* à Août, *Thot* à Septembre, *Paophi* à Octobre, *Athyr* à Novembre, et *Choiac* à Décembre.

Le 28 de *Paophi* qui répond au 19 d'octobre, on célébroit en Egypte la fete des *bâtons du soleil*, parce qu'il commence à perdre sa force après l'équinoxe d'automne. Le 17 d'*Athyr*, qui répond au 13 de novembre, on célébroit une féte qui duroit quatre jours, à l'occasion des vents étésiens qui étoient cessés et du Nil qui s'étoit retiré; on disoit alors qu'Osiris disparoissoit. Les prêtres passoient ce tems à pleurer; toutes leurs cérémonies étoient tristes et lugubres, ils expo-

(13) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap.* 21.

soient alors le bœuf Apis, couvert d'un tapis noir, à la dévotion du peuple; on donnoit encore pour motif de ces usages que le jour étoit alors plus court que la nuit, que les arbres perdoient leurs feuilles et que la terre étoit nue et dépouillée. La nuit du 19 au 20 tout le monde alloit en cérémonie à la mer, pour y puiser avec un vase d'or de l'eau que l'on répandoit dans le cercueil d'Osiris, après quoi il s'élevoit un cri subit que ce dieu étoit retrouvé. Au jour du solstice d'hyver, on célébroit la fête des couches d'Isis et de la naissance *d'Harpocrate*, on offroit des féves à ces deux divinités (14). Le lendemain de l'équinoxe du printems on célébroit la fête d'Isis relevée de ses couches. A la nouvelle lune de *Phamenoth* ou de Mars on célébroit l'entrée d'Osiris dans la lune, c'est-à-dire on se réjouissoit des signes de fécondité que la terre commençoit à donner.

Chez les anciens Perses le nouvel an s'appelloit le grand *Neuruz* que l'on place à l'equinoxe du printems; cette fête duroit six jours que l'on passoit en réjouissances. Le roi recevoit alors les présens et les hommages de tous les ordres de l'état; il distribuoit des graces et faisoit ouvrir les prisons. Le monarque entr'autres

(14) *Plutarch. in Iside et Osiride.*

cérémonies disoit : *Voici le nouveau jour du nouveau mois de la nouvelle année d'un nouveau tems ; il faut que tout se renouvelle ;* ensuite il bénissoit les grands, et distribuoit les présens qu'il avoit reçus. Cette fête étoit celle d'*Orosmane* ou du bon principe. Le 17 du premier mois les mages commençoient à réciter leur *Zemzemma* ou liturgie devant le feu sacré. Le petit *Neurus* se célébroit à l'équinoxe d'automne, il duroit aussi six jours : c'étoit la fête de Mithras ; elle commençoit au 16 de *Mehir*, qui est le nom de l'ange qui présidera au jugement dernier (15).

Quoique chez les Persans modernes, ainsi que chez les Arabes et les Turcs, l'année soit lunaire depuis Mahomet, les Persans ne laissent pas de célébrer un nouvel an solaire, placé au tems où le soleil entre dans le bélier, premier des signes du Zodiaque ; c'est un usage que le mahométisme n'a jamais pu déraciner.

L'année des Bramines Indiens commence à la nouvelle lune d'avril, mais le jour du nouvel an est la fête du soleil, il est placé au 9 de janvier. Dans le royaume de Calicut, au mois de décembre

(15) *Hyde de religione Persarum*, *cap. XIX.* Mémoires de l'académie des inscript., tom. XVI. p. 123. Biblioth. orient. d'Herbelot, aux mots *Ormoz et Giamschid.*

les Bramines donnent une absolution générale au peuple. A la Chine on célebre par des visites les dix derniers jours du dernier mois de l'année et les vingt premiers du nouvel an : c'est un tems de vacance, toute affaire cesse, et les tribunaux sont fermés. On commence l'année à la nouvelle lune, la plus proche du quinzieme dégré du verseau, ce qui répond au commencement de février, c'est alors que le printems arrive pour les Chinois; aussi le signe du Verseau s'appelle dans leur langue *résurrection du printems.* C'est au nouvel an que l'empereur fait un sacrifice solemnel au Souverain du ciel. Le premier jour de l'année est sérieux pour les Chinois, ils ne reçoivent personne chez eux de peur qu'on emporte leur bonheur, mais le lendemain est remarquable par le bruit que l'on y fait, l'air retentit du son des cloches, des trompettes et de l'artillerie. C'est le 15e jour après celui du nouvel an qu'on célèbre la fameuse fête des lanternes, c'est-à-dire à la première lune (16).

Au Japon l'année se renouvelle entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printems; elle commence à la nouvelle lune qui suit le 5 de février; ainsi ce jour varie comme celui de Pâque parmi

(16) Du Halde, hist. de la Chine, tom. III. p. 942. Hist. génér. des voyages, tom. VI. p. 162, 194. tom. V. p. 514.

nous. Le premier jour de l'an est la fête la plus solemnelle des Japonois : on s'y fait des visites, des présens et des complimens ; cette solemnité dure pendant trois jours (17).

A Siam on célèbre les 15 premiers jours de l'année ; pendant les trois premiers les tribunaux sont fermés, et l'on ne se donne pas même la peine de mener paître les bestiaux. Les Siamois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche de l'équinoxe du printems, les trois derniers jours de l'année on tire des coups de canon dans le palais du roi pour en faire sortir le diable, afin qu'il n'empêche point l'année de commencer heureusement (18).

Au Tonquin le nouvel an commence à la nouvelle lune la plus proche de la fin de janvier. Il est solemnisé pendant 12 jours, dont le premier, comme à la Chine, est consacré à la tristesse et à la retraite, les autres sont destinés à la joie, aux visites et aux plaisirs. Les affaires cessent, les débiteurs sont à l'abri des poursuites, et les malfaiteurs eux-mêmes sont impunis (19).

Chez les Gaulois c'étoit au mois de décembre qu'ils appelloient *sacré*, que les Druides alloient

(17) Kempfer, liv. III. chap. 3.

(18) Hist. des peuples modern. tom. III. p. 295. Mém. de l'acad. des scien. tom. VII. p. 769.

(19) Tavernier, voyages, tom. V.

avec beaucoup de solemnité cueillir le guy de chêne; le prince des druides vêtu en blanc, le détachoit avec une serpe d'or, les autres druides le recevoient avec respect à cause des vertus merveilleuses et divines qu'on lui attribuoit. Au jour de l'an on le distribuoit au peuple en étrennes comme une chose sacrée en criant *à Guy l'an neuf*, pour annoncer la nouvelle année. Au solstice d'hiver toutes les nations Celtiques célébroient le retour du soleil. Pline dit que les druides cueilloient le guy au sixième jour de la lune de décembre (20).

VII. Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches; les usages de tous les peuples du monde expliqués les uns par les autres, ramenent constamment les fêtes solaires à l'esprit primitif; chaque déclin d'année devoit rappeller aux hommes que le monde avoit été autrefois détruit et bouleversé, qu'il devoit encore être détruit de nouveau, que cette fin seroit peut-être la même que celle du période qui alloit se terminer, et qu'il falloit s'y préparer en appaisant la divinité. Ce plan étoit conforme aux idées religieuses des hommes échapés aux malheurs de la terre; mais l'abus qu'on en fit tant en bien qu'en mal l'avoit

(20) Mémoires de l'acad. des insc. tom. XIX. p. 487. Pline, liv. XVI, chap. 44. Dictionn. mythol. au mot *Guy*. Dictionn. de langue brétonne *Egbinat*.

ens-veli chez tous les peuples sous un amas monstrueux de fables et de chimères; malgré les précautions des législateurs, malgré le secret des mystères cet esprit conservé par les usages se décéla toujours. C'est ainsi que les religions modernes ont réveillé et pour ainsi dire ressuscité cet esprit primitif proscrit par la police des anciens; elles ont parlé à découvert du sort de l'univers qu'on avoit pris tant de soin de cacher aux nations. Le christianisme en particulier nous en offre un exemple dans les leçons utiles qu'il nous donne annuellement en nous présentant le tableau de la fin des tems à la fin de chaque année; l'avent est un tems de tristesse qui nous prépare à un tems de joie, en mémoire de la naissance du Sauveur. Les instructions sages que l'église donne en ce tems et qui accompagnent la perspective funébre de la fin du monde, rendent ces peintures de l'avenir moins dangereuses à nos sociétés modernes qu'elles ne l'étoient pour les nations anciennes. Cependant il faut avouer qu'il est encore un grand nombre d'esprits, ou trop foibles, ou trop exaltés, pour qui ces tableaux devroient être voilés. Ils inspirent à quelques cerveaux plus d'idées noires et misantropiques que d'idées religieuses, et leur fanatisme les rend souvent nuisibles à eux-mêmes et aux autres; c'est de là que sont venus les égaremens si communs dans plusieurs siécles

de l'église et inconnus des anciens. L'homme est tellement fait pour suivre sa religion et pour l'aimer qu'il plie son humeur et son caractère à tout ce qu'elle ordonne ; il sera gai avec une religion gaie, il sera triste avec une religion triste ; il lui subordonne son bonheur et s'en rapporte à elle sur ce qui l'intéresse le plus. La religion est faite pour rendre les hommes heureux, elle le peut ; c'est à ses ministres à sentir qu'ils sont responsables envers Dieu non-seulement du bonheur futur, mais encore du bonheur présent des peuples dont ils ont la confiance. Ils doivent songer que si les anciens ont été trompés sur le bonheur présent, il seroit aussi vicieux de tromper les modernes sur leur état actuel et sur leur état futur. Chacun de ces deux états doit avoir ses justes bornes ; ce seroit un crime contre le genre humain que de troubler et inquiéter sans cause le bonheur dont il doit jouir sur la terre.

VIII. Avant de terminer ce chapitre il faut encore dire quelque chose des fêtes des saisons. Les nations ont toutes célébré la fin et le renouvellement de l'année ; mais l'année, ainsi que le jour et le mois, a des phases. Le période annuel se divise naturellement en quatre autres périodes que l'on nomme saisons ; voilà l'origine des fètes des saisons. Chaque différente position de la terre à l'égard du soleil a donné lieu à une instruction

sur les vicissitudes de la nature ; d'ailleurs on a regardé le printems comme la naissance et l'enfance de l'année, l'été comme sa jeunesse, l'automne comme son âge mûr, l'hiver enfin comme sa vieillesse. Le printems et l'été ont été regardés comme le jour de l'année, l'automne et l'hiver comme la nuit ; c'est relativement à cette dernière façon d'envisager les choses que tant de nations guidées par un esprit funèbre, ont commencé leur année ainsi que leur jour au déclin du soleil, c'est-à-dire vers l'équinoxe d'automne.

Comme c'est avec les progrès des saisons que s'avancent les fruits de l'agriculture, chaque commencement de saison devenoit pour les hommes un motif de prier et de louer la divinité selon la position des climats, et les offrandes suivirent la saison. Au printems on offroit les prémices, en été on offroit des gerbes, en automne des fruits : en hiver on prioit pour le succès des semences et l'on demandoit le retour du soleil. Chez des hommes inquiets et troublés par la terreur, comme nous avons vu partout les anciens habitans de la terre, ces usages étoient accompagnés d'idées lugubres et de craintes. Plutarque nous dit qu'en Egypte à chaque renouvellement de saison on pleuroit sur les fruits de la terre. » On » ensévelit Osiris, dit-il, quand on couvre

» la semence; quand elle germe, Osiris res-
» suscite » (21). Ce langage, ainsi que les exemples que nous avons rapportés ailleurs, prouve que les fêtes d'agriculture et des saisons rappelloient des idées funébres. La plupart de ces fêtes avoient des motifs tristes que l'on expliquoit par les fables et les allégories d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Cérès, de Proserpine, &c. Les opérations de la nature exprimées dans un langage figuré, étoient la source de ces fables; le déclin d'une saison faisoit célébrer la mort d'Adonis, et le lendemain on célébroit son retour à la vie; c'est dans le même esprit qu'on célébroit la naissance de quelque dieu et l'enfantement de quelque déesse comme Isis et Latone, &c.

Les anciens ont eu une multitude de fêtes sorties de l'usage de solemniser la fin et le retour des saisons; elles se sont multipliées chez eux sous différentes formes et sous différens noms, par les variations arrivées dans leurs années, et surtout par l'oubli où ils sont tombés des motifs primitifs; mais je laisserai à d'autres le soin de parcourir ce champ si vaste et d'examiner ces fêtes en détail. Il suffit de rappeller ici que toutes ces solemnités avoient un ton lugubre dans quelqu'une de leurs parties; c'étoit, suivant Varron, en mémoire de

(21) *Plutarch. in Iside et Osiride.*

ce que la terre avoit été frappée de stérilité que l'on invoquoit dans ces fêtes Isis, Cybèle ou Cérès (22). Horace nous montre que le sacrifice qu'on faisoit à la terre, à Sylvain et aux Génies après la moisson, étoit fait pour rappeller la briéveté de la vie (23). Chez les Siciliens les fêtes d'agriculture et des saisons avoient pour objet de représenter la vie simple et primitive des anciens habitans de la terre. Enfin chez un peuple moderne que l'antiquité de ses usages doit faire placer au rang des anciens, l'empereur de la Chine sacrifie au tems vrai des deux solstices et des deux équinoxes ; ces fêtes sont précédées dans tout l'empire de trois jours de jeûne pendant lesquels on ne mange ni viande, ni poisson ; les tribunaux sont fermés, et toutes les affaires sont suspendues (24).

IX. C'est de ces anciens usages et de cet esprit lugubre qui les a fait naître, que procédent chez les chrétiens grecs et éthiopiens les quatre carêmes qu'ils observent rigoureusement chaque année. Il est vrai que ces longs jeûnes ne sont plus placés aux tems astronomiques, mais

(22) *Apud Augustinum, de Civitate Dei, lib. VII. cap.* 20.

(23) *Memorem brevis ævi. V. Horatii Epistol. lib. II, vs.* 144.

(24) Du Halde, hist. de la Chine, tom. III. p. 7. Hist. génér. des voyages, tom. VI. p. 34 et 382.

comme

comme ils ont pour objet de se préparer aux quatre grandes solemnités annuelles, cela doit suffire pour nous faire découvrir leur origine.

Nos *quatre-tems* que quelques-uns regardent comme un usage nouveau et particulier à l'église romaine, ne sont qu'un usage renouvellé. Ces jours de jeûne, dans l'esprit de leur institution, devroient tomber exactement aux veilles des solstices et des équinoxes. Autrefois l'église fixoit les quatre-tems à la première semaine de mars, à la seconde de juin, à la troisiéme de septembre et à la quatriéme de décembre (25). Cette distribution est remarquable par la singularité du systême; il semble qu'il eût été plus naturel de suivre le systême astronomique: nous nous sommes plus approchés de la nature par les quatre-tems d'automne et d'hiver, qui sont actuellement fixés près de l'équinoxe et près du solstice: mais nous nous en écartons pour les quatre-tems du printems et de l'été; car au lieu de les célébrer en mars et juin d'une manière invariable, ces jeûnes sont mobiles, et souvent placés vers le milieu de février et de mai. Je ne devine point quelle peut être la cause de cette bizarrerie qui seroit très-facile à corriger. Les quatre-tems placés en mai ne sont qu'un double

(25) Glossaire de Du Cange, au mot *Jejunium*.

emploi du jeûne qui précéde la fête cyclique de la S. Jean d'été; les quatre-tems placés en février devroient se perdre dans le carême, qui n'est lui-même qu'un des quatre-tems, plus long que les autres à la verité, parce qu'il prépare au retour du printems et à celui de l'année paschale; ainsi les quatre-tems ne sont que des carêmes; aussi les Ethiopiens et les Grecs en font quatre. Notre carême est précédé d'un tems que l'on nomme *carnaval;* c'est une solemnité célébrée à la manière dont les payens célébroient leurs bacchanales, et qui, comme elles, a eu dans son origine des motifs tristes et lugubres, comme nous l'avons fait voir en beaucoup d'endroits, et qui peu-à-peu s'est changée en licence et en dissolution. Quoique le peuple n'ait jamais entendu parler ni d'Osiris, ni de Bacchus, ni d'Adonis, il ne laisse pas encore de faire les funérailles du *mardi-gras.*

CHAPITRE III.

Des fêtes lunaires ou du mois, ou des fêtes qui dépendent du cours de la lune. Des Néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, du sabbat, &c.

I. CHEZ presque tous les anciens peuples le cours de la lune a d'abord servi à régler l'ordre des fêtes, et dans ce sens toutes les fêtes de

l'année étoient lunaires. J'appelle ici *fêtes lunaires* les quatre solemnités du mois primitivement indiquées par les phases de la lune. L'année primitive a toujours été composée de douze mois, on avoit seulement soin d'en intercaler un treiziéme, tantôt à la troisiéme, tantôt à la cinquiéme année, afin de maintenir l'ordre des mois et des fêtes dans les saisons auxquelles ils avoient rapport, et dont ils se seroient écartés sans cela, par ce moyen on faisoit toujours ensorte que l'année recommençât avec une nouvelle et une pleine lune; il en étoit de même des saisons autant que la chose étoit praticable. L'année ecclésiastique et l'année civile des Hébreux étoient fixées par les nouvelles lunes; cependant il falloit que l'une commençât avec le printems, et l'autre avec l'automne. On voit de même dans Plutarque, les fêtes d'Osiris, d'Isis et d'Horus, quoique fêtes annuelles et solaires, déterminées par les apparitions, les conjonctions et les oppositions de la lune. Les Chinois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche du quinziéme dégré du verseau; dès les plus anciens tems c'étoit à la nouvelle lune la plus proche du solstice d'hiver (1). Les Japonnois commencent leur année à la nouvelle lune qui précéde ou

(1) Mémoires de l'académie, tom. XVIII. p. 183.

suit le 5 de février. Avant Mahomet les années et les mois des Arabes étoient solaires, et les mois tomboient toujours dans les mêmes saisons; depuis ce législateur, leurs années et leurs mois sont devenus lunaires, et parcourent toutes les saisons. Ils supposent la fuite de Mahomet, ou ce qu'ils nomment l'*Hégire*, arrivée le premier du mois de Moharram, quoiqu'elle soit arrivée le premier du mois Rabi. L'année actuelle des Mahométans est de 354 jours.

Je ne parle point ici de tous les autres peuples. On voit que chez les anciens la lune est toujours entrée dans le plan de leur année solaire; il leur étoit sans doute difficile de concilier les mouvemens de ces deux astres; aussi les peuples qui avoient des connoissances astronomiques étoient perpétuellement occupés à travailler pour maintenir l'ordre solaire des fêtes lunaires; et les peuples qui n'eurent que peu ou point d'astronomie, comme les Grecs et les Romains pendant un certain tems, tombèrent dans la confusion que nous avons fait remarquer, et leurs fêtes furent dans le plus grand désordre. C'est au peu d'expérience des Occidentaux anciens dans l'astronomie qu'il faut attribuer la non-observation de la semaine, non que ces peuples ne l'ayent eue originairement, mais parce que vraisemblablement s'étant longtems servis de ce

cycle incomplet sans précaution, et leurs fêtes s'étant par conséquent à la fin écartées, et du cours de la lune et du cours du soleil, ils auront suppléé à ce défaut par quelques observations particulières et grossières, qui sans remédier à l'ancienne confusion, ne firent pas moins perdre de vue l'ancien usage. On peut remarquer que chez les anciens peuples astronomes qui ont conservé le mieux l'ordre de la semaine, cette semaine, conservée comme un ancien usage, n'entroit plus pour rien dans leurs calculs. Les Chinois chez qui l'on a trouvé une semaine dont les jours étoient, comme en Egypte, nommés d'après les sept planettes, n'en font presqu'aucun usage, mais ils se servent du cycle de 15 et de 60 jours. Les Japonnois qui observent la semaine régulièrement, et qui ne donnent à leur mois que 28 jours, sont de très-pauvres astronomes. Peut-être est-ce le respect que les Juifs ont eu pour la semaine qui a rendu ce peuple si ignorant en astronomie; l'imperfection de ce cycle répondoit à l'ignorance des sociétés naissantes, dépourvues de toutes connoissances et de toute observation.

Des auteurs ont prétendu que tous les anciens peuples ont fait un usage régulier de la semaine; on a fait de gros ouvrages pour le prouver, cependant la chose est encore en pro-

bleme ; il y a lieu de croire que la plûpart des anciens s'étoient déjà fort écartés de cet antique usage, et que si depuis la captivité, les Juifs en ont été rigides observateurs, il n'en avoit peut-être pas été de même ni sous la théocratie, ni sous les rois ; leur penchant pour l'idolâtrie leur fit souvent et longtems négliger leurs jubilés, leurs pâques et leurs sabbats. Il est certain que les Juifs ayant enfin été dispersés, et le christianisme né dans leur contrée, s'étant répandu dans tout l'empire Romain, la semaine dut insensiblement passer en usage, et l'on commença à s'en servir publiquement l'an 150 de notre ère. On a lieu de croire que la semaine étoit beaucoup mieux observée en Orient, c'est-à-dire chez les Chaldéens, les Assyriens, les Egyptiens, les Sabiens, les Arabes, les Indiens et les Perses ; cependant on a des preuves pour et contre, ce qui indique que l'usage a varié avec les tems ; aujourd'hui nos voyageurs ont trouvé la semaine connue et plus ou moins observée chez tous les peuples d'Asie où ils ont pénétré.

II. Nous ne considérons point ici les fêtes lunaires du mois sous l'aspect vulgaire, mais sous l'aspect primitif de la religion des premiers hommes, c'est-à-dire comme des fêtes dans lesquelles à l'occasion du renouvellement de la lune, de ses déclins et de ses phases, on

s'entretenoit, toujours d'idées funébres et apocalyptiques, suivies de réjouissances et de jeux. Ainsi il nous importera peu que ces fêtes soient ou non espacées de sept jours en sept jours; nous examinerons l'esprit de la fête sous tel quantiéme qu'elle se trouve, et par l'esprit des usages observés, nous jugerons de combien ces fêtes s'écartoient quant à leur position, du principe primitif que cet esprit lui-même nous fera découvrir.

Le mois lunaire a indiqué quatre fêtes dont la première a rapport à la nouvelle lune, la seconde à son premier quartier, la troisiéme à son plein, et la quatriéme à son dernier quartier, ou à son déclin. Voilà l'esprit primitif qui avoit placé les fêtes de sept jours en sept jours, ordre dont on s'est plus ou moins écarté à proportion des connoissances que les hommes ont acquises en astronomie, ou du plus ou moins de respect qu'ils ont eu pour l'usage. Mais l'occasion de ces quatre fêtes étoit tellement réglée par les phases lunaires, qu'il y a des peuples qui, sans s'embarrasser du cycle de sept jours, n'en célébrent pas moins les phases lunaires aux jours où ces phases arrivent. Au Mexique, où l'année étoit composée de 18 mois de 20 jours chacun, chaque mois étoit divisé en quatre parties ou semaines de cinq jours,

dont le premier étoit une fête réglée (2). Voilà un exemple qui nous montre comment on s'est écarté de l'esprit primitif, même en voulant le suivre. Les Siamois, au contraire, ont dans chaque mois quatre fêtes, aux quatre principales phases de la lune, celles de la nouvelle et de la pleine lune sont les plus solemnelles. Ce sont, en effet, les phases que la nature distingue d'une façon plus marquée des autres, qui ont toujours été les sujets de la plus grande solemnité chez les peuples anciens et modernes; la nouvelle lune a même obtenu le pas sur la pleine lune, et plusieurs n'ont fait aucune attention aux quartiers; ceux qui n'ont solemnisé que les deux phases principales, n'ont eu par mois que deux fêtes espacées, tantôt de 14 et tantôt de 15 jours. Ceux qui ont célébré les trois premières phases, et qui ont négligé la dernière, les ont ordinairement célébrées de sept en sept jours, mais la méthode a dû varier pour ceux qui ayant observé de sept en sept jours les trois premières phases, ont aussi voulu observer la quatriéme au bout de sept autres jours; en effet il devoit arriver de-là que la quatriéme semaine devoit être tantôt de 8 et tantôt de 6 jours, c'est-à-dire d'une semaine intercallée d'un ou

(2) Histoire génér. des voyages, tom. XII. p. 530.

de deux jours pour atteindre la nouvelle lune suivante. Nous n'avons aucun vestige de ce dernier usage, mais il a été d'une nécessité si indispensable chez les peuples qui ont voulu se servir constamment de semaines de sept jours sans s'écarter des phases lunaires, que malgré le silence de l'histoire, il faut croire qu'ils ont eu recours à ces intercalations hebdomadaires, soit tous les mois, soit au moins toutes les saisons. C'est, sans doute, la difficulté qu'il y avoit d'ajuster cette dernière semaine, qui a fait que la plûpart des nations ont négligé la fête du dernier quartier, et que la plûpart d'entr'elles n'ont eu aucune fête depuis la pleine lune jusqu'à la nouvelle. On peut remarquer dans nos calendriers que les trois premières phases de la lune sont presque toujours espacées de sept jours, et que la quatriéme occupe toujours 8 ou 9 jours. Selon Hyde, les anciens Perses ne faisoient point usage de la semaine; ainsi que les Grecs, ils divisoient leur mois en trois espaces; cependant cet auteur remarque chez eux les vestiges d'un autre usage que voici: chaque jour du mois portoit chez les Perses le nom d'un ange: mais on remarque qu'à certains jours le nom des dieux étoit joint à celui de l'ange: ces jours étoient le 1, le 8, le 15 et le 23. Hyde a raison de les appeller les

sabbats des Mages ; par où l'on voit que leur mois étoit composé de deux semaines et de sept jours, et de deux autres de huit jours, et que le 1, le 8, le 15 et le 23 étoient les premiers jours de chacune de ces semaines; cette division étoit digne d'un peuple éclairé qui étudioit l'astronomie, et qui ne suivoit pas en aveugle les anciens usages, parce qu'il connoissoit le principe du cycle de 7 jours, et il avoit trouvé le moyen d'empêcher que ce cycle n'anticipât sur les mois (3).

Une seconde raison s'est jointe à cette difficulté du calcul, c'est l'idée qu'il paroît qu'ont eue les peuples sur le tems du décours de la lune qu'ils ont regardé comme un tems funeste et malheureux. Cette idée tenoit au systême général et à l'esprit du cyclisme apocalyptique qui avoit infecté les nations. Nous avons dit en parlant du période journalier, qu'après l'heure de midi, les Romains ne prenoient plus les augures; ils observoient la même chose par rapport au tems qui suit la pleine lune, qui est comme le midi de cet astre; après les Ides, ils ne prenoient plus les augures à cause du décours. La dernière semaine de chaque mois est encore réputée malheureuse à Madagascar. Les Tartares n'aiment à

(3) *Hyde de religione Persarum, cap. XIX.*

commencer leurs entreprises que le 1 et le 15 des lunes. Au Tonquin, on va saluer l'empereur le 1 et 15 de la lune. Aristophane dit que le plus abominable des jours est celui de la vieille et de la nouvelle lune, ce qui doit s'entendre, non du jour de la nouvelle lune, qui de son tems étoit universellement reconnue pour une fête de joie, mais de la veille, qui est le dernier jour de la lune précédente. Les derniers jours de la lune sont encore des jours de crainte pour la plûpart des Juifs, ils jeûnent un jour ou deux avant son retour (4). Les Natchez, peuple sauvage de la Louisiane, offrent régulièrement à la lune dans son déclin, des mets délicats pour l'engager à revenir. Les Japonois qui célébrent le 1 et le 15 de la lune, ne célébrent point ses quartiers, mais ils célébrent le 28 : cependant Kempfer nous dit qu'on fait peu de cas de cette fête, qui n'est solemnelle que pour les adorateurs d'Amida, que nous avons dit ailleurs être un embléme chronique du dieu de la fin des tems, et dont les sectateurs sont des fanatiques; mais nous allons voir d'une façon plus étendue les usages funébres qui ont rapport au décours de la lune; nous examinerons la *Néoménie*, dont

(4) Cérém. relig. tom. IV. et VII. Basnage, liv. IV. chap. 4. Histoire générale des voyages, tom. VII. et IX.

la solemnité mêlée d'idées funèbres et gaies comme toutes les autres fêtes, nous présente des contrariétés qu'on n'a pu comprendre jusqu'ici, faute d'avoir connu l'esprit lugubre et apocalyptique qui a fait la base de toutes les institutions de la première antiquité.

III. La *Néoménie*, ou fête de la nouvelle lune, étoit d'un usage presque universel chez les peuples de l'Amérique. Suivant Coréal, les Moxes, vers la nouvelle lune, sortent de leurs villages dès le point du jour, et marchent en silence vers une colline voisine; lorsqu'ils y sont arrivés, ils jettent des cris affreux sous prétexte d'attendrir le cœur de leurs divinités; toute la journée se passe à jeûner, à crier lamentablement; mais aussitôt que la nuit commence, les assistans se livrent à la joie: les prêtres se coupent les cheveux, ce qui pour eux est un signe d'allégrese, et s'enivrent au son des instrumens; le peuple imite leur exemple, et passe la nuit à danser, à chanter et à boire; ces extravagances finissent souvent par des combats dans lesquels ces pauvres insensés se font des blessures cruelles, et vont jusqu'à se tuer (5). On voit par ce récit que cette fête a deux parties, l'une triste et inquiete, l'autre joyeuse et turbulente. Les Mexicains et les

(5) Coréal, voyages, tom. II. p. 362.

Péruviens célébroient aussi la Néoménie, et les Caraïbes faisoient ce jour-là un grand bruit et des hurlemens.

En Afrique, les habitans du Cap de Bonne Espérance célébrent par des fêtes le renouvellement et le plein de la lune; la cérémonie dure toute la nuit avec un grand fracas; et l'on y donne des signes de terreur et de joie. Les Negres saluent la nouvelle lune dès qu'ils la voyent paroître, et demandent au ciel que leurs richesses puissent augmenter avec les quartiers de la lune; cependant ils cessent tout travail ce jour-là, et ne permettent point aux étrangers d'entrer chez eux, parce que c'est un jour de sang. Ceux d'Angoy à la nouvelle lune, peignent leurs idoles en rouge, saluent la lune à genoux, et demandent que leur vie puisse se renouveller comme elle. Les Caffres se font ce jour-là une croix rouge sur le front, ce qui paroît être un signe d'expiation (6). Les femmes d'Angola tournent le dos à la lune, parce qu'elles la regardent comme la cause de leurs infirmités périodiques. Au Monomotapa, l'empereur armé court dans son palais comme s'il vouloit combattre, ensuite il régale les seigneurs de sa cour avec du bled d'Inde ou du mahis.

(6) Histoire générale des voyages, tom. III. IV. et V.

Si nous passons en Asie, nous y trouverons divers usages assez analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Les Mingreliens, quoique chrétiens, tirent l'épée lorsque la lune paroît, et mettent un genou en terre pour la saluer; cependant ils accusent cet astre de tous les maux qui leur arrivent : c'est d'après ces idées qu'ils restent tous les lundis sans rien faire; ils s'abstiennent même de puiser de l'eau qu'ils croient infectée ce jour-là. Dans l'isle de Java, le peuple pousse des cris de joie à la nouvelle lune : à Bengale, elle est reçue par des battemens de mains, des acclamations et danses. Les Bramines Indiens aux nouvelles lunes font sortir des pagodes les statues de quelques-uns de leurs dieux; tantôt c'est *Vistnou* qui doit détruire le monde, tantôt c'est *Esvara* ou *Ishuren* que l'on croit être le même qu'Osiris. Au reste, aux Indes les nouvelles et les pleines lunes sont précédées d'un jeûne. A la Chine, les nouvelles et les pleines lunes sont consacrées à la mémoire des ancêtres devant les images desquels on allume des cierges : les Bonzes Chinois prient toute la nuit qui les précede. La nouvelle lune arrivée est célébrée par des illuminations et des feux, et quelques-uns courent en furieux avec des torches à la main. Au Japon, le premier jour du mois se passe en félicitations, en visites et en compli-

mens; le peuple Japonois n'a retenu que la partie gaie de cette fête (7).

IV. Passons maintenant aux Romains. Horace dit: « Si toutes les fois que la lune se renou- » velle vous élevez au ciel vos mains suppliantes: » si vous offrez aux Lares de l'encens, des fruits » et un porc, vos moissons, vos vignes et vos » troupeaux ne souffriront aucun mal » (8). Dans le culte des Lares il est aisé de reconnoître celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres morts; il nous montre donc que la Néoménie Romaine étoit en partie funébre; et comme aux Saturnales que nous avons fait voir être une fête lugubre et relative aux fins des périodes, on faisoit une commémoration des Lares, on est en droit de regarder ce culte comme apocalyptique. La Néoménie ne se célébroit à Rome qu'après avoir vu la lune qui ne peut être apperçue que deux jours après son véritable renouvellement; c'étoit le second pontife qui, ayant observé son renouvellement, l'annonçoit au roi des sacrifices, et après avoir fait ensemble le sacrifice de la Néoménie, ils appelloient le peuple au Capitole, et lui annonçoient les Nones suivantes. La femme du Roi pontife faisoit de son côté le sacrifice

(7) Cérém. relig. tom. V. Kempfer, tom. I. liv. II. chap. 3. Lettres édifiantes, tom. XV.

(8) *Horat. Od. lib. III. Od. 17.*

d'une truie ou d'une brebis à Junon, à qui toutes les calendes étoient consacrées. La Néoménie étoit aussi un jour d'assemblée pour le sénat, tous les sénateurs alors à la ville étoient obligés de s'y trouver sous peine de payer une amende. Le jour des calendes étoit réputé malheureux, puisqu'on ne se marioit point ce jour-là; le lendemain étoit plus malheureux encore, d'où l'on voit que la Néoménie Romaine ne présentoit rien moins qu'un aspect riant (9).

Le nom de *Calendes* que les Romains ont donné au premier jour de leur mois, a donné lieu à des disputes; je crois que l'on peut s'en tenir à l'opinion de Macrobe, qui dit qu'originairement au lieu de *Kalendæ*, on disoit *Kaletæ*, qui dérive du mot Grec Καλεω, j'appelle; ce mot dérive lui-même du Phénicien *Kahal*, appeller, convoquer; c'est de ce dernier mot qu'est formé le nom de *Koheleth*, que porte un livre de la bible que nous appellons *ecclésiaste*. Ainsi le mot *Calendes* ou *Kalendes* signifie jour d'assemblée ou de convocation.

Chez les Grecs la Néoménie étoit un jour sacré, il étoit consacré à tous les dieux, et surtout à Apollon comme l'auteur de la lumière. On

(9) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 15. Cicero Epist. ad Atticum, lib. IV. Epist. 12. Aul. Gell. lib. V. cap. 17.*

faisoit

faisoit des sacrifices dans la citadelle d'Athènes accompagnés de vœux pour la félicité publique pendant le cours du mois. Les enfans imploroient les dieux pour leurs pères: l'on plaçoit dans les carrefours des tables couvertes de pains pour les pauvres qui les emportoient, et l'on disoit qu'Hécate les avoit mangés. Depuis un tems immémorial la populace et surtout les femmes étoient dans l'habitude d'aller la nuit hurler dans les carrefours, d'appeller Hécate sept fois, et de chanter des chansons lugubres en mémoire des infortunes de Cérès et de Proserpine; pour connoître l'esprit de cet usage, voyons ce que c'étoit qu'*Hécate* (10).

Cette déesse comme toutes les divinités du Paganisme, n'avoit pas une généalogie bien décidée; tantôt elle étoit fille d'*Astérie* ou de la Nuit et du Tartare ou de Latone. Astérie est le même nom qu'*Esther* et que *Saturne*, et signifie, ainsi que *Latone*, celle qui est cachée. L'obscurité de ces filiations d'Hécate ne prévient point pour elle; et quelle que soit la signification de son nom, elle présente quelque chose de funébre. On la représentoit ordinairement ainsi que le chien des enfers, avec trois têtes; dans ses mains elle tenoit un flambeau, un fouet, un glaive et un ser-

(10) *Meursius Græcia feriata, lib. V. Aristoph. in Pluto. Fasoldi Hierológia. Decad. 7. et 9.*

pent, ce qui la rapproche encore des trois furies et des trois parques. Cependant le flambeau, le serpent et l'opinion où l'on étoit encore qu'Hécate étoit la lune, nous fait voir que ce monstre étoit un emblême cyclique de l'astre qui porte la lumière et qui mesure les tems; aussi disoit-on qu'Hécarte présidoit à la naissance, à la vie et à la mort, au ciel, à la terre et aux enfers; j'ajouterois encore au passé, au présent et au futur. Hécate étoit donc une divinité cyclique et dès-lors une puissance terrible qui menaçoit les hommes de destruction; aussi les Platoniciens disoient que cette déesse, ainsi que Pluton et le chien à trois têtes, ne représentoit que le mauvais principe, que les Perses nommoient *Arimane*. Au reste, suivant les idées du paganisme, c'étoit une divinité vengeresse, amie des Euménides, qui tenoit, selon Hésiode, le destin de la terre et de la mer entre ses mains. Elle étoit la souveraine des magiciens, des songes, des spectres, des phantômes et des terreurs; elle présidoit aux carrefours et aux portes par la même raison que Mercure, le conducteur des morts, présidoit aux chemins, et que tant d'autres divinités chroniques et cycliques présidoient aux entrées des villes et des maisons, le tout fondé sur ce que la vie n'est qu'un passage, idée très-conforme au génie primitif de l'antiquité. Le vulgaire ne connoisoit cette divi-

nité que par sa fable, mais pour les gens d'un autre ordre Hécate avoit des mystères qu'on célébroit dans l'antre de Zérinthe ; ces mystères avoient, selon les apparences, les mêmes objets que les autres sur lesquels on gardoit pareillement un secret inviolable. Enfin dans le langage mythologique Hécate étoit la reine des morts et des enfers, la même qui sous le nom de *Proserpine* étoit fille de Cérès et femme de Pluton.

C'est en considérant Hécate sous tous ces différens points de vue que l'on peut démêler l'esprit des Néoménies chez les Grecs : on voit qu'elles devoient être essentiellement lugubres ; on y réunissoit la mémoire des morts ou des ancêtres, ainsi que l'indique le *souper d'Hécate*, qui n'a dû être dans l'origine qu'une offrande funéraire que l'on faisoit sur les tombes des morts, auxquels le déclin de la lune faisoit songer comme à la fin de toutes choses. Cependant ce qui avoit rapport à la nouvelle lune ne devoit point être aussi funébre; puisque le culte s'adressoit alors à tous les dieux, et surtout au père du jour, cette partie de la fète devoit être consacrée à la joie ; mais chez les Payens l'ignorance des motifs faisoit confondre tous les usages des fêtes et en a fait un chaos qui est presque devenu impénétrable.

En Phénicie la Néoménie avoit été célébrée de la même manière que l'on vit ensuite en Grèce,

On dressoit des tables sur les terrasses des maisons, aux portes, aux vestibules et aux carrefours ; il est vrai que ce n'étoit pas pour Hécate, mais en l'honneur d'*Astarté* (11), la triste épouse d'Adonis. Si les noms sont différens leur légende est également funébre, et les cérémonies étoient lugubres et cruelles ; s'il en faut croire les commentateurs, c'étoit surtout à cette fête qu'en Phénicie on offroit des enfans à Moloch, soit en les jettant dans le feu, soit en les y faisant passer pour les purifier. En effet il y a lieu de croire que les Néoménies comme toutes les autres fêtes de renouvellement et de déclin, avoient les feux que nous avons vu allumer aux veillées funébres; l'on se servoit de ces feux pour se purifier et se régénérer avec la nouvelle lune; c'étoit-là le motif original de ces cérémonies devenues folles ou cruelles par oubli ou par l'abus des motifs. Le concile de Constantinople *in trullo*, *Canon 65*, censure les chrétiens qui, allumant des feux à la nouvelle lune devant leurs maisons, sautoient et passoient par dessus. Les Juifs avoient eu cet usage qu'ils avoient empruntés des na-

(11) Le nom d'*Astarté* ressemble si fort à celui d'*Astérie* mère d'*Hécate*, et à celui de *Saturne*, dont la racine est *Sathar*, cacher, qu'on doit regarder cette déesse comme une divinité chronique.

tions Payennes, et dont l'antiquité prouve assez l'universalité.

V. La Néoménie étoit une des plus grandes fêtes des Hébreux; on le voit par le sacrifice que leur loi les obligeoit de faire ce jour-là; il étoit le même que celui de la pâque, et par conséquent plus solemnel que celui des sabbats ordinaires. Le pseaume 80 présente la Néoménie comme une très-grande solemnité destinée à la joie, aux actions de grace en mémoire de la délivrance de l'Egypte et des maux éprouvés dans le désert, et de l'abondance que Dieu accorda à son peuple. La loi ordonne de sonner de la trompette aux premiers jours des mois, pour que Dieu se souvienne de son peuple; et tout ce que dit le roi prophête annonce la gaieté et ne présente aucuns des usages lugubres que nous avons vu pratiquer aux autres peuples à la Néoménie. Les Juifs d'aujourd'hui se préparent à la nouvelle lune par le jeûne; les femmes cessent tout travail parce que cette fête les regarde plus particulièrement que les hommes qui vaquent à leurs occupations ordinaires; ceux-ci vont cependant à la Synagogue où l'on chante les pseaumes 112 et 117 qui sont des cantiques de louange en mémoire de la sortie d'Egypte. Ils donnent aux tems de la nouvelle lune la préférence pour

célébrer leurs mariages (12). La gaieté que l'on voit régner dans les Néoménies des anciens Hébreux, vient peut-être de la réforme que leur législateur a cru devoir mettre dans les usages antérieurs dont il eut soin de cacher les motifs. Cependant dans le jeûne préparatoire des Juifs et dans les commémorations qu'ils font aux nouvelles lunes des maux dont leurs pères ont été affligés, on peut encore retrouver des traces de cet esprit de tristesse qui s'est identifié avec toutes les fêtes des nations. Les femmes Juives ne regardent la Néoménie comme leur fête que parce qu'*Hécate* avoit été chez leurs mères la patrone des femmes, comme chez les nations payennes. D'ailleurs la commémoration que les Juifs font du roi David en ce jour, pourroit être fondée sur les mêmes motifs qui faisoient que chez les Grecs Apollon présidoit à cette fête. Dans la mythologie des Rabbins, le grand roi d'Israël tient lieu d'Apollon; ainsi que ce dieu, David étoit berger, jeune, blond, prophête et musicien, et avoit triomphé d'un géant et de ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, je ne releverai point ici

(12) V. Nombres chap. X. vs. 10. XXVIII. vs. 11. et 19. Paralip. liv. I. 23. vs. 31. et liv. II. 8. vs. 13. Liv. des rois, I. 20. vs. 24. IV. chap. 4. vs. 23. Cérém. relig. tom. I. et II. Léon de Modéne, liv. III. et chap. 2.

l'erreur de ceux qui prétendent que les nations payennes ont emprunté des Hébreux l'usage de célébrer la Néoménie ; cet usage devoit être antérieur à la législation de Moyse ; les Néoménies des Juifs avoient même un caractère qui décèle qu'elles étoient dérivées d'une législation qui n'avoit fait que changer et réformer celle qui étoit plus ancienne et plus universelle, et qui dépendoit d'une religion primitive que son ancienneté avoit fait oublier et méconnoître même dans l'antiquité la plus reculée.

VI. La fête de la seconde phase de la lune, c'est-à-dire de son premier quartier, devoit arriver, selon l'ordre naturel, le 8 du mois, et commencer une nouvelle semaine ; celle-ci finissant le 14e. jour, veille de la pleine lune, auroit, ainsi que la première, contenu un jour de fête suivi de six jours de travail. Cet ordre néanmoins a été interverti de différentes manières, comme nous allons le remarquer, suivant que les peuples se sont plus ou moins écartés des régles primitives, soit parce qu'ils en ignoroient l'esprit, soit parce qu'ils l'ont corrompu.

(13). Romulus, suivant Macrobe, guerrier peu instruit dans l'astronomie, avoit réglé chez les Romains que le mois commenceroit du jour où l'on appercevoit la nouvelle lune, mais comme

(13) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. 15.*

elle ne se découvre point dès le premier jour, et comme divers accidens peuvent même empêcher de la voir de plusieurs jours, les mois étoient tantôt plus longs, tantôt plus courts, parce qu'on les commençoit plus ou moins tard; ainsi la Néoménie étoit, pour ainsi dire, une fête mobile dans le mois, aussi bien que les Ides et les Nones qui en dépendoient. Telle a été sans doute chez les Romains, ainsi que chez bien d'autres peuples avant eux, la cause du dérangement que nous voyons dans leurs autres fêtes lunaires; en effet cette façon d'observer le retour de la lune a été presque universelle; ceux qui vouloient observer l'ordre septénaire et séparer leurs fêtes par six jours, ne voyoient plus tomber leurs solemnités aux jours des phases, mais un ou deux jours plus tard; ce fut le cas des Hébreux et de presque tous les anciens peuples de l'Orient; ceux qui voulurent remédier à cet inconvénient ne conservèrent plus exactement leurs semaines, ce fut le cas de tous les anciens peuples de l'Occident.

Chez les Romains le jour des Nones qui dans son origine n'avoit pu être que le jour du premier quartier, et le premier jour de la seconde semaine du mois, c'est-à-dire qui auroit dû arriver le huitième jour du mois lunaire, arrivoit tantôt le 5 et tantôt le 7 du mois kalendaire, ensorte qu'ayant perdu de vue le plan du calcul primitif,

on ne peut point mettre les Romains au nombre de ceux qui ont observé la semaine. Cependant si l'on fait attention que la Néoménie kalendaire se célébroit chez les Romains plusieurs jours après la Néoménie lunaire ou véritable, les Nones étant placées tantôt au 5 et tantôt au 7 du mois kalendaire, on doit entrevoir que l'on a originairement cherché par cette variation et par cette abréviation de la première semaine du mois, à les placer sous le 8 du mois lunaire, où ces noms devoient naturellement tomber selon l'esprit de leur institution. Mais il faut convenir que les Romains n'allèrent point jusqu'à soupçonner que leurs ancêtres eussent eû des vues de précaution dans ce calcul; les Nones se trouvant chez eux toujours antidatées, il arriva que leur seconde semaine fut augmentée d'autant que leur première étoit racourcie; ils n'en regardèrent pas moins les Nones comme le renouvellement d'un autre cycle, mais ce cycle, au lieu d'être de sept jours, étoit de huit, et comme par un autre abus ils y comprirent aussi le jour des Ides, ils l'appelloient cycle de neuf jours, ou *Nones*, c'est-à-dire neuvaine.

Au reste le jour des Nones étoit beaucoup moins solemnel que celui des Kalendes ou des Ides; ces deux jours étoient des *feries* et les Nones n'en étoient point; on n'offroit ce jour-

là aucun sacrifice aux dieux; c'étoit le jour où les gens de la campagne venoient à la ville pour apprendre du Roi pontife quelles seroient les féries du reste du mois, et ce qu'ils avoient à faire; ils se retiroient ensuite chez eux, et ne vendoient rien à Rome ce jour-là qui étoit réputé très-funeste. On pourroit cependant mettre en problême si ce jour étoit heureux ou malheureux pour les premiers Romains; il semble dans Macrobe qu'originairement les Nones avoient été un jour de joie pour le peuple, mais par la suite ce jour présentoit un aspect assez triste, puisqu'on n'osoit ni se marier, ni tenir de marché, ni assembler le peuple; cependant ce jour-là chez les Romains des derniers tems n'étoit point réputé malheureux, c'étoit seulement le lendemain, c'est-à-dire le 6 ou le 8 du mois qui étoit réputé noir et abominable. Il ne falloit y rien entreprendre, pas même des sacrifices ou des funérailles, ni nommer les noms de *Janus* ou de *Jupiter.* Comme on avoit la même superstition pour le lendemain des Kalendes et des Ides, il n'est pas facile de rendre raison de ces bizarreries: cependant il paroît que ces idées étoient provenues du dérangement du cycle hebdomadaire et de ses fêtes, puisqu'on ne pouvoit point dans un jour abominable nommer Janus, qui est le dieu de l'ouverture des périodes; c'est,

suivant les apparences, que les jours réputés malheureux par la suite n'avoient été originairement que les derniers jours des cycles et des périodes, qui ayant été altérés, tronqués, allongés ou raccourcis, en un mot bouleversés, le jour funébre, au lieu de se trouver la veille de la fête cyclique, aura été porté au lendemain et quelquefois au jour de la fête même. Dès que les peuples n'ont plus connu l'esprit de la disposition de leurs féries, ils n'ont pu que les déranger et les pervertir de plus en plus; ils agissoient toujours en aveugles, et ne rencontroient juste que par une espèce de hazard.

C'étoit, par exemple, une opinion reçue chez les Romains, que le septiéme jour étoit noir, funébre et semblable au lendemain des Kalendes, des Nones et des Ides; ces jours n'arrivoient cependant tantôt que le 2, le 6 et le 14 du mois, et tantôt que le 2, le 8 et le 16. D'où pouvoit venir cette opinion qui n'avoit aucun rapport à la disposition du calendrier romain? Il faut sans doute que cette opinion eût rapport à la disposition primitive des anciens calendriers dans lesquels les cycles des mois lunaires avoient été exactement de sept jours; en effet alors la Néoménie avoit été le premier jour de la première semaine, et le septiéme en avoit été le dernier; le huitiéme jour ensuite avoit de même

été la férie de la seconde semaine, et le 14 du mois en avoit été le septiéme, disposition dans laquelle ce devoit être nécessairement le 7, le 14, le 21 et le 28 qui, comme fins des périodes avoient dû être les jours funébres de la première et de la seconde semaine. Voilà peut-être la véritable source de toutes les idées tristes et apocalyptiques que presque toutes les nations se sont en tout tems formées du nombre *sept*. Le septiéme jour étoit celui qui mettoit fin au cycle de la semaine; on s'imagina que ce seroit aussi ce nombre de sept multiplié par certains termes qui mettroit fin au monde. Ainsi le septiéme jour devint un jour religieux mais triste, pendant lequel on s'inquiétoit sur la semaine suivante comme on s'étoit inquiété sur le retour de la Néoménie, et comme nous avons vu qu'on s'inquiétoit sur le retour de tous les périodes et même du période journalier. Une preuve que le septiéme jour avoit été dans les premiers tems un jour de fin de période, c'est que les hommes sont presqu'unanimement convenus de donner aux sept jours de la semaine les noms des astres et des planetes; ils ont donné aux deux premiers jours le nom des deux plus grands luminaires des cieux. Le premier fut celui du soleil, et c'est sans doute la raison pourquoi la Néoménie étoit aussi consacrée à Apollon. Le second eut le nom de la

lune, et le septiéme obtint celui de Saturne qui est la plus sombre et la plus éloignée des planetes. Une nouvelle preuve encore, c'est que la fin de l'année solaire étoit aussi sous les auspices de Saturne, et l'on avoit de la dernière semaine de l'année à laquelle il présidoit, c'est-à-dire des sept jours des saturnales, la même idée sinistre que l'on avoit du septiéme et dernier jour de chaque semaine qui lui étoit consacré.

Il ne faut pas croire que ce soient les qualités astrologiques de Saturne qui toutes passoient pour fâcheuses, qui ont rendu le septiéme jour si haïssable aux Romains et si redoutable à tous les apocalyptiques, c'est au contraire parce que ce jour-là étoit lui-même triste et funébre dans les premiers tems que la planète qu'on y fait présider par la suite est devenue odieuse; le jour avoit été odieux avant elle. L'on doit faire les mêmes raisonnemens sur les vices et les vertus des autres planètes qui n'ont été dans l'origine que les vices et les vertus des jours. C'est parce qu'on faisoit la guerre le troisiéme jour que la planète qui présidoit à ce jour est devenue la planète de la guerre. C'est parce qu'on faisoit des échanges le quatriéme jour, que Mercure est devenu le dieu des marchands, &c.

Le peuple Romain, malgré le dérangement arrivé dans son calendrier, et les divers chan-

gemens que la législation y introduisit, avoit donc conservé une des opinions des premiers âges, ensorte que, soit que le lendemain funeste des Nones arrivât le 6 ou le 9, les superstitieux qui n'avoient pu oublier que le septiéme jour avoit été funeste et abominable, et qui le tenoient encore pour tel, devoient être deux jours sans rien faire, lorsque les Nones étoient indiquées pour le cinq. On appelloit à Rome ce jour *ater*, *inominalis*, *inauspicatus* ; aussi n'entreprenoit-on rien, et le culte des dieux demeuroit suspendu, repos qui par la suite donna lieu à la débauche, non dans la vue de célébrer une fête, mais pour se distraire des idées lugubres que l'on croyoit y voir. Ceci peut être appliqué aux saturnales, où l'on tenoit la même conduite relativement à la fin de l'année solaire que l'on tenoit à la fin de chaque semaine ; de-là ce contraste de dissolution dans des jours réputés malheureux et funestes.

Il résulte de l'examen que nous venons de faire des Nones chez les Romains qu'elles auroient dû toujours arriver le huit des mois, et être un jour de louange envers les dieux, parce qu'elles commençoient un nouveau période de jours; ce devoit être non le lendemain des Nones, mais la veille ou le septiéme jour qui devoit être sinistre, d'après l'esprit primitif qui ne s'étoit

point entièrement effacé de l'esprit du peuple, malgré les changemens introduits dans le calendrier.

VII. Les Grecs avoient sur le septiéme jour des idées totalement opposées à celles des Romains. *Apollon*, dit Eschyle, *a choisi les sept jours.* On prétendoit que ce dieu étoit né le 7 de Thargelion; c'étoit ce jour-là qu'on célébroit sa fête à Athènes, dans laquelle les jeunes gens chantoient des hymnes en son honneur en portant des branches de laurier; c'étoit le seul jour dans l'année où ce dieu se manifestoit aux hommes par des oracles. Le septiéme de chaque mois lui étoit consacré; d'où l'on voit que les Grecs regardoient le septiéme jour du mois comme un jour heureux et consacré à la joie (14). A Sparte on faisoit aussi des sacrifices à Apollon le premier et le septiéme de chaque mois. Malgré cette gaieté des Athéniens aux Thargélies ou fêtes de la naissance d'Apollon, rien dans l'origine n'avoit été plus triste et plus révoltant que la manière dont leurs ancêtres les avoient célébrées. En effet la veille on expioit la ville en immolant un homme et une femme qu'on avoit nourris à

(14) *Æschil. Thebaïd. v. 806. Fasoldi Hierologia decad. III. fest. 9. Meursii Græcia feriata lib. III. Herodot. lib. VI.*

ce dessein aux dépens du public; ces victimes parées et ornées portoient en leurs mains du fromage, le pain appellé *maza* , et des figues seches. On les insultoit d'abord en leur jettant sept fois des oignons et des figues sauvages, et en leur donnant sept fois des soufflets; puis on les bruloit et on jettoit leurs cendres à la mer pour appaiser Neptune, comme si la ville étoit menacée de quelque grand danger; ce fut toujours la terreur qui fit faire ces affreux sacrifices. Cette horrible cérémonie se faisoit au son des flûtes, les enfans portoient en l'honneur du soleil et des heures des rameaux d'olivier entourés de laine, auxquels étoient suspendus différens fruits et des légumes de toute espèce. La fete se terminoit par des jeux dont le vainqueur consacroit un trépied à Apollon (15).

(15) *J. Meursii Græcia feriata lib. IV. Fasoldi Hierologia. Decad. VII. fest.* 5. Les *Pyanepsies* se célébroient 7 mois après les *Thargélies* , comme chez les Juifs la fète des tabernacles se célébroit 7 mois après celle de pâque. Les *Pyanepsies* étoient célébrées en l'honneur d'Apollon : on y cuisoit de féves et des légumes en mémoire de Thésée et de ses compagnons , qui vécut misérablement le jour qu'il se sauva de l'isle de Créte. On attachoit aux portes des maisons un rameau d'olivier , pour écarter la famine. V. *J. Meursii* , *&c. lib. V.* et *Falsoldi* , *&c. fest. 6.*

Quoi

Quoi qu'il en soit, Hésiode parlant des jours heureux et malheureux, met le 1, le 7 et le 14 au nombre des premiers, il les appelle *sacrés* (Ἱερὸν) titre qu'Homere a aussi donné au septiéme jour. Il n'est pas difficile d'entrevoir que c'est l'institution de la semaine qui a donné lieu à l'opinion qu'Apollon présidoit au nombre sept. Mais pourquoi ce dieu (qui devoit présider au renouvellement des semaines, puisqu'il avoit présidé à la Néoménie, et puisqu'il présidoit à l'ouverture de l'année vernale ou solsticiale, et puisqu'il présidoit à l'ouverture du jour et de tous les périodes), pourquoi, dis-je, ce dieu présidoit-il chez les Grecs aux derniers jours des deux premières semaines du mois? En effet ce n'est ni au 7 ni au 14, mais au 8 et au 15 qu'elles commencent avec l'apparition du premier quartier de la pleine lune. Il y a eu certainement quelque altération dans la façon dont les anciens Grecs ont compté leurs semaines, qui leur a fait antidater d'un jour; chez tous les peuples anciens et modernes c'est encore Apollon ou le soleil qui préside au septiéme jour, il donne son nom, non pas au septiéme jour, mais au premier de la semaine, qui dans l'ordre du mois n'arrive jamais que le 1, le 8 et le 15. On pourroit donner une raison assez naturelle de cette erreur; c'est que les Grecs ne célébrant

leurs Néoménies que lorsque la nouvelle lune étoit visible, la célébroient un jour trop tard, ensorte qu'obligés de racourcir leur première semaine pour que la seconde et la troisiéme commençassent au jour du premier quartier et de la pleine lune, c'est-à-dire le 8 et le 15 du vrai mois lunaire, il arriva par-là que le jour du soleil ou le jour heureux se trouva placé le 7 et le 14 de leur mois vulgaire, d'où l'on a imaginé ensuite qu'il présidoit au septiéme jour, ce qui est contradictoire avec toutes les idées des nations.

Nous donnerons encore de cet écart des Grecs une raison plus profonde, qu'il est nécessaire de connoître à cause des erreurs de plusieurs autres peuples. C'est une chose connue que tous les anciens peuples ont commencé leur jour le soir pour le terminer à un autre soir; nous en avons vu la raison dans le caractère funébre et mélancolique des premiers hommes; ils s'affligeoient au déclin du jour et s'entretenoient alors d'idées religieuses qui ont donné lieu à toutes les solemnités cycliques et périodiques de commencer le soir par des larmes, et de le terminer le lendemain par des réjouissances, ensorte que le jour ecclésiastique commençant le soir et se terminant le jour suivant, les jours civils ont été comptés de même; ainsi les uns et les autres

ont été moins un jour naturel qu'un composé de deux jours, dont la seconde partie du premier faisoit le commencement, et dont la première partie du second faisoit la fin. C'est par cette division des jours qu'on voit chez les Romains des fêtes qui n'occupoient plus que la moitié d'un jour et sur-tout celle du matin: cette portion de fête avoit dans son origine fait portion d'une fête complette qui avoit commencé la veille au soir, mais cette première partie avoit peut-être été anéantie parce qu'elle étoit funébre.

Dans les premiers tems où le caractère mélancolique et religieux des premiers hommes les disposoit bien plus aux larmes et à la tristesse qu'aux plaisirs et à la gaieté, et où chaque fin de cycle ou de jour leur faisoit desirer qu'elle fût celle de leurs maux et de leur vie, dans de telles dispositions, dis-je, il paroît que la première partie de la fête d'un cycle quelconque, c'est-à-dire la partie funébre, qui arrivoit la veille du véritable jour du cycle, devoit être la partie la plus remarquable de la solemnité; il falloit commencer par pleurer, et les hommes étoient alors très-disposés à le faire, ensorte que chez de tels hommes cette veille étant devenue la partie la plus solemnelle de la fête du cycle, aura insensiblement retrogradé d'un jour, soit pour être toute entière consacrée aux lar-

mes tant que les hommes y ont été disposés, soit pour être toute entière consacrée à la joie, lorsque le caractère des hommes fut changé à l'aide du tems qui calme les plus grands chagrins, ou à l'aide des législations plus intelligentes qui ont mieux aimé rendre les hommes moins religieux, mais plus tranquilles, plus gais et plus heureux. Cette rétrogradation des fetes occasionnée parce qu'elles ont été originairement composées de deux jours, est visible, et nous en avons des exemples très-frappans.

VIII. On disoit communément chez les Juifs que la pâque (qui est une solemnité dont le tems est déterminé par la pleine lune la plus proche de l'équinoxe vernale, c'est-à-dire par le 15 du nouveau mois) arrivoit le 14. *Le 14,* disoit-on, *est le jour de la pâque; la pâque se fera le quatorziéme jour*; mais comme cette pâque ne commençoit qu'après le soleil couché, c'est-à-dire la nuit du 14 au 15, elle n'appartenoit point à ce quatorziéme jour, mais au quinziéme, vu que la loi ordonnoit de célébrer les fêtes d'un soir à un autre (16). Il y avoit donc à l'occasion de cette fête une façon de parler vulgaire, qui n'étoit pas selon l'esprit de son institution, quoique la fête se célébrât sui-

(16) Lévitique, chap. vs. 32.

vant cet esprit, au moins chez Juifs. Mais ce langage vulgaire a pu induire en erreur une infinité d'autres peuples qui ont parlé de même et qui ensuite ont agi en conséquence. Les Hébreux, après avoir dit que la pâque seroit au quatorziéme jour, disoient eux-mêmes que le quinziéme suivant étoit la fête solemnelle des azimes du Seigneur (17). Ce langage feroit présumer que

(17) Lev. vs. 18. Exod. vs. 18. Il est bon d'observer ici que chez les Hébreux la fète des tabernacles fixée au 15 de Thisri, paroît avoir eu rapport à l'équinoxe d'automne, comme celle de pâque à l'équinoxe du printems. Le langage de l'écriture au sujet de la pâque et de la fête des tabernacles a des différences qu'il est à propos de remarquer. On se préparoit à la pâque le dixiéme jour de Nisan, et l'on se préparoit à la fête des tabernacles le dixiéme de Thisri ; la bible dit que la pâque commencera le *quatorze*, et durera sept jours; nous avons vu que ce langage vulgaire désigne que la fète durera le 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 ; mais au sujet de la fête des tabernacles, elle dit que cette fète sera le *quinze*, et durera pendant sept jours. On peut ici demander si en cela la bible a suivi le langage vulgaire, et si la fète des tabernacles a occupé le 16, le 17, 18, 19, 20, 21 et 22, ce qui n'est pas vraisemblable, quoique les Juifs aient dû la célébrer ainsi, s'ils ont pris à la lettre l'ordonnance de la loi ; ou bien Moyse auroit-il pris un autre langage dans le lévitique que dans l'exode ? quelque singulier que cela fût, il paroît que c'est pourtant la vérité. V. *Lévitique, chap. XXIII. vs.* 34.

cette fête étoit différente de la pâque et occupoit un autre jour, cependant elle étoit la même; c'étoit le quinze qu'on immoloit l'agneau, et qu'on mangeoit le pain azime que l'on devoit manger pendant sept jours. C'est par l'abus d'un semblable langage que chez les Grecs le 7 et le 14 du mois étoient devenus des jours sacrés au lieu du 8 et du 15. On doit présumer que dès avant la législation de Moyse, les Orientaux étoient déjà tombés dans une erreur de calcul semblable à l'égard de la fête du renouvellement de la semaine, puisque dans la loi de ce prophête, le sabbat, qui est la fête de la création du monde, et qui, à toutes sortes de titres, est une fête de naissance, de renouvellement et de joie, soit par rapport au monde, soit par rapport au tems et à Dieu même, s'est trouvé par une espéce de contre-sens, placé à la fin du cycle de la semaine, c'est-à-dire au septiéme jour, au lieu d'être placé au premier des sept jours. Cette première rétrogradation du huitiéme jour au septiéme, occasionnée visiblement par l'ancien usage de commencer la fête d'un cycle nouveau dès la veille de ce cycle, a conduit ensuite à un autre usage. Comme les Hébreux et ceux des Orientaux qui, comme eux, ont célébré une fête le septiéme jour de la semaine, en conservant d'ailleurs l'ancien usage de commen-

cer leurs fêtes par le soir de leur veille, l'ont commencé le soir du sixiéme jour, ce sixiéme jour est devenu lui-même pour certains peuples, le jour même de la fête; voilà pourquoi aujourd'hui les Arabes, les Turcs et les Persans ont leur jour religieux au sixiéme jour de la semaine.

Il est vrai que malgré ces méprises les fêtes hebdomadaires de ces différens peuples n'en ont pas moins été espacées de sept en sept jours, et séparées les unes des autres par six jours non fériés. Dans le fond, il importe peu pour l'observation de la semaine de la commencer par un jour ou par un autre, pourvu que le premier terme une fois donné soit exactement suivi; il importoit assurément très peu à Moyse que le sabbat fût le jour d'Apollon, ou le jour de Saturne, ou celui de Vénus; ce grand législateur étoit fort au-dessus de la terreur et de la superstition qui donnoit la préférence à un jour sur un autre; mais nous parlons ici de l'ordre hebdomadaire. Selon l'esprit de la législation primitive, on ne peut nier que ce ne soit elle qui en ait donné le premier terme, et comme elle a laissé des traces de ces institutions qui ne sont point encore effacées; comme les sept jours de la semaine portent encore le nom des planetes; enfin comme ces noms sont encore placés dans leur ordre primitif, qui est un ordre naturel,

c'est d'après ces anciens titres que nous disons ici que les fêtes hebdomadaires des Musulmans placées au jour de Vénus ou au sixiéme jour, sont des fètes déplacées, et qu'il y a un semblable dérangement chez les Juifs qui solemnisent la création au jour de Saturne ou au septiéme jour; ils sont en cela tombés dans la même méprise que les Grecs qui consacroient aussi ce jour à Apollon comme l'auteur de la lumière, tandis que les Romains au contraire, qui redoutoient le septiéme jour, avoient mieux conservé dans leur superstition l'esprit des institutions et des traditions primitives.

Il falloit qu'il y eût chaque semaine une fête qui revînt de sept jours en sept jours; voilà ce que presque toutes les nations ont connu; mais étoit-ce le premier ou le dernier de la semaine qu'il falloit célébrer? Cest ce qui devint un problême dès qu'on eut oublié l'esprit de la liturgie primitive; les nations auroient pu cependant se tirer de l'incertitude par quelques réflexions très-simples. Il n'est point douteux, par exemple, que le jour le plus solemnel d'un période quelconque est celui de son renouvellement, soit parce qu'il rappelle la création du monde ou un commencement, soit parce que l'homme ne peut se refuser à la joie lorsqu'il voit renaître une année, un mois, un siécle, &c. dans lesquels

il est porté à se promettre d'être heureux. Les Hottentots appellent leurs fêtes *changement pour le mieux*. Ceux même qui sont malheureux espèrent que le période qu'ils vont commencer leur sera plus favorable. Ces sentimens qui sont aussi naturels qu'universels, auroient dû décider en faveur du premier jour de la semaine, et ramener les hommes au point dont ils s'étoient peu-à-peu écartés : mais, dira t-on, comment retrouver le premier jour lorsqu'on l'a perdu de vue? Ce sera 1°. en le cherchant dans les noms astronomiques des jours de la semaime? la prééminence du jour consacré à un astre aussi frappant que le soleil sur celui de Saturne ou de Vénus, ramene tout naturellement à la plus ancienne liturgie, et vraisemblablement à la première depuis le renouvellement du monde. 2°. Ce sera en cherchant dans les observations sur le cours des astres, des signaux communs propres à réunir tous les peuples de la terre pour louer Dieu au même jour et au même instant d'une voix unanime et universelle. 3°. Enfin ce sera en remarquant la position des principales solemnités.

Je suppose que les Hébreux eussent désiré de s'instruire sur l'ordre véritable qu'ils devoient donner à leurs fêtes hebdomadaires, lorsqu'elles se dérangeoient, ce qui devoit souvent arriver

pour eux; alors il leur eût suffi de remarquer que la fête de Pâque qui comprenoit sept jours, dont le premier étoit le plus solemnel, avoit dû dans son origine tomber dans une semaine exacte; que cette Pâque arrivant le 15, et se terminant avec le 21, la semaine précédente avoit dû commencer le 8 du mois, et que ce jour avoit dû être une férie; qu'au-delà en remontant encore de sept jours, on tomboit dans la première semaine du mois et de l'année ecclésiastique, et que le premier jour de cette année avoit été une férie qui avoit concouru avec la Néomie; et qu'ainsi c'étoit la lune et ses phases qui devoient être le signal de toutes leurs solemnités, soit majeures, soit mineures. Mais nous parlerons bientôt de la solemnité hebdomadaire des Hébreux.

IX. Revenons encore aux Grecs. Si le septiéme jour étoit consacré à Apollon, le huitiéme jour du mois, c'est-à-dire le premier de la seconde semaine, n'étoit point resté sans distinction. A Athènes tous les huitiémes du mois l'on faisoit mémoire de Thésée, soit à cause de son retour de Créte, soit parce qu'il avoit réuni et policé les Athéniens dispersés et sauvages. Ce jour-là on faisoit des festins en mémoire d'une ancienne disette; on se faisoit des présens, et l'on donnoit des aumônes aux

pauvres. Le sacrifice de Thésée se nommoit Οκτωδιον, ou sacrifice du huitiéme jour (18). Comme cette commémoration de Thésée se confondoit avec le culte d'Apollon à la fête de Pyanepsie, qui tomboit au sept du mois, on pourroit soupçonner que la fête du 8 et du 7 n'en avoient qu'une originairement; on remarque dans celle de Thésée assez de caractères d'une fête de renouvellement et d'une fête commémorative pour penser que dans le principe elle avoit été consacrée à Apollon uniquement. L'examen de la légende mythologique de Thésée donneroit peut-être là-dessus bien des éclaircissemens; mais ces détails nous conduiroient trop loin; nous remarquerons simplement que ces deux jours de solemnités hebdomadaires consacrés par les Grecs à la joie, étoit chez eux l'effet de leur heureux caractère, qui leur ayant fait totalement supprimer la tristesse du septiéme jour, aura donné son ton de gaieté au huitiéme. Puisqu'on savoit qu'Apollon présidoit au premier jour du mois, et que Mercure présidoit au quatriéme, on devoit savoir que Saturne présidoit au septiéme; mais ce Saturne étoit une divinité trop lugubre pour les Grecs, qui l'exclurent, sans doute, du rang qu'il occupoit pour se livrer

(18) *Fasoldi Hierologia decad. VII. Theseia.*

à la gaieté qui leur étoit naturelle (19).

X. Le concert des peuples pour louer les dieux aux pleines lunes n'est pas moins universel que pour les nouvelles lunes. Les Egyptiens le jour de la pleine lune sacrifioient une truie ou un porc à la lune, ils en mangeoient ensuite; en tout autre tems, c'étoit un animal immonde que l'on ne pouvoit même toucher sans se purifier après. Les Etrusques à la pleine lune alloient saluer leurs rois et leur faisoient la cour; c'étoit un jour de louange envers Jupiter; on le remercioit de la perpétuité de lumière qu'il accordoit pendant la nuit comme pendant le jour; aussi l'appelloit-on ce jour-là *fiducia Jovis*, et dans la langue étrusque *ide*, qui semble dériver du phénicien *ida*, louer, confesser, reconnoître les grandeurs de Dieu; nom que les Romains ont conservé sans connoître son origine et sa signification. En effet, les *ides* chez ces derniers tenoient lieu de la fète de la pleine lune, elles se célébroient tantôt le 13 et tantôt le 15 du mois : si leur calendrier eût été bien disposé, les ides ne se seroient jamais écartés du 15, puisque c'étoit la fète de la pleine lune qu'ils avoient reçue des Etrusques. Ce jour étoit réputé saint et consacré à Jupiter à qui on immo-

(19) *J. Meursii Græcia feriata, lib. IV. Theseia.*

loit une brebis blanche; on ne se marioit point ce jour-là, et son lendemain étoit regardé comme noir et abominable. Plutarque (20) remarque sur ces lendemains sinistres des kalendes, des nones et des ides, que la religion a voulu que l'on consacrât le premier jour des périodes aux dieux célestes, et les seconds aux dieux terrestres et infernaux, et que c'est parce que dans ces seconds jours on faisoit toujours mémoire des morts, et que les cérémonies étoient lugubres, que ces jours étoient réputés malheureux. Plutarque nous donne ici une bonne raison de l'origine de ces jours sinistres; mais il nous fait voir que le paganisme avoit interverti l'ordre primitif et universel qui vouloit que l'on s'affligeât toujours avant que de se réjouir.

Il ne paroît pas que la pleine lune ait été une fête chez les Grecs, ni même un jour plus remarquable que les autres; au moins l'antiquité ne nous en dit rien. Mais le systême astrologique qu'ils avoient sur les jours heureux et malheureux indique que la pleine lune avoit été originairement distinguée chez eux. Le 14e. jour étoit, suivant Hésiode, un jour heureux sous les auspices de Bacchus, dans lequel on pouvoit ouvrir le tonneau pour mettre le vin en

(20) *Plutarch. quæst. rom.* §. 24 *et* 25.

perce, et le goûter. Il donne à ce même jour le nom de ιερον, *sacré*, qu'il avoit déjà donné au septiéme ; mais comme ce quatorziéme jour auroit dû tomber au 15, qui étoit le jour véritablement heureux, c'est une nouvelle preuve que le bonheur du septiéme devoit appartenir au huitiéme (21). Les Lacédémoniens regardoient la pleine lune, c'est-à-dire le 15, comme un jour heureux, puisque jamais ils n'osoient se mettre en campagne avant la pleine lune d'un mois; cet usage qui leur étoit particulier, et qui les exposoit aux railleries des autres Grecs, devoit être fondé sur des motifs qui ne leur étoient point aussi particuliers qu'on le pense. En effet l'on remarque une sorte d'affectation chez bien des peuples anciens et modernes, de solemniser le renouvellement des périodes, non aux nouvelles lunes, mais aux pleines lunes.

Chez les Mages le quinziéme jour portoit le nom de Dieu, et le quatorziéme ils mangeoient de l'ail, dans la vue, disoient-ils, de chasser les démons et d'écarter les mauvais esprits. C'étoit encore le quinziéme jour que l'on pouvoit se présenter devant le monarque(22).

Nous voyons encore la pleine lune célébrée

(21) Mém. de l'acad. des inscript. tom. IV. p. 58. *Justin.*

(22) *Hyde de relig. Persarum, cap. XX.*

chez un grand nombre de peuples modernes. A la Chine et au Tonquin l'on fait ce jour la mémoire des ancêtres, et les Mandarins y font des instructions au peuple. Au Japon ce jour est particulièrement consacré aux dieux, et la nuit se passe à prendre l'air dans des bateaux. La pleine lune est aussi célébrée à Siam; chez ces différens peuples la fête tombe toujours au quinze du mois, c'est à-dire au premier jour de la troisiéme semaine. Les Indiens, les Guèbres et les habitans de l'Isle Célebes ne sont pas moins exacts à célébrer cette fête. Les Caffres et les habitans du Cap de Bonne-Espérance observent à la pleine lune les mêmes cérémonies qu'à la nouvelle (23).

L'année ecclésiastique des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Nisan, c'est-à-dire à la mi-mars; cependant la grande solemnité du passage d'une année à l'autre n'étoit célébrée que le quinze, c'est-à-dire à la pleine lune. L'année civile des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Thisri ou à la mi-septembre; cependant la grande solemnité ne se célébroit que le quinze; car toute la fête des expiations et celle des trompettes ne peuvent, comme on a vu,

(23) Cérém. relig. tom. V. Kempfer, liv. III. chap. 3. liv. V. chap. 13.

passer que pour des préparations à la fête des tabernacles.

Chez les anciens Romains la cérémonie d'enfoncer le clou sacré qui indiquoit les années, se faisoit aux ides de septembre, c'est à dire à la pleine lune ; ainsi leur année étoit alors la même que l'année civile des Hébreux. Il paroît par Plutarque que les Romains qui avoient aussi des égards pour l'année solaire faisoient des mascarades et se livroient à des réjouissances dissolues aux fêtes de janvier. Enfin c'est à la pleine lune que l'on commençoit la célébration des jeux olympiques chez les Grecs.

En un mot on donnoit souvent la préférence aux pleines lunes des périodes nouveaux sur les nouvelles lunes ; ce que l'on peut expliquer en disant que tous les premiers peuples faisant leurs veilles à la fin des périodes, ont pu transporter ces solemnités nocturnes aux pleines lunes où la nuit est éclairée ; d'ailleurs la superstition peut encore avoir eu part à cet usage. Les éclipses du soleil ont lieu aux nouvelles lunes, et nous avons vu les terreurs dont ces phénomènes remplissoient la plûpart des nations qui attendoient alors la fin du monde ; c'est peut-être pour éviter qu'un événement si redouté ne tombât dans les solemnités annuelles, que l'on en avoit remis la célébration aux pleines lunes.

Les

Les fêtes des Juifs paroissoient réglées sur cet ancien systême apocalyptique; malgré les soins de Moyse pour supprimer l'esprit qui l'avoit fait naître, les Rabbins par tradition en sont restés dépositaires. Les Juifs sont tenus, comme on sçait, de faire la lecture entière de la loi chaque année; cette lecture se termine à la fin de l'année cvile, et par conséquent elle devroit recommencer au premier de Nisan; cependant ils ne recommencent cette lecture qu'après la fête des tabernacles qui commence le 15 et finit le 31. Les Rabbins disent que c'est *afin de cacher au diable le jour de l'an; afin qu'il n'accuse point les bons au jugement que Dieu tient en ce jour-là* (24). Les fables des Juifs prouvent leur antiquité autant que leur histoire.

XI. Jusqu'ici les usages et même les écarts des différentes nations nous ont fait reconnoître et l'usage des semaines et l'esprit qui l'a fait naître; la nouvelle, la pleine lune et sa première quadrature, qui arrivent précisément le 1, le 8 et le 15 de chaque mois, ont été des signaux universels qui ont déterminé à louer Dieu dans ces jours, et leur intervalle de sept en sept jours a déterminé les peuples à se servir de ce cycle. La facilité qu'il y a de compter ces deux premières

(24) *Leusden Philol. hébræ. de V. T. p. 39.*

semaines et à célébrer ces trois fêtes hebdomadaires conformément au cours de la lune, est ce qui fait que nous avons retrouvé les traces de ces fêtes chez presque tous les peuples du monde. Il n'en est pas de même de la quatriéme fête, soit par le défaut de monumens, soit par la confusion dans laquelle toutes les fêtes étoient tombées chez les anciens. En effet l'on ne voit pas que les Egyptiens, les Grecs et les Romains aient eu quelques égards pour le jour de la dernière quadrature, qui arrive tantôt au 22 et tantôt au 23 de la lune. Je présume bien que quelques idées superstitieuses auront pu contribuer à ne point placer des fêtes sous le décours de la lune; l'on ne peut, comme on a vu, en douter; mais comme ces idées ne peuvent être elles-mêmes qu'un écart de l'institution primitive, je crois que malgré le silence de l'histoire, le 22e. jour avoit été solemnisé ainsi que le 1, le 8 et le 15, et que ce jour étoit pareillement la fête du renouvellement de la quatriéme semaine du mois, semaine qui comprenoit le 22, 23, 24, 25, 26, 27, et le 28e. jour qui est le dernier du mois périodique, mais non du mois synodique que par la suite tous les peuples ont suivi et que l'on suit partout aujourd'hui, si l'on excepte les Japonois qui ont retenu l'antique usage de compter le mois, et dont nous n'avons trouvé

que des vestiges dans les écrivains Grecs et Romains. C'est sans doute la difficulté d'ajuster cette dernière semaine avec le retour de la nouvelle lune suivante, qui a peu à-peu dérangé la quatriéme solemnité du mois. Le dernier quartier arrivant tantôt le 22, le 23, et même le 24, il falloit souvent que les deux dernières semaines fussent inégales, si l'on vouloit célébrer la Néoménie avec le retour de la nouvelle lune, ou bien intercaler la dernière semaine d'un ou de deux jours, comme on a intercalé des mois et des jours dans l'année. Mais l'embarras de ces opérations est, suivant les apparences, ce qui a déterminé les premiers peuples à n'avoir aucun égard au cours synodique et à s'en tenir au cours périodique qui est divisible par sept: ensuite l'inconvénient qui résultoit de voir la fête de la Néoménie s'écarter de mois en mois de la nouvelle lune, a fait embrasser deux autres partis; le premier qui a été le plus universel chez les peuples intelligens, est de n'avoir égard aux semaines que pour les trois premières phases de la lune, qui s'y ajustent aisément; c'est de cette méthode que provenoit sans doute chez les Romains l'usage des *Kalendes*, des *Nones* et des *Ides* qui finissoient au 15, et de ne plus compter les jours du reste du mois que relativement à leur distance de la nouvelle lune prochaine; ainsi au lieu de

dire après les Ides de Mars, qui arrivoient le 15 de ce mois, que le lendemain étoit le 16, ils l'appelloient le *dix-sept avant les kalendes d'avril*; le jour suivant étoit le seize, ensuite venoit le quinze, &c. L'autre parti fut embrassé par les Orientaux, beaucoup plus attachés à leurs anciens usages ; il consista à célébrer constamment le retour des anciennes fêtes lunaires, de sept jours en sept jours, comme s'ils se servoient encore du mois périodique, et ils instituèrent une nouvelle Néoménie pour le premier jour du mois synodique auquel ils ont eu recours pour régler leur année. Cet usage surtout a été particulier aux Juifs; ils célébroient tantôt quatre et tantôt cinq sabbats par mois, indépendamment de la Néoménie; ainsi cette espece de conciliation du mois périodique avec le mois synodique a servi encore à multiplier les fêtes et à faire de doubles emplois du même motif.

Les hommes ont été dans le même embarras, et sont tombés dans les mêmes abus pour la disposition du mois, de la semaine et des fêtes qu'ils devoient contenir, lorsqu'ils ont voulu concilier les mois avec les années et le soleil avec la lune: chaque réforme a toujours servi à multiplier les fêtes: on a eu l'année lunaire, ensuite l'année l'uni-solaire, ensuite l'année solaire ; chacune de ces années auroit dû avoir une nouvelle

disposition de fêtes ; mais souvent l'on n'en a point fait, et l'on a continué de se servir de la disposition précédente, qui alors se trouvoit fausse. Souvent on a fait une nouvelle disposition, mais en même tems on a conservé l'ancienne, et tout alors est tombé dans la confusion. C'est-de-là que proviennent dans nos années solaires ce que nous appellons *fêtes mobiles* ; bizarrerie qui vient du respect pour l'usage qui a fait conserver des fêtes annuelles lunaires avec les fêtes annuelles solaires que l'on a voulu solemniser également.

On remarque la même bizarrerie chez les Juifs dans le double usage qu'ils ont fait du mois synodique et du mois périodique. Parmi nous il y a cette différence que la religion semble s'être approprié le mois périodique dont elle solemnise les quatre fêtes, mais sans égard aux phases, tandis que le mois synodique abandonné au civil ou au profane n'a parmi nous aucune fête, en quoi nous sommes opposés à toutes les nations qui n'ont cessé de consacrer à la religion la nouvelle lune et souvent la pleine lune. Cet usage est comme approuvé chez nous par le vulgaire qui, sans en pouvoir donner de raison, regarde les premiers dimanches du mois comme les plus saints et les plus solemnels, sans sçavoir

que c'étoit originairement la fête de la nouvelle lune.

XII. Malgré tous les écarts des anciens peuples, il n'en est aucun chez qui nous n'ayons vu des traces des fêtes hebdomadaires; la méthode que nous avons prise est sans doute la meilleure pour faire voir qu'ils ont tous connu cet usage; ceux qui ont voulu démontrer qu'ils l'ont tous eu, se sont trompés, puisque c'est moins l'usage que nous avons trouvé établi chez ces peuples, que l'esprit de l'usage, esprit qui prouve qu'ils l'avoient originairement connu et pratiqué dans des tems plus anciens, mais où l'histoire n'a pu pénétrer. Pour le prouver, ainsi qu'on a vainement tenté, l'on a abusé de tout ce que les anciens ont dit, fait, ou écrit à l'occasion du nombre *sept*. Mais ces anecdotes ne font rien connoître, sinon l'esprit superstitieux que l'on avoit toujours conservé pour ce nombre sans en sçavoir la cause: elle n'étoit autre que d'avoir servi dans les premiers âges des siécles et de l'astronomie à régler l'ordre des fêtes, et servi de cycle pour régler les tems.

On voit bien par exemple, qu'en Egypte on avoit beaucoup de respect pour le nombre de sept; on pleuroit les morts et les rois pendant 70 jours: les moindres jeûnes des prêtres étoient

de sept jours ; la fête d'Ombe et de Tentire, qui ressembloit à celle des tabernacles des Juifs, duroit sept jours et sept nuits (25). Mais tout cela ne prouve en aucune façon que les Egyptiens fissent alors un usage constant de la semaine; leur expérience dans l'astronomie dut les détacher de bonne heure de l'usage constant de ce cycle; et il y a lieu de croire qu'ils l'avoient quitté depuis longtems, puisque les Grecs qui leur devoient toutes leurs connoissances, n'en ont jamais fait eux-mêmes aucun usage. On voit cependant une fête de sept jours fondée par Mysus en Achaïe; on voit encore que les Grecs ont toujours estimé le septiéme jour et le nombre sept comme consacré à Apollon ou à Bacchus, et par conséquent comme heureux ; on voit que les Romains le croyoient sous les auspices du triste Saturne et par conséquent le regardoient comme malheureux; la pompe funébre des empereurs duroit sept jours. En un mot presque tous les peuples ont eu une multitude d'opinions, d'usages et de superstitions réglées par le nombre sept; mais tout cela n'offre que des vestiges de l'ancien usage, ainsi que des anciennes opinions. Ce n'est que chez les Orientaux et particulière-

(25) *Porphyr. de abstinent. Diodor. lib. I. Juvenal. satyr. XV.*

ment chez les Hébreux que l'usage du cycle de sept jours s'étoit conservé : ces derniers avoient surtout pour lui la plus haute vénération, et comme leur fête hebdomadaire nommée *Sabbat* est devenue fameuse, c'est par l'examen particulier de cette fête judaïque et de ses usages que nous terminerons ce que nous avons à dire des fêtes lunaires et de leur esprit primitif.

XIII. Nous avons déja plusieurs fois parlé du sabbat dans le cours de cet ouvrage, mais ce n'a été qu'en passant : cependant cette fête hebdomadaire des Juifs mérite un examen particulier, il servira à confirmer les principes que nous avons tâché d'établir jusqu'ici, et nous fera développer de plus en plus l'esprit primitif qui a été l'ame de toutes les institutions des premiers hommes.

On regarde communément le sabbat des Juifs comme une fête qui est pour eux ce que le dimanche est pour les chrétiens ; cependant rien n'est moins exact ; pour nous en convaincre faisons abstraction de tous les motifs de la célébration des différens jours chez ces deux peuples, et ne les considérons que suivant leur ordre naturel. Je dis suivant leur ordre naturel, car selon les dénominations communes qu'ils portent ils en ont un que l'on ne peut changer et qui ne l'a jamais été. Le jour du soleil ou d'Apollon, comme nous l'avons déjà dit, et le jour de Sa-

turne, ont un rang aussi distinct que celui qui se trouve entre le soleil et la planete de Saturne. Les nations étant une fois convenues de régler les jours par sept et de leur donner les noms des planetes, ont dû donner le nom du *soleil* au premier jour, parce qu'il est le premier et le plus sensible des astres (26) et parce que chez les nations payennes il étoit regardé comme le principe et la source de la lumière et de la vie. Le second jour étoit celui de la *Lune*, parce qu'après le soleil c'est l'astre qui frappe le plus les regards. Les noms de *Mars*, de *Mercure*, de *Jupiter* et de *Venus* donnés au troisiéme, au quatriéme, au cinquiéme et au sixiéme jour, ne sont point à la vérité dans l'ordre astronomique, mais cela vient de ce que nous ne faisons encore que de connoître l'astronomie, et nous sommes à peine sortis des erreurs dans lesquelles les anciens ont été sur l'ordre planétaire : cependant cela n'a point empêché qu'ils n'ayent donné au septiéme jour le nom de *Saturne*, parce qu'ils ont aisément apperçu que cette planete étoit la plus reculée, la plus brillante de toutes. Ces considérations ne sentent ni le paganisme ni l'astrologie, elle sont simples et naturelles;

(26) Les Allemands et les Anglois appellent le dimanche *jour du soleil;* les premiers le nomment *Soun-dag*, les derniers *Sun-day*.

ainsi le jour de Saturne est le dernier de la semaine par une raison naturelle, comme le jour du soleil en est le premier par un droit qu'aucun autre astre ne peut lui disputer. Ainsi le dimanche des chrétiens étant le même jour du soleil, est une fête de renouvellement et de joie, tandis que le sabbat des Juifs étant le jour de Saturne, ne doit être regardé que comme une fête de fin de période originairement consacrée au deuil et à des idées sombres et apocalyptiques. Si nous ne trouvons point ces idées primitives chez les Juifs, nous devons être assurés qu'elles ont été déguisées ou supprimées par leur législateur.

Le sabbat chez les Juifs étoit la fête de la création du monde; c'est une vérité si souvent répétée dans l'écriture qu'on ne peut l'ignorer; mais si l'on examinoit la chose à la rigueur, on verroit que c'étoit moins la création ou le commencement que la fin de la création ou des ouvrages du Seigneur qu'on célébroit dans cette fête. Le nom de sabbat avoit en effet la double signification de cessation et de repos, et l'on sçait que c'étoit parce que Dieu ayant cessé de créer, s'étoit pour ainsi-dire reposé. C'étoit donc effectivement une fin à laquelle ce jour avoit rapport, et je ne craindrois pas d'avancer que c'étoit déjà une fête de fin de période et de fin du monde, parce que l'existence des choses n'é-

tant qu'une création continuée, la fête de la fin de la création ne peut être que la fête de la fin de l'existence des choses ; mais laissons là ces subtilités pour chercher les usages de cette fete, afin d'en découvrir l'esprit primitif qui s'étoit effacé.

Les Hébreux ont donné avec connoissance de cause le nom de *Sabbathi*, ou de *Sabthaï* à la planete de Saturne, puisque c'est une planete qui termine notre systême planétaire ; en effet ils n'ont point regardé le sabbat comme le premier jour de la semaine ; le jour du soleil chez eux, comme parmi nous est le premier ; le jour de Vénus est le sixiéme, et par conséquent le septiéme restoit pour Saturne et faisoit leur sabbat, qui, comme on a vu ailleurs, est la source des mots *sept* et *septem*. Ainsi tout prouve que la fête hebdomadaire des Hébreux étoit placée à la fin du période.

XIV. Examinons maintenant si les usages du sabbat avoient rapport à une fin de période, et si les motifs que les Juifs ont donné de ces usages ont été conformes ou analogues à l'esprit primitif qui animoit les hommes après le renouvellement du monde. L'objet principal du sabbat étoit de rester en repos et de s'abstenir de tout travail. On ne vendoit ni l'on n'achetoit; on ne voyageoit point; on mortifioit ses inclinations; on n'allumoit point de feu dans les mai-

sons ; du tems d'Esdras, on fermoit les portes des villes, pour suspendre tout commerce avec les étrangers. La porte orientale du parvis intérieur du temple, fermée les autres jours, étoit ouverte au jour du sabbat ; le Roi venoit seul adorer le Seigneur sur le seuil de cette porte, et le peuple adoroit en dehors (26).

Tels sont les usages sabbatiques dont il est parlé dans l'écriture ; passons aux motifs qu'elle en donne. Tantôt elle dit que Dieu ayant créé le monde en six jours se reposa le septiéme, et voulut que ce jour fût consacré ; tantôt c'est parce que Dieu a tiré le peuple d'Israël de l'Egypte ; tantôt c'est pour donner du relâché aux hommes, aux animaux et à la terre ; tantôt c'est

(26) V. Exode, chap. XX. vs. 11. XXXV. vs. 3. Esdras, liv. II, X. vs. 31. et XIII. vs. 19. Isaïe LVIII. vs. 13. Ezéchiel XLVI. vs. 1, 2, 3. Il est dit dans l'écriture que Judith ne jeûnoit ni au sabbat, ni à la nouvelle lune. On doit remarquer que chaque fois que l'écriture parle de la Néoménie elle y joint toujours le sabbat, ce qui pourroit faire juger que le sabbat avoit été dans son origine une fète de même nature que la Néoménie, c'est-à-dire une fête lunaire et de renouvellement, et non la fète de la fin d'un cycle. C'est le changement arrivé dans la position de cette fête qui a introduit le mélange de cérémonies et d'opinions gaies et tristes qu'on pratiquoit dans ce jour.

un signe établi entre Dieu et son peuple (27). Nous ne voyons rien d'apocalytique dans ces motifs, et les usages ne l'étoient pas plus dans l'esprit de la législation judaïque. L'extinction du feu qui, comme on a vu, est lui même un usage funébre, n'étoit sans doute ordonné que pour empécher tout travail domestique. L'ouverture de la porte orientale est aussi par lui-même un usage cyclique qui avoit rapport à un renouvellement. Cette porte, indépendamment du jour de sabbat, s'ouvroit encore à la nouvelle lune, avec les mêmes cérémonies ; mais au jour du sabbat cette porte s'ouvroit pour adorer Dieu dans une fête qui lui étoit consacrée ; ce n'étoit que le lendemain, c'est-à-dire le jour du soleil qu'on chantoit *attollite portas*, &c. Si la législation des Juifs leur eût transmis l'esprit cyclique, il y auroit eu contradiction dans cet usage, mais comme ils n'avoient point cet esprit, cette contradiction n'est qu'apparente. Si Esdras faisoit fermer les portes de la ville le jour du sabbat, ce n'étoit pas par un esprit funébre, quoique cet usage le soit en lui-même, mais pour mettre la police et pour faire observer la loi qui ordonnoit la cessation du com-

(27) Deuteronome V. vs. 15. Exode XX. vs. 11, XXIII, vs. 12. XXXI. vs. 14. XXXIV. vs. 21.

merce; cette cessation étoit chez les autres nations un usage funébre pratiqué à la fin des périodes, qui étoient réputés des jours malheureux; mais chez les Juifs ce n'étoit qu'une imitation du repos du Seigneur; ou c'étoit un repos nécessaire à l'homme après six jours de travail.

Malgré cela l'écriture ne nous apprend point si le sabbat étoit pour les Juifs un jour de gaieté ou de tristesse; nous présumons d'après notre dimanche que ce jour étoit consacré à l'allégresse, et nous en jugerons encore d'après les usages des Juifs modernes qui se réjouissent en ce jour-là; cependant si nous consultons ce que les écrivains anciens nous ont dit du sabbat des Juifs, nous y verrons un extérieur assez lugubre. Agatharide dit que les Juifs passoient le sabbat dans leur temple les mains étendues, et priant jusqu'au soir. Philon dit que le sabbat est un jour de recueillement, dans lequel on faisoit l'examen de sa conscience et de ses fautes. Auguste écrivoit à Tibère après avoir fait une abstinence: *Les Juifs ne jeûnent pas si rigoureusement au sabbat que j'ai fait ce jour-là.* Pétrone et Martial parlent des jeûnes sabbatiques. Perse ne parle du sabbat que comme d'un jour où les Juifs étoient pâles et taciturnes. On voit dans Juvenal que les rois de Judée observoient le sabbat pieds nuds, et que ce jour-là les Juifs ne se donnoient

aucun mouvement pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Plutarque nous dépeint les Juifs en habits de deuil au jour du sabbat. Justin dit que suivant la loi de Moyse le sabbat est consacré au jeûne à perpétuité, en mémoire des misères qu'ils ont souffertes dans leur sortie d'Egypte, qui dura sept jours. Le poëte Rutilius tourne en ridicule les froids sabbats des Juifs, (*frigida sabbata*) parce qu'ils n'allumoient point de feu et demeuroient dans une inaction totale. Strabon et Josephe remarquent que Pompée profitant du sabbat se rendit maître du temple de Jérusalem, parce que c'étoit jour de jeûne auquel les Juifs ne faisoient aucun travail (28).

Cette foule de témoignages semble prouver incontestablement que le sabbat des Juifs étoit un jour de tristesse. L'origine que Justin donne au sabbat n'est pas fort éloignée de la vérité, car il est dit dans le deutéronome : » Souviens toi que tu as été esclave en Égypte, » que le Seigneur ton Dieu a déployé son bras, » qu'il t'en a tiré par sa force, c'est pourquoi

(28) *Joseph contra Appion. Lib. I. cap. 8. Sueton. in August. Martial. lib. IV. Epig. 4. Petron. in fragment.* Basnage, liv. IV. chap. 14. §. 16. *Juvenal. Satyra V, VI et XIV. Plutarch. de superstit. Justin. lib. XXXVI. cap. 2. Strabo, lib. XVI.*

» il t'a ordonné d'observer le sabbat ». A ces autorités on pourroit joindre l'usage où l'église Romaine est encore de s'abstenir de viande le samedi, usage qui est très-ancien, et qui étoit connu même des premiers chrétiens, quoiqu'il y ait eu des tems ou l'église, de peur de judaïser, sans doute, a défendu le jeune du samedi et a presque égalé ce jour au dimanche.

Plutarque, dans son traité sur Isis et Osiris, dit que Typhon, pere de Juda et de Jérusalem, ayant été vaincu, demeura fugitif pendant sept jours dans la Judée. Et Josephe, contre Appion, dit que bien des villes à l'exemple des Hébreux, jeûnent le septiéme jour et allument des lampes. Dans le tems où l'on croyoit aux sorciers l'on pensoit que les malins esprits étoient plus nuisibles qu'à l'ordinaire la nuit qui se trouve entre le vendredi et le samedi : le samedi, comme on sçait, est le grand jour des sorciers qui vont au sabbat. Toutes ces fables ridicules ont eu, sans doute, une origine; elles contribuent encore à prouver que le sabbat étoit une fète lugubre (29).

Il est vrai que nous avons un passage de Plutarque où cet auteur semble contredire lui-

(29) *Plut. in Iside et Osiride. Joseph. contr. App. lib. II, cap. 9.* Démonomanie de Bodin.

même ce qu'il a dit ailleurs, et infirmer les témoignages que nous venons de rapporter. En effet dans ses *propos de table, livre IV. quest.* 5 (30), il conjecture que le dieu des Hébreux n'est autre chose que Bacchus dont les sectaires l'appelloient aussi *Sabasius*, et se nommoient *Sabéens*; parce que dans leurs cérémonies on crioit *Sabboi*, et parce qu'au sabbat des Juifs ils s'invitoient les uns les autres pour se régaler, se réjouir et s'enivrer. Il y a loin de l'ivresse au jeûne, et comme ni l'un ni l'autre ne sont ordonnés par la loi, il paroît que les Juifs sont sortis ce jour-là d'un juste milieu pour donner dans des excès opposés. Mais avant d'expliquer la contradiction de Plutarque, voyons ce que les Juifs modernes pensent du sabbat et les usages qu'ils observent en ce jour.

XV. Les Juifs modernes sont encore rigides observateurs du sabbat quant au repos; les Sa-

(30) La fin ce livre de Plutarque qui eût pu expliquer ce qu'il y avoit d'obscur, n'est point parvenue jusqu'à nous. Il est singulier et fâcheux que tout ce que les anciens auteurs payens ont écrit sur les Juifs se soit perdu préférablement à tant de choses inutiles qui nous ont été transmises. Le voyage de Pausanias au pays des Hébreux est perdu en entier : on le trouve cité par Eustathe et par Etienne de Bysance. La bible ne suffit point pour connoître les Juifs.

maritains ne voyagent jamais sur mer, parce qu'il faudroit violer le sabbat; ils imitent en cela leurs ancêtres qui se sont souvent laissés égorger par leurs ennemis plutôt que de se défendre. Aujourd'hui les Juifs ne se font plus scrupule de voyager sur mer, mais dans les villes où ils se trouvent ils suspendent toute affaire et tout commerce à l'exception de celui de vin, parce qu'ils disent avec le psalmiste, que cette liqueur *réjouit le cœur de l'homme.* Ainsi ils regardent le sabbat comme un jour de délassement et de réjouissance, dans lequel il faut boire, manger et dormir, prétendant que ce jour-là Dieu leur donne une ame superflue pour mieux se livrer au plaisir. Et pour ne point donner un démenti à Plutarque qui regarde Bacchus comme le dieu du sabbat, ils boivent du vin largement; en effet c'est une chose défendue que de jeûner le sabbat, il est même méritoire d'y faire trois bons repas; en suivant cette méthode ils espèrent d'être exempts des douleurs du tems du Messie, de la guerre de Gog et de Magog, et du feu de la *géhenne.* Il semble que par leur conduite actuelle les Juifs ont voulu démentir tous ceux qui ont parlé de leurs jeûnes sabbatiques.

Il n'en est pas de même des Samaritains; ceux-ci pendant toute la journée ne se per-

mettent que des actes religieux ; ils lisent la loi, ils chantent des hymnes, vont à la synagogue, vivent très-sobrement et retirés, s'abstiennent du commerce de leurs femmes, en quoi ils sont très-opposés aux Juifs qui disent au contraire qu'en s'acquittant ce jour-là du devoir conjugal on fait un saint dans Israël. Les Samaritains reprochent à ceux-ci de faire du feu le jour du sabbat, ce qui en effet est contraire à la loi de Moyse : cependant on voit dans les persécutions que les Juifs ont essuyées en Espagne qu'un des moyens les plus sûrs pour les reconnoître étoit de remarquer les cheminées qui ne fumoient point le samedi. Peut-être le reproche des Samaritains tombe-t-il sur la lampe sabbatique que les Juifs ont soin d'allumer dès que la nuit du sabbat commence, usage qui paroît venir d'une origine funébre, puisque les modernes disent que c'est en mémoire du soleil éteint au moment du péché d'Eve (31).

Les Juifs, quoique fort relâchés, au prix des Samaritains, sur l'observation du sabbat, n'y joignent donc pas moins des usages tristes et lugubres. L'idée où ils sont que de bien manger les exemptera des maux futurs, est une nou-

(31) Basnage, hist. des Juifs, liv. II. chap. 9. et 12. liv. III. chap. 14. liv. VI. chap. 14 et 15.

velle preuve d'un esprit apocalyptique, attaché au dernier jour du periode hebdomadaire, qui leur retrace la fin des tems. Cette perspective doit empêcher de trouver étrange que quelques Juifs aient avancé que le sabbat étoit un jour funébre, que la planete qui y présidoit n'y répandoit que de tristes influences et que c'est pour cette raison que Moyse voulut qu'on le sanctifiât. On pourroit encore dire que cette fête a pu devenir un jour de débauche pour se distraire des idées funestes qui l'avoient fait instituer: c'étoit en effet là le motif qui empêchoit les Romains de vaquer à aucune affaire le jour de Saturne, et c'étoit celui qui faisoit qu'ils passoient les saturnales à se réjouir. Mais dans les jours malheureux les Romains ne poussoient pas la superstition aussi loin que les Juifs le jour du sabbat, on pouvoit faire à Rome ce jour-là tout ce qu'il eût été nuisible d'omettre (32).

Le jour du sabbat les Juifs font encore la commémoration des morts (33). C'est, selon eux, à pareil jour que le roi David est mort, ce qui est une fable des Rabbins pour qui David est Apollon. Cependant leur mythologie est mieux raisonnée que celle des Grecs qui pla-

(32) *Macrob. Saturnal. lib. I. cap. XVI.*

(33) Basnage, liv. V. chap. 2. §. 17. et liv. III. chap. 14. §. 13.

çoient au contraire la naissance d'Apollon au septiéme jour. C'est, sans doute par un effet de cette mythologie rabbinique qu'anciennement on faisoit une commémoration de David peu après le solstice d'hiver, tems auquel tous les anciens peuples célébroient la naissance du soleil ou de Mithras.

XVI. Nous avons vu que Saturne, comme divinité, présidoit au tems et surtout à la fin des périodes; nous avons vu qu'il étoit regardé comme le Dieu du siécle futur, plus craint qu'aimé de ses adorateurs. C'est du fond de ces idées que sont tirées celles qui précédent: on craignoit d'attirer sa colère en manquant de célébrer sa fête; son jour étoit donc religieux et funébre; mais on cherchoit à égayer ces idées par la débauche et la bonne chere. Moyse en supprimant les dogmes funébres et apocalyptiques, s'est conduit plus sagement que les législateurs grecs ou romains; par-là les sabbats des Hébreux ne furent ni tristes, ni dissolus, mais graves et religieux. Cependant nous expliquerons les contradictions que nous présentent les usages des Juifs, en disant que malgré les soins du législateur, l'esprit apocalyptique a toujours percé à l'aide de la tradition rabbinique, et a fait qu'à la gaieté ou à la gravité prescrite par Moyse, les Juifs ont quelquefois joint les

idées lugubres de leurs Rabbins, et quelquefois la dissolution des autres peuples de la terre. Par ce moyen Plutarque se trouve concilié avec lui-même, avec les autres auteurs, et enfin avec les Juifs, et ces derniers auront fait de leurs sabbats des jours de bacchanales, de dissolution et de débauche.

Les Juifs disent qu'au sabbat et à la nouvelle lune les portes de l'enfer sont ouvertes pour donner du relâche et du rafraîchissement aux ames malheureuses qui soupirent toute la semaine après ce jour; le sabbat venant d'expirer, les portes de ce séjour se referment, et les tourmens recommencent. Il est aisé de voir par-là que les Juifs regardent leur sabbat du même œil que la nouvelle lune, c'est-à-dire comme un jour de renouvellement, ce qui est une erreur. D'un autre côté, puisque leur sabbat leur rappelle l'autre vie, il paroît qu'il doit avoir rapport aux suites de la fin des tems. Pour qu'il y ait quelqu'apparence de raison à cette opinion des Juifs, ils auroient dû dire que l'enfer s'ouvroit à la fin du sabbat; car c'est-là le moment où l'on passe à la délivrance et à la joie qu'amène tout renouvellement de période. Le sabbat, comme les Juifs ne pouvoient l'ignorer, étoit le dernier jour de la semaine et non le premier; ce jour peut cependant être considéré comme

une fête qui est à la fois civile et religieuse; c'est le dernier jour de la semaine pour le peuple qui ayant travaillé six jours se repose et se réjouit le septiéme; c'est le premier jour relativement à la religion, qui consacre à Dieu les prémices de toute chose. Quoi qu'il en soit, les Juifs la veille du sabbat au soir, se souhaitent un bon sabbat, et le lendemain à la clôture du sabbat, ils se disent réciproquement: *Dieu vous donne une bonne semaine.* Ce qui prouve que la semaine ne commence pour eux qu'à la nuit qui suit le sabbat (34). De retour chez eux, ils font une libation de vin en signe de joie, ils récitent le pseaume 115 qui est une hymne de louange sur une délivrance, et un verset du livre d'Esther (chapitre VIII. verset 16.) qui dit *qu'une nouvelle lumière s'est levée sur les Hébreux, que la joie, l'honneur et le plaisir sont retournés vers eux.* Enfin le lendemain ils chantent le pseaume 23, *La terre est au Seigneur*, &c. C'est un pseaume de triomphe qui, chanté le jour du soleil, indique que c'étoit le premier jour de la semaine, tandis que le sabbat ou le jour de Saturne devoit être lugubre par sa nature.

(34) Basnage, hist. des Juifs, liv. III. chap. 10. §. 10. et liv. VI. chap. 14, §. 2, 9. et 16. Léon de Modéne, liv. III. chap. 1. §. 26 et 27.

Pour nous convaincre encore plus de la réalité de cette conjecture, voyons si nous ne trouverons point quelques traces de cet esprit dans le pseaume 91, qui porte le titre de sabbat. D'abord ce pseaume contemple l'univers et loue Dieu de ses ouvrages, ensuite il finit par envisager la fin des tems qui menace les pécheurs et dont la perte est regardée comme prochaine. Le pseaume 90 paroît lié à celui qui précéde, et les Juifs le récitent à la fin du sabbat; il annonce la confiance après le péril passé. Dans le pseaume 118 que les Juifs modernes lisent dans leur synagogne au jour du sabbat, on voit un juste qui demande à être sauvé, à n'être point confondu avec les impies, et dont le cœur est rempli du desir de voir finir la vie malheureuse qu'il mène sur la terre, et d'être admis dans la félicité du Seigneur. Dans le pseaume 103 que les Juifs modernes récitent au soir qui commence le sabbat avant de se coucher, on voit une commémoration des anciennes révolutions du monde; Dieu est invoqué dans ce pseaume comme créateur, comme conservateur et comme destructeur. On voit régner le même esprit dans le pseaume 92, qui paroît destiné à être récité la veille du sabbat, et qui porte le titre assez singulier *qu'il doit servir de cantique à David au jour qui précéde le sabbat, lorsque la terre fut*

affermie ou habitée. Le pseaume 37 a pour titre *pour la commémoration du sabbat :* c'est une prière lugubre et lamentable et un humble aveu de ses fautes.

En un mot toutes ces circonstances semblent prouver que le jour du sabbat a été dans son origine un jour funébre dont Moyse n'a pu entiérement supprimer l'esprit : le sabbat étoit, selon les apparences, antérieur à ce législateur; il en a été le réparateur et le réformateur et non l'instituteur. On a plusieurs fois agité cette question, ce qui est assez étonnant, puisque la bible fournit une multitude de preuves que les hommes avant Moyse avoient distingué le septiéme jour et s'en servoient comme d'une espéce de cycle qui régloit leurs démarches et même leurs usages. Nous voyons dès le tems dont parle la genèse de grands égards pour le nombre de sept jours. Noë entre dans l'arche le septiéme jour avant le déluge; il attend sept jours pour envoyer une seconde et une troisiéme fois la colombe afin de s'assurer si la terre est desséchée. Le même patriarche fait entrer dans l'arche sept couples de chaque espéce d'animaux. La circoncision, qui n'est point une institution mosaïque, se faisoit au huitiéme jour, c'est-à-dire au renouvellement de la semaine. C'est dans le même esprit que la loi vouloit qu'on laissât

les premiers-nés des animaux sept jours avec la mère, et qu'on ne les offrît que le huitiéme. Jacob se loua à Laban pour sept ans ; l'Egypte pleura ce patriarche pendant 70 jours; la cérémonie de ses funérailles dura sept jours. Enfin, ce qui est très-décisif, Moyse lui-même parle du sabbat avant que la loi eût été donnée sur le mont Sinaï, à l'occasion de la manne qu'il veut que l'on recueille deux fois au sixiéme jour, parce qu'il ne devoit point en tomber le septiéme jour qui est le jour du sabbat (35).

Cette solemnité hebdomadaire est donc fort antérieure à Moïse, et son usage ne peut venir que des législations primitives; son objet avoit été de louer Dieu au retour de toutes les phases de la lune, mais l'usage de pleurer à la fin des périodes avant que de se réjouir pour leur renouvellement, a dès les premiers tems donné

(35) Voyez la Genèse, chap. VII. vs. 2, 3, 4, 10, 12. et chap. I. vs. 3, 10. Exod. chap. XVI et XXII. vs. 30. Basnage, liv. VI. chap. 8. §. 10. Aristote dit que les Grecs ne donnoient un nom à leurs enfans que le septiéme jour après leur naissance, parce que la plupart mouroient avant ce jour, et que par conséquent on ne pouvoit avant ce terme les compter au nombre des vivans. Cette cérémonie se nommoit *Ebdomée*, et étoit accompagnée d'un festin. V. *Aristot. hist. animal. lib. VII. cap. 12. J. Meursii Græcia feriata. lib. III.*

plus de célébrité à la partie funèbre qui est insensiblement devenue la partie essentielle de la fête ; voilà pourquoi le septiéme jour, comme fin de période, a été chez presque tous les peuples un jour beaucoup plus funèbre que de réjouissance. Il ne faut donc plus être surpris que le nombre sept ait été si révéré de tous les apocalyptiques, et soit devenu le nombre fatal et chéri de tous les astrologues, sorciers et visionnaires.

De-là, comme on a vu, sont dérivées toutes les idées sur les années climatériques ; et tous les périodes multipliés par sept ont été regardés comme funestes aux hommes, aux empires, à l'univers. Toutes ces folies ont eu pour base l'idée lugubre attachée dans l'origine au septiéme jour de la semaine, dans lequel on se rappelloit les malheurs passés du monde et ceux qu'on redoutoit encore pour lui ; on éteignoit les feux, comme font encore les Juifs et les Cophtes : on allumoit les lampes sabbatiques, on prioit, on veilloit, on jeûnoit dans l'attente d'un juge exterminateur. Enfin on s'occupoit du grand renouvellement qui consoloit les hommes de leurs maux présens par l'espérance d'une vie plus fortunée. S. Augustin appelle la vie future le *Sabbat de l'éternité*. C'est avec plus de raison qu'il l'appelle dans un autre endroit une *octave éternelle*,

parce que de son tems on avoit divisé la durée du monde en sept âges (36).

XVII. Il nous reste encore à parler des usages du période journalier, dans lesquels nous retrouverons visiblement les alternatives de tristesse et de joie que nous avons remarquées dans toutes les institutions anciennes. En effet si nous examinons les prières périodiques et journalières que nous voyons établies chez tous les peuples de la terre, nous sentirons que les unes nous ramenent à la gaieté et les autres nous rappellent des idées tristes et lugubres. Toutes les fêtes, comme on a vu, commençoient au coucher du soleil et s'annonçoient par un ton lugubre. L'uniformité de ces usages doit nous prouver de plus en plus qu'il fut un tems où le coucher du soleil remplissoit les hommes de terreurs, et leur faisoit craindre d'être replongés dans les ténébres et le monde dans la ruine; c'est une vérité sur laquelle nous reviendrons encore dans le livre suivant en parlant des effets physiques du déluge; les remarques que nous ferons serviront à nous expliquer l'esprit de la plupart des usages religieux et journaliers des anciens et des modernes dans leurs liturgies sacrées.

(36) *S. Augusin. Confess. lib. XIII. cap. 161. Idem. de Civitate Dei, lib. XXII. cap. 30.*

Les Payens, suivant Noël le Comte, sacrifioient aux dieux célestes le matin, aux dieux infernaux et aux Mânes le soir. Les Romains, les Perses, les Sabiens, les Indiens saluoient le soleil levant. Les Bramines au lever de l'aurore chantent un hymne en l'honneur d'un Dieu qui vole dans les cieux, porté sur un char très-rapide; ce Dieu combattit mille ans avec un crocodile, et le tua à l'aide de (37) Vistnou. Qui est-ce qui ne voit pas dans ce dieu un Apollon vainqueur des exhalaisons pestiférées de la terre après le déluge? Ainsi dans cet usage des Bramines nous voyons sensiblement une commémoration des malheurs du monde; de plus ceci sert encore à nous expliquer les motifs de la vénération que tous les peuples ont eue pour l'astre du jour, dont, comme nous avons vu, les chrétiens eux-mêmes ont eu de la peine à se défendre.

On voit dans Job que c'est au point du jour que les justes attendront la visite et la consolation du seigneur (38). Le Prophête Isaïe dit que la désolation viendra le soir, et que les méchans ne verront plus le matin (39). L'esprit primitif des nations n'est point banni de la liturgie particulière de l'église Romaine; on trouve

(37) Cérém. religieus. tom. VI.

(38) Job, chap. VII. vs. 18.

(39) Isaïe, chap. VII. vs. 14.

de l'allégresse et de la gaieté dans les prières consacrées au matin, et de la tristesse dans celles que l'on récite le soir. Si cette observation se trouve quelquefois démentie, c'est que les heures où l'on récite aujourd'hui ces prières, ont été peu à peu déplacées, et que l'on a insensiblement oublié les intentions et les idées primitives. Homère appelle le soleil levant la *lumière sacrée du jour*. Les Egyptiens saluoient les dieux dès le grand matin. Osiris le plus grand de ces dieux peut être regardé comme un soleil personnifié : ils avoient des offices réglés dans lesquels on célébroit sur-tout les victoires et les malheurs de ce dieu (40). Les Juifs doivent faire la prière dès le moment que le soleil paroît sur l'horison, c'est, selon eux, l'insta t le plus favorable pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande ; les mauvais anges se taisent à cette heure-là ; ils pensent que les larmes du matin effacent les péchés ; ils bénissent Dieu d'avoir donné au coq l'instinct pour distinguer la nuit du jour (41). Lactance dit que l'occident et la nuit ont rapport au diable, à la mort, aux ténébres, et que l'orient et le jour ont

(40) Jablonski dérive le nom *d'Osiris* de deux môts Cophtes ou Egyptiens *Oeischìri*, qui signifient *celui qui fait le tems*, ou la *cause du tems*. *Voyez Jablonski Pantheon Egyptiorum, pag.* 151.

(41) V. Basnage, liv. VI. chap. 18.

rapport à Dieu, au ciel, à la vie éternelle (42).

Dans la mythologie payenne la nuit est la plus ancienne des divinités; elle est fille du chaos, mère des dieux et des hommes, femme de l'Érébe, ou de la noirceur, mère de l'Ether et du jour; elle est pareillement mère de l'odieux destin, de la parque noire, du sommeil, des songes, de la mort, des craintes, de la douleur, de l'envie, du travail, de la vieillesse, de la misère; en un mot dans les idées de la mythologie la nuit est regardée comme la source de tout ce qui est mauvais. Enfin chez tous les peuples la nuit a été un sujet d'effroi, et le retour du soleil un sujet d'allégresse. Le mot François *jour* ne pourroit-il point venir de *jo-ur* feu divin, *divus ur* ou *Deus uranus*, d'où l'on a pu faire *diurnus*? Alors l'expression de *lumière sacrée du jour* dont Homère s'est servi n'en seroit qu'une traduction fidèle.

Quoi qu'il en soit, nous venons de voir que les usages du jour nous présentent, comme toutes les institutions antiques, un mêlange de chagrin et de plaisir occasionné par cette quiétude et cette espérance pour l'avenir, que nous avons nommé *esprit apocalyptique*. C'est à cet esprit que j'ai attribué dans le cours de cet ouvrage une foule d'opinions vulgaires, d'usages civils

(42) *Lactant. instit. divin. lib. II. cap. 10.*

et politiques, d'institutions religieuses, de façons de parler des anciens, qui étoient souvent pour eux-mêmes des énigmes insolubles. Je n'ai point la présomption de croire que j'aie parfaitement deviné, encore moins que j'aie tout expliqué; j'ai souvent été ébloui par la multitude des objets que j'ai rencontrés dans une terre inconnue où personne n'avoit encore abordé par la même route. Si je n'ai point également réussi dans mes recherches, j'espère qu'on pardonnera mon insuffisance, et que le lecteur me fera grace en faveur d'un tableau très-étendu que je lui ai présenté des usages et des opinions des hommes; tableau toujours intéressant pour le philosophe, qui tire son instruction également des erreurs et des vérités que l'histoire lui présente.

Fin du livre cinquiéme.

L'ANTIQUITÉ *DÉVOILÉE* PAR SES USAGES.

LIVRE SIXIÉME.

Tableau des effets physiques et moraux du déluge.

CHAPITRE I.

Du déluge, ou de la révolution universelle qui a changé la face primitive de notre globe, et des effets physiques qu'elle a produit sur la terre.

I. APRÈS avoir parcouru dans les livres qui précédent les usages de presque tous les peuples de la terre ; après avoir fait voir que leurs cérémonies, leurs fêtes, leurs mystères, ainsi que la plûpart de leurs opinions, avoient pour base des idées funébres et lugubres, il faut maintenant examiner le grand événement qui a fait naître toutes ces idées: nous devons le regarder comme la source féconde de toutes les ins-

titutions humaines, dont un grand nombre, quoique altérées, corrompues et diversement modifiées, se sont transmises jusqu'à nous, et dont plusieurs, selon les apparences, passeront à la postérité la plus reculée. Ce terrible événement n'est autre chose que le déluge; nous avons vu sa mémoire conservée chez toutes les nations du monde, et le naturaliste trouve ses ravages écrits en caractères lisibles et ineffaçables sur toutes les parties de notre globe.

Le nom que les anciens Orientaux donnoient à la catastrophe effrayante que nous nommons déluge, est *Mabul* ou *Manbul*: on comprendra mieux ce que ce mot signifie, lorsqu'on saura qu'il est dérivé de *Nebel*, vase ou vaisseau propre à verser de l'eau (1). C'est de ce nom que les Orientaux ont employé à leur ordinaire dans un sens allégorique, que les Occidentaux ont formé celui de Νεφελαι qui signifie nuages ou nuées en grec, celui de *nebula*, et que nous nommons en françois un *tems nébuleux*. Chez les allemands le mot *nebel* signifie un brouillard. Au tems du déluge l'atmosphere dut sans doute être chargée de nuages épais qui enveloppèrent la terre de ténébres, qui avertirent

(1) *Diluvium, inundatio, uter, lagma, nibelcie, pluviæ, Nabal, cadere, defluere.*

les nations du sort qui les menaçoit, et qui détruisirent ensuite les hommes consternés par les torrens de pluie dont leur séjour fut inondé. Telle est l'idée que les traditions hébraïques nous donnent en effet du déluge; elles nous présentent toutes les bouches ou cataractes du ciel ouvertes, et cette catastrophe précédée de la rupture des réservoirs de l'abyme qui contribua à grossir les eaux. C'est-là à-peu-près l'idée que l'on se forme du déluge; mais ce tableau, tout effrayant qu'il est, le devient encore bien plus lorsqu'on fait attention à une autre anecdote de l'histoire des Hébreux et aux détails renfermés dans la consolation que Dieu donne à Noë. En effet Dieu lui promet que tant que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront de s'entresuivre (2), ce qui nous autorise à conclure qu'il régna un affreux désordre dans la nature non-seulement au moment du déluge, mais vraisemblablement encore dans les années qui le précédèrent et le suivirent. L'ordre des saisons avoit donc été altéré; la famine et la misère s'étoient répandues sur la terre par le défaut de tems favorables pour semer, moissonner et labourer; l'été et l'hiver ne se succédoient donc

(2) Genèse, chap. VII. vs. 11. chap. VIII. vs 22.

plus régulièrement, et tous ces désordres avoient dû couvrir le genre humain d'infirmités, de maladies, rendues encore plus cruelles par la confusion du jour et de la nuit, et par les ténébres toujours effrayantes pour l'homme, et capables seules de le jetter dans le désespoir.

Les physiciens s'étendront, s'ils veulent, sur les causes qui ont pu produire le dérangement du jour et couvrir la terre de ténébres. Ils décideront si ces causes étoient au dedans de notre globe ou hors de lui. Les seuls nuages de notre atmosphère ont-ils suffi pour produire une obscurité totale? Y a-t-il eu quelque suspension dans les révolutions journalières de la terre? Le soleil se seroit-il alors entièrement couvert de ces taches qui lui sont ordinaires, et ont-elles formé une croûte qui déroba totalement sa lumière? Enfin la queue ténébreuse de quelque comete a-t-elle enveloppé la terre? et le déluge n'a-t-il été que la suite d'une révolution qui s'est fait sentir dans tout le système de l'univers? Tous ces sentimens ont quelque chose de plausible; mais il y auroit de l'imprudence à rien assurer positivement (3).

(3) Les traditions du régne d'Ogygès sous lequel est arrivé le déluge de Béotie, portent qu'il y eut de son tems des changemens considérables dans la planete de Vénus, qu'elle changea de couleur, de grandeur, de fi-

Quoi qu'il en soit les divers fléaux dont Dieu promet à Noë que la terre sera délivrée par la suite, prouvent qu'au tems du déluge la nature fut dans un désordre total et dans une effervescence extraordinaire. Quel qu'en ait été la cause, on peut encore, sans se tromper, attribuer une partie considérable de ces désastres à la mer irritée et sortie de ses bornes ordinaires; les forces qui produisent actuellement ce balancement tempéré et toujours réglé des mers, par lequel elles sont tantôt portées sur nos rivages et tantôt repoussées; ces mêmes forces, dis-je, augmentées ou dérangées, ont suffi pour submerger les continens; la nature troublée a pu élever alors ses eaux à une hauteur beaucoup plus grande que celle que nous voyons dans les plus fortes marées. Ainsi toutes les mers ont pu en un instant être jettées sur nos continens, et détruire en un clin d'œil les nations; elles ont pu ensuite être ramenées dans leurs bassins accoutumés pour être reportées de nouveau sur les terres à qui elles ont livré des assauts fréquens et réitérés. Par-là les eaux ont pu changer la surface géographique du globe terrestre, former de nouvelles vallées, dé-

gure et de cours. *S. August. de Civit. Dei*, rapporte ces faits d'après Varron. D'autres ont attribuée le déluge à l'inclinaison survenue aux poles de la terre, &c.

chirer des chaînes de montagnes, creuser de nouveaux golfes, renverser les anciennes hauteurs, en élever de nouvelles, et couvrir l'ancien monde de sable, de fange et d'autres substances que leur agitation extraordinaire les mettoit en état de charrier. Les traditions d'accord en cela avec tous les monumens naturels justifient ce que nous disons de ces révolutions (4).

A ces phénomènes nous devons encore joindre les tremblemens de terre qui ont dû faire sortir du sein de la terre des sources capables de grossir les eaux. Tous les continens ont été ébranlés par la même secousse qui agitoit et soulevoit les flots; les couches de la terre furent tantôt affaissées et tantôt élevées violemment suivant les memes directions qui affaissoient et soulevoient les eaux de la mer; à la fin ces couches se sont brisées et ont donné passage aux eaux souter-

(4) Selon les Caraïbes, c'est le déluge qui a produit les mornes, les falaises, les escarpemens, les écueils que l'on voit dans leurs isles qui ont été séparées de la terre ferme. Ces notions d'un peuple sauvage sont très-remarquables et pourroient apprendre à des peuples plus instruits que c'est pareillement le déluge qui a produit les séparations visibles de plusieurs parties du continent qu'ils habitent. Voyez les Œuvres physiques de Lehmann, préface du IIIe volume, et voyages de la Borde. p. 6 et 7.

raines : la croûte de la terre, semblable à une voûte antique, fut forcée d'écrouler sur elle-même, et produisit des montagnes dans quelques endroits, des vallées, des lacs, des mers en d'autres. L'homme ne vit alors que la mort de toutes parts ; la terre se déroboit sous ses pieds : il invoquoit le ciel qu'il ne voyoit plus ; il erroit dans l'obscurité sur les débris de sa demeure ; et tous les élémens conjurés ne lui présentoient que le trépas.

Le feu vint encore joindre ses fureurs à toutes ces étranges convulsions, il sort du sein de la terre, un bruit affreux annonce ses efforts, il éclate au travers des montagnes et des plaines. Des volcans allumés en mille endroits vomissent à la fois de l'eau, du feu, des rivières embrâsées, et des torrens de lave qui consument ce que les eaux ont respecté. Les exhalaisons et les fumées sorties de ces fournaises infectent l'air et détruisent les nations que les secousses et les ravages de la nature avoient épargnées jusques-là ; l'air s'épaissit et ne devient plus qu'un brouillard sulphureux ; une noire fumée remplit toute l'atmosphère ; le soleil n'existe plus sur la terre, tout contribue à lui dérober sa lumière secourable ; une nuit vaste régne sur le monde ruiné, il n'est éclairé par intervalles que par les embrasemens

affreux qui montrent à l'homme égaré toutes les horreurs qui l'entourent (5).

II. Il faut de nouveaux malheurs à la terre pour lui rendre les rayons du soleil interceptés par la fumée et par les vapeurs malfaisantes qui l'environnent. Il faut que l'atmosphère se purifie, cet effet est produit par les nuages qui touchent à la terre; ils se résolvent en pluie, des torrens continuels tombent du ciel et sillonnent les nouveaux continens depuis leurs sommets jusqu'aux rivages de la mer, ils s'ouvrent un passage au travers des débris et des cendres que les tremblemens de terres et les incendies ont amoncelés; ils rompent les digues de sable et de vase que la mer avoit formées; et lorsqu'ils ne trouvent point d'issue, leurs eaux se rassemblent et forment de nouveaux lacs. Les anciens débris sont par-là ensevelis sous de nouvelles ruines; les eaux lavent et dépouillent les sommets des rochers et des montagnes, qui depuis ce tems sont demeurés arides et incapables de produire; le limon, la fange

(5) Les traditions du déluge d'Ogygès font mention d'une nuit qui dura neuf mois. Pour peu que l'on considère l'Archipel, on verra que les isles qui le composent ont été formées par des volcans, dont quelques-uns subsistent encore. Voyez *Solinus*, *cap. XVII.*

et les eaux sont portés dans les lieux les plus bas, dont ils font des marais ; ceux-ci formeront au bout des siécles des plaines fertiles pour des races futures (6).

Ainsi la chûte des eaux éclaircit peu-à-peu l'atmosphère et fait disparoître cette obscurité qui couvroit l'univers ; l'espérance de recevoir la lumière peut déjà rentrer dans le cœur des mortels ; ils commencent à entrevoir les débris qui les environnent ; mais bientôt la nuit vient les replonger dans les ténébres et dans le désespoir ; ayant perdu l'habitude des alternatives régulières du jour et de la nuit, cette nouvelle obscurité a droit d'alarmer les hommes qui avoient presque oublié le soleil banni depuis si long-tems de leur triste atmosphère ; peut-être l'avoient-ils cru détruit comme leur demeure ; cependant le lendemain cet astre recommence sa carrière, et lance une lumière foible sur la terre convertie en solitude : le globe a repris son mouvement

(6) Dans les langues orientales, *Phaëton* signifie *bouche de fournaise* ; les larmes des Héliades ses sœurs, filles du soleil comme lui, sont sans doute dans le style allégorique de la fable, les pluies qui éteignent les flammes, et qui rabattent les vapeurs causées par les embrasemens souterrains. On trouvera toutes les descriptions que nous venons de faire dans Ovide. *Métamorphos. lib. II. fabul.* 2 et 4.

de rotation; c'est lui qui produit cette succession réglée du jour et de la nuit. Alors l'homme connoît l'étendue des maux que sa demeure a soufferts pendant l'obscurité; qui pourroit entreprendre de peindre ses premières sensations à la vue du désordre qu'il voit régner partout? où prendre les couleurs propres à représenter les idées de ceux qui eurent le triste bonheur de survivre au monde détruit? nos yeux accoutumés à une nature tranquille et régulière ne peuvent rien fournir qui approche de ce tableau, et notre imagination ne peut nous retracer les pensées qui durent s'élever dans des ames accablées par l'inquiétude, la crainte et la douleur; elle ne peut nous montrer que foiblement les traits de ces infortunés engourdis par la misère, exténués par le besoin et égarés par la terreur. Rendus stupides par l'infortune, ils n'attendoient que leur anéantissement; à peine leur restoit-il des forces pour sentir tous leurs maux (7). Ce sont là les

(7) Rien n'est plus conforme à ce qui vient d'être dit que la description que fait Ovide du déluge de Deucalion. *Métam. lib. I. fab. 1. et 7. Lib. II. fab. 1.*

Redditus orbis erat, quem postquam vidit inanem,
Et desolatas agere alta silentia terras.
Deucalion, &c.

METAMORPHOS. LIB. I. FAB. 7.

traits sous lesquels Ovide et Séneque nous peignent le tableau physique et moral du déluge : ils nous représentent les hommes assemblés aux sommets des montagnes, timides, éperdus, stupides et devenus insensibles à force de calamités.

Cependant les vapeurs commencent à se condenser par l'action insensible du soleil, et les nuages qui étoient descendus jusques sur la surface de la terre, et qui se confondoient avec les eaux dont elle étoit couverte, s'élevent insensiblement, et vont occuper la région de l'air où nous les voyons aujourd'hui suspendus. L'atmosphère

Il est bon de remarquer que les expressions d'*inanis* et de *desolata*, que le poëte emploie pour peindre l'état de la terre, sont fidélement traduites du *Tohu* et *Bohu* du second verset du premier chapitre de la genèse : expressions dont Jérémie s'est encore servi pour peindre la désolation future de la Judée, *chap. IV. vs.* 23. Dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, ce *Bohu* se trouve personnifié sous le nom de *Baau*, que les Grecs ont traduit par *nuit*. On en a fait la mère des deux premiers hommes, que l'auteur appelle *premier-né* et *la vie* : généalogie métaphysique et ridicule, qui montre de plus en plus que les Cosmogonies et les Théogonies de la plupart des peuples, ainsi que leur cahos et leurs géans, ne sont que des peintures altérées de la grande révolution dont nous parlons ici. V. *Euseb. præparat. evang. lib. I. cap.* 10. *Seneca quæst. natur. lib. III.*

débarrassée laisse appercevoir au loin la nouvelle disposition de la terre, dont les eaux prennent un cours suivant la pente naturelle des nouveaux terreins, et vont se rendre dans les nouveaux bassins que le désordre leur a creusés en différens endroits; là elles forment des marais, des lacs, des mers. S'il existe quelques portions de la première terre, on y découvre encore de nos jours les restes de ses anciennes productions; on y trouve des forêts renversées et enfouies, dont la résine ou le bitume devenus solides forment des mines de charbon de terre, on y voit dans les couches de limon durci qui les couvrent des empreintes de végétaux souvent parfaitement reconnoissables; et dans d'autres nous trouvons les restes de créatures animées qui furent alors ensevelies sous des couches immenses de boue, de fange, de sable, où ils nous attestent la catastrophe terrible qui a porté dans la terre ce qui étoit jadis à sa surface.

III. La surface de la terre fut sans doute long-tems à se dessécher même après l'écoulement des eaux; de plus des continens échauffés par les feux souterrains dûrent long-tems exhaler en quelques endroits une quantité de vapeurs humides que la chaleur fit sortir des dépôts fangeux dont la terre étoit restée couverte, elles contribuèrent encore long-tems à former des brouillards qui

rendirent le séjour de l'homme nébuleux et malsain : elles perpétuèrent les pluies, entretinrent l'humidité sur la terre, et empêchèrent le soleil de se montrer à découvert sur l'horison; malgré la régularité des jours et des nuits, la lumière que donnoit cet astre dut continuer à être foible et semblable à celle de nos plus tristes jours d'hiver ; la nuit pareillement privée de la lumière douce de la lune et des étoiles, couvrit long-tems les yeux des mortels d'un voile sombre et impénétrable. Mais enfin ce nuage universel et ces sombres vapeurs commencèrent à se dissiper, les nuages se divisèrent, et ces épaisseurs solides donnèrent passage aux rayons de la lumière ; alors le soleil se montra à la terre, elle en fut réchauffée ; toute la nature sembla respirer et renaître. Quelle dut être la joie et la surprise de l'homme, jusques-là condamné à une lumière triste et ténébreuse, à la vue de l'astre brillant qu'il avoit long-tems cru totalement éteint pour lui ? A la faveur de la sérénité rendue au ciel, la nuit parvint enfin à jouir de cette lumière douce et paisible que la lune nous réfléchit, et le brillant cortége des étoiles étincella dans le firmament.

Les nuages ne furent pas plutôt dissipés en tout ou en partie, que tous les êtres engourdis qui avoient survécu au désastre universel se sentirent ranimés. Les habitans des eaux, sans sortir de

leur élément, avoient pourtant partagé le malheur général ; une partie avoit été brisée par les tempêtes, brûlée par les feux souterrains, étouffée dans les bitumes et les vases, et ensévelie dans les sables et les fanges ; sentant la chaleur douce du soleil et la tranquillité rendue à leur élément, ils éprouvèrent les premiers les bienfaits de la nature renouvellée. Dans les eaux chargées des débris du monde les poissons trouvèrent une subsistance facile, qui fut long-tems refusée aux premières générations de toutes les autres espèces d'animaux. Les habitans de l'air ne tardèrent pas non plus à reparoître : l'air devenu plus pur leur permit de chercher leur nourriture, et à la vue de l'astre du jour ils recommencèrent leurs chants. L'eau et l'air repeuplèrent ainsi les premiers, l'une offroit une subsistance abondante, et l'autre un passage facile.

Il n'en étoit pas ainsi de la terre et des animaux attachés à ce séjour, alors couvert de sable, de fange et de boue. Il falloit qu'elle se desséchât tout-à-fait pour que les animaux échappés se répandissent. Ils se tinrent d'abord sur des rochers et sur des sommets de montagnes stériles ; ils furent réduits à se repaître de toutes les substances terrestres, fluviatiles et maritimes que les eaux avoient dispersées; ils vécurent de racines, de plantes desséchées, de poissons et d'animaux sou-

vent corrompus ; ils cherchèrent sur - tout les aspects où la chaleur du soleil pouvoit en les réchauffant rétablir leurs forces abattues. La destruction de tout ce qui marche ou qui rampe sur la terre avoit été terrible ; cependant beaucoup d'arbres et de plantes ont pu résister au mouvement des eaux ; les torrens et les marées avoient aisément balayé tout ce qui ne tenoit point au sol de la terre ; il n'en resta sans doute que la petite quantité que différens hazards portèrent sur les sommets de quelques contrées élevées : aussi doit - on présumer que la terre fut bien plutôt ornée de forêts et de verdure que de créatures vivantes ; car si, lors de la destruction, la plus grande partie de ces créatures fut ensévelie sous les ruines du monde, combien la misère des tems qui suivirent dut-elle en moissonner parmi le petit nombre qui avoit pu se sauver. Le séjour de la terre, long-tems après que le calme eut été rendu à la nature, dut être le séjour de la maladie, de la contagion et du deuil. La terre se couvrit donc d'abord de verdure et de forêts, et ces forêts se remplirent peu-à-peu d'animaux.

Les hommes, les plus malheureux de tous les êtres dans ces tristes révolutions, furent les derniers à sortir des antres et des retraites élevées où ils s'étoient réfugiés ; ce ne fut que trop tard

qu'ils purent descendre des rochers et des hauteurs qui leur avoient servi d'asyle. Lorsque la terre fut devenue plus solide, le besoin les força de suivre les traces des animaux, et de chercher leur subsistance avec eux. La splendeur du soleil pouvoit seule les tirer de l'engourdissement de leur ame; cet astre y fit renaître quelques sensations de plaisir; il les guida où leurs besoins les appelloient, il dessécha leur demeure; quelle dut être leur inquiétude lorsqu'ils le virent caché par des nuages, ou la première fois qu'ils le virent se coucher? quelle étoit leur joie à son retour, et leur tristesse périodique toutes les fois qu'ils le croyoient quitter l'horison? Sans le soleil, ces hommes infortunés eussent sans doute succombé sous le poids de leurs chagrins, la terre n'eût été pour eux qu'une source de larmes, et leur reconnoissance pour cet astre secourable dut augmenter à mesure que le tems leur fit connoître les biens que sa chaleur et sa lumière leur procuroient.

IV. Tel est le tableau le plus naturel et le plus vrai que l'on puisse se former du déluge et de ses suites immédiates. Pour le composer je n'ai point été consulter ni l'imagination, ni la poésie qui se sont si souvent exercées sur ce grand sujet, sans ordre, sans méthode et sans principes; j'ai profité simplement des détails les plus vraisemblables qui nous

nous ont été transmis par les traditions historiques et allégoriques de tous les peuples divers; j'ai puisé les caractères essentiels et l'ordre des différens événemens qui ont accompagné ou suivi cette grande catastrophe, de l'examen que nous avons fait dans les livres précédens des usages et de l'esprit des usages. De plus, autant qu'il m'a été possible, j'ai confronté ces traditions avec les monumens physiques sur lesquels les révolutions de la nature sont encore gravées en caractères ineffaçables. J'ai éclairci ces monumens par les traditions, et j'ai consulté la nature dans ses opérations simples et ordinaires pour juger de ce qu'elle a pu faire dans des tems de crise et d'horreurs, persuadé qu'elle étoit alors sujette aux mêmes loix. Je n'ai regardé la chûte, l'éruption et le cours des eaux que comme un des derniers actes de la destruction qui arriva alors, quel qu'en ait été le premier agent physique que l'homme chercheroit toujours vainement à connoître. Les traditions, les allégories, les usages commémoratifs, les différentes cosmogonies que je n'ai pas négligé de consulter, présentent toutes également une terre détruite par le feu et par l'eau. Il semble que la diversité des traditions n'ait eu d'autres sources que la diversité des contrées que les peuples habitoient : les pays montueux et élevés ont plus souffert du feu, les ré-

gions moyennes et basses ont plus souffert des eaux ; des nations ont été étouffées dans les flammes et les vapeurs d'un incendie, d'autres ont été submergées et ensevelies dans la fange. Cette diversité d'anecdotes semble faire entrevoir qu'il y a eu dans différentes contrées du monde des hommes qui ont survécu à ces divers accidens, ce qui est fort contraire à la tradition des Juifs adoptée par les Chrétiens, qui font descendre tous les habitans de la terre actuelle de celui qui fut sauvé du déluge dont Moyse a parlé. S'il y a quelque moyen de résoudre ce grand problême, ce ne sera qu'en examinant les diverses traditions diluviennes, qui semblent dans plusieurs contrées porter avec elles des détails propres à la disposition physique de ces mêmes contrées ; ce ne sera qu'en examinant les traditions qui donnent sur les suites physiques et morales de ce grand événement les détails les plus conformes à la vraie nature des choses ; ce sera en jettant les yeux sur les différentes espèces d'hommes blancs, noirs, rouges, olivâtres, &c. qui semblent ne pouvoir avoir eu Noé pour père commun ; ce sera en considérant le texte, l'esprit et le caractère des annales hébraïques dans lesquelles le plus souvent l'expression *toute la terre* n'est qu'emphatique, et ne désigne que toute une contrée particulière telle que l'Egypte, la Judée, la Syrie, &c.

Ce sera en faisant cette autre remarque que l'unité d'un seul Noë et d'une seule famille ne forme point un dogme si capital au christianisme même que l'unité d'un Adam. C'est ce dernier seul qui est la source du péché originel et la première pierre de l'édifice de la religion actuelle. D'un autre côté il n'est point écrit dans les annales sacrées des Hébreux que toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel furent sans exception couvertes par les eaux et surpassées de *quinze* coudées ; il est vrai que cela est ainsi énoncé, non en François ou en Anglois, ou dans une langue exacte perfectionnée, mais en Hébreu, c'est-à-dire dans une langue peu correcte et fort éloignée de la précision, dans une langue remplie de l'emphase si naturelle aux Orientaux. La Chine s'appelle encore aujourd'hui *Thiene-hia*, nom qui signifie *tout ce qui est sous le ciel*; lorsque nous lirons dans l'histoire Chinoise rendue en notre langue qu'en 1644 les Tartares envahirent toute la Chine, le texte Oriental porte que l'année *vingt et unième du cycle soixante-sept les Tartares ont envahi et désolé tout ce qui est sous le ciel*; faut-il delà conclure que ces Tartares ont réellement envahi les quatre parties du monde (8)?

(8) Du Halde, histoire de la Chine, tom. I. p. 95.

De plus, quoiqu'il soit écrit, et quoiqu'il puisse être vrai que les eaux ont surpassé de hautes montagnes, le texte ne dit point, comme la traduction françoise, *toutes les plus hautes montagnes*; les hautes montagnes dont parle le texte de la bible ne désignent point que la terre entière eût été en même tems couverte d'une couche d'eau qui la surpassoit de quinze coudées dans toutes ses parties: dans quelques endroits les eaux ont pu en effet surmonter certains sommets par l'effet d'un flux et d'un reflux violent: mais alors des lieux très-bas pouvoient être découverts lorsque des lieux très-hauts pouvoïent être inondés. Dans d'autres endroits l'élasticité des couches de la terre a pu plonger des portions de continens sous les eaux et les en faire sortir à diverses reprises, lorsque les forces élastiques ont eu assez de forces pour cela. Ailleurs les couches ayant été rompues, les continens ont été noyés en se précipitant sous les eaux avec leurs montagnes et leurs vallées; leur ressort détruit par la violence de leur chûte ne leur a point permis de reprendre leur état naturel; les eaux voisines alors en déchargeant d'autres contrées y sont accourues, et ont formé des lacs, ou même de nouvelles mers dans ces tristes contrées, dans lesquelles on peut dire que le déluge dure encore.

Rien n'est plus singulier que les sentimens

étranges, extrêmes et dénués de vraisemblance que l'on a eu sur le déluge; les uns n'ont vu que des eaux qui se sont accumulées en peu de mois au point d'envelopper la terre entière d'une mer universelle, dans laquelle on ne voyoit plus ni la moindre île, ni le plus petit rocher, ni le moindre sommet de montagne. Un déluge universel conçu de cette façon, porte nécessairement avec lui l'idée d'une destruction universelle pour toutes les créatures; mais ceux qui l'ont ainsi imaginé ne se sont point embarassés de chercher d'où ils pouvoient faire venir un volume d'eau assez énorme pour submerger à la fin toutes les parties d'un globe tel que celui de la terre, ils ne se sont pas plus occupés du soin de faire disparoître cette masse d'eau. D'autres ont presque nié le déluge, ils l'ont rélégué dans la seule Judée ou dans l'Egypte : effrayés par le mot d'*universel* qu'on donne à cet événement, sans en comprendre le sens, ils ont rejetté tous les monumens de la nature qui réclament dans toutes les contrées de la terre en faveur de l'universalité d'une révolution physique, parce qu'ils ont cru que l'universalité d'une révolution par rapport à la terre, entraînoit aussi l'universalité de destruction par rapport à l'homme; ce sont pourtant deux choses bien différentes: il a pu se faire que la terre ait été bouleversée et ravagée

dans toutes les parties de sa surface, sans que cela empêche qu'il n'y ait eu en différens climats des hommes échappés du malheur général de leur demeure. Le déluge envisagé avec des yeux raisonnables et physiciens, a pu être un événement universel, sans qu'il en soit résulté une mer universelle ou une destruction générale de toutes les créatures.

Je ne décide pourtant point ce problême, je ne le propose pas non plus dans la vue de rendre cet événement moins redoutable; j'agirois contre les principes que j'ai posés dans mon ouvrage, dans lequel on voit partout les impressions funestes et unanimes causées par la destruction du monde, d'une manière qui a peut-être été méconnue des gens les plus persuadés de l'universalité littérale et continue du déluge. Qu'il ne se soit sauvé qu'une seule famille en un seul endroit de l'Arménie, ou qu'il s'en soit sauvé cent en cent différens endroits, il n'en est pas moins vrai que le genre humain a été détruit, et que ses restes ont été misérablement dispersés; que les hommes ont été les plus malheureux des êtres; que les premières générations ont été longtems misérables; et que toutes les nations présentes ne doivent leur origine qu'au très-petit nombre de ces infortunées créatures qui ont échappé aux révolutions de notre globe. Mais

d'un autre côté il n'est pas moins vrai aussi que cet événement, tout grand qu'il est par lui-même, a été chargé chez divers peuples d'une foule d'incidens merveilleux inventés tour-à-tour par la vanité et par l'oubli de l'antiquité. Il faut donc nécessairement consulter la nature et la raison pour s'en former une idée convenable et dégagée de fables. Quel qu'ait été le nombre de ceux qui ont survécu aux ravages de l'eau et du feu, même parmi ceux-ci il n'a dû y avoir qu'un très-petit nombre qui a pu survivre à la misère, à la faim, aux maladies, aux exhalaisons dangereuses qui ont été les suites naturelles et nécessaires de la révolution générale (9).

V. On seroit, sans doute, curieux de connoître par quel hazard les hommes et les bêtes, quel qu'ait été leur nombre, ont pu échapper à ce bouleversement et se tirer de l'horrible chaos des élémens irrités, déchaînés et presque confondus : en effet rien n'a été plus difficile si cet événement a surpris subitement les nations. Mais rien n'est subit dans la nature : si les moindres tempêtes sont annoncées plusieurs jours

(9) Ovide dit :

Maxima pars undâ rapitur ; quibus unda pepercit
Illos longa domant inopi jejunia victu.

METAMORPH. LIB. I. FAB. 6.

d'avance, la destruction du monde a dû être annoncée plusieurs années par des chaleurs, par des météores, en un mot par une infinité de phénomènes. Il paroît par les traditions hébraïques que la terre étoit déja une terre maudite et misérable 600 ans avant le déluge; que plus de 100 ans auparavant on prévit la ruine de la nature, et que l'on dut se précautionner, soit en allant habiter des contrées élevées pour se dérober aux inondations, soit des contrées maritimes pour être à portée de s'embarquer (10). Il paroît par les traditions universelles et par une multitude de détails que les montagnes furent surtout les asiles des hommes (11). C'est vers les hauteurs qu'ils ont levé les yeux, soit pour s'y réfugier d'avance, soit pour pouvoir y aller échouer; mais ce dernier moyen de se sauver a dû être le plus rare et le plus hazardeux. Si ce sont les mers qui ont d'abord inondé les continens par une marée déréglée, les vaisseaux ne pouvoient que se briser contre les hauteurs par le choc des flots tumultueux; si ce sont les eaux de pluie au contraire, elles ont dû d'abord faire déborder les rivières, remplir les vallées où

(10) Génèse, chap. V. vs. 29. et VI. vs. 3.

(11) *Ingressi sunt ardua et ascenderunt rupes, universæ urbes derelictæ sunt.* Jérémie, ch. IV. vs. 29.

elles couloient, et entraîner tout ce qui surnageoit, non sur les hauteurs d'où les eaux descendoient, ce qui seroit contre nature, mais vers les pleines mers où les vaisseaux et ceux qui les montoient ont dû périr de façon ou d'autre. Enfin sur cet élément il devoit y avoir mille chemins à la mort et à peine un ou deux à la vie. Je ne sçais si je dois nommer heureux ou malheureux ceux qui furent jettés sur quelque rocher. Mais on ne peut nier qu'il n'y ait eu des hommes qui aient trouvé cette ressource, et que les hauteurs et les montagnes n'ayent été en général le refuge des restes du genre humain. Le culte des montagnes dont nous avons parlé en plus d'un endroit, paroît un monument de la reconnoissance que les hommes conservèrent pour les endroits qui sauvèrent leurs ancêtres.

VI. Si l'histoire pouvoit pénétrer dans les premières annales du monde renouvellé, elle nous marqueroit avec plus de précision les contrées qui ont servi d'asile et de berceau aux premières sociétés ; ce qu'on remarque, c'est que toutes les anciennes nations ont été jalouses de leur origine particulière; elles ne vouloient se rien devoir les unes aux autres, elles prétendirent toutes aux titres d'*Autochtones*, d'*Aborigènes*, d'*Indigènes*, d'*Enfans de la terre*, dont on s'est sans doute servi pour désigner les peuplades com-

posées du petit nombre de ceux qui dans chaque contrée échappèrent aux calamités du déluge, et que l'on opposa aux nations établies par colonies, qui avoient formé des établissemens ailleurs que dans les endroits où le déluge les avoit d'abord rassemblées. Cependant on peut juger des prétentions que les nations ont à l'antiquité par la nature du continent et du sol qu'elles habitent. Le vaste continent de l'Asie dans lequel il y a des régions fort éloignées de la mer, de grands déserts dénués de rivières et de fleuves, enfin des contrées fort élevées, a pu avoir plusieurs nations qui pouvoient être appellées *Autochtones*; mais il faut les chercher vers les sommets du Songari, d'où les Chinois et les Tartares descendent; dans les hautes montagnes du Thibet et de Cachemire, d'où les Indiens sont venus; dans les hauteurs du mont Taurus et du Caucase, d'où les Chaldéens, les Hébreux, les Phrygiens doivent tirer leur origine. Le titre d'*Autochtones* ou d'originaires, n'a dû convenir qu'à un très-petit nombre de nations Européennes; l'Europe est la plus petite des quatre parties du monde; elle est découpée par de grands fleuves, des golphes, des mers; cependant cette chaîne de montagnes qui la traverse depuis l'Espagne jusqu'en Russie a dû offrir différens asiles aux nations dans le tems de la

révolution générale. Les Pyrenées, les Alpes, l'Apennin et différens autres rameaux de ces montagnes ont pu avoir leurs *Autochtones*. L'Afrique, moins grande que l'Asie, mais plus grande et plus aride que l'Europe, et formant un continent moins découpé, a dû avoir ses *Autochtones* dans le centre de son continent et aux sommets des montagnes d'Ethiopie et d'Abyssinie. Par la nature du sol de l'Egypte et de l'Ethiopie il est aisé de juger lesquels des habitans de ces deux contrées avoient le plus de droit à la haute antiquité qu'ils revendiquoient également; elle appartenoit sans doute à l'Ethiopie, région haute, et non à l'Egypte, région basse et marécageuse. On doit de même ôter le titre d'*Autochtones* à tous les peuples que l'histoire nous montre établis dans de grandes plaines et sur les bords des grands fleuves, tels que l'Euphrate, l'Indus, le Gange, l'Hoangho, le Pô, &c. quoiqu'on y voie ces peuples établis dès les premiers tems connus de l'histoire, ces contrées fertiles aujourd'hui depuis qu'elles ont été habitées, non dû être pendant une longue suite de siécles, que des bourbiers fangeux et des marais inhabitables. C'est le tems et le travail des hommes qui ont fait des séjours agréables de la basse Egypte, de la Béotie, de la Thessalie, de l'Acadie, de l'Asie mineure, de la Mésopotamie, des rives de l'Indus et du

Gange et des provinces inférieures de la Chine. L'histoire justifie ce que nous avançons. Hercule, suivant Diodore, dessécha la Thessalie en redressant le cours du Pénée, il fit la même chose pour la contrée qu'arrose le fleuve Achéloüs. Suivant Strabon l'Araxe ne formoit qu'un grand lac en Arménie que Jason déboucha en ouvrant des montagnes, ce qui fit que ce fleuve se déchargea dans la mer Caspienne. La Béotie fut inhabitable 190 ans après Ogygès. Dans Diodore les Ethiopiens assurent que les Egyptiens sont une de leurs colonies, fondés sur ce que le sol d'Egypte n'étoit primitivement qu'une mer; en effet l'histoire d'Egypte nous représente Osiris redressant le cours du Nil, desséchant les campagnes, creusant des canaux et formant des digues pour rendre le pays habitable. Hérodote parle sur le même ton, et dit que toute la basse Egypte n'avoit été qu'une mer ou un marais jusqu'à Ménés qui régnoit à Thebes dans la haute Egypte, seule habitable de son tems. C'est de-là que les Ioniens pour se moquer des antiquités Egyptiennes demandoient aux Egyptiens, *où ils étoient lorsqu'il n'y avoit point d'Egypte ?* Enfin il paroît que la Grèce fut totalement déserte, inculte et dépeuplée plus de trois siécles après le déluge de Deucalion. Eurotas, troisiéme roi de Sparte, trouva encore le plat pays de la Laconie inondé et

marécageux, et pour le dessécher il fit creuser le lit du fleuve qui porte son nom (12).

L'Amérique a pu avoir également ses *Autochtones*, mais elle n'en a point eu une quantité aussi grande relativement à son étendue; quoique cette vaste partie du monde contienne les montagnes les plus élevées que l'on connoisse, elles sont encore presque toutes des volcans et des fournaises. D'ailleurs l'Amérique est découpée et traversée par des fleuves dont le cours est si immense et dont les rameaux s'étendent si loin, que l'on peut regarder les vastes plaines de l'Amazone, de l'Orénoque, du Paraguai et de la Louisiane comme des golphes à peine desséchés. Le Canada est si rempli de lacs, qu'une grande partie de cette contrée peut encore être regardée comme inondée par le déluge. De plus les habitans qu'on a trouvés en Amérique sont dans un état qui indique qu'il n'y a eu dans cette partie du monde que très-peu d'hommes qui ayent eu le bonheur d'échapper aux malheurs de la nature: cette contrée n'a point eu le tems de se repeupler autant que d'autres; il faut encore des siécles pour y ramener la vie sociale

(12) Voyez *Diodor. lib. I.* §. *1. cap. 5. lib. III. cap. 2. lib. IV. Herodot. lib. II. Strabo, lib. XI. Pausanias. lib. III. cap. 1. Acta Erudit. Lipsiens. anno 1691. pag. 100.*

et les arts qui en sont la suite. Les révolutions fréquentes auxquelles ce pays est sujet, semblent prouver que les suites du déluge y ont duré bien plus long-tems qu'ailleurs, ont dû inquiéter et troubler les nations dans leur tendance à se perfectionner, et maintenir chez les peuples cette vie errante et sauvage qu'une nature plus calme a depuis longtems fait disparoître de tout notre hémisphere. Au reste nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que les nations policées de l'Amérique, telles que celles des Péruviens et des Mexicains, ont longtems conservé le souvenir des maux arrivés à leurs ancêtres, et ont à cette occasion pratiqué des usages analogues à ceux de tous les autres peuples de la terre. C'étoit une tradition chez les Péruviens que leurs ancêtres sauvés autrefois sur les montagnes y étoient longtems demeurés, parce que des géans s'étoient emparés des plaines.

VII. Nous terminerons ce chapitre par quelques réflexions sur l'histoire : rien ne paroît sans doute plus digne de notre étonnement que le silence gardé par la plûpart des historiens sur le déluge, et que la stérilité des détails qu'ils nous ont transmis sur ce grand événement. La plûpart de ces écrivains ont cependant eu pour objet l'origine des sociétés qu'ils voyoient établies de leur tems : plusieurs d'entr'eux ont voulu remonter

jusqu'aux tems les plus reculés qu'il leur étoit possible ; quelques-uns même ont osé remonter juqu'à la première origine de toutes choses. Ont-ils donc pu ignorer réellement ce grand événement ? Comment s'ils le connoissoient, ont-ils pu ne le raconter que comme un fait isolé, sans suites, et détaché de tout ce qui étoit arrivé depuis ? Peut-on présumer que le déluge n'eût fait aucune impression sur la façon de penser des premiers hommes ? Peut-on douter qu'une catastrophe si remarquable n'ait influé sur leur conduite, au point de devenir le mobile de tous les actes des premières sociétés ? N'est-ce pas dans cette source que les écrivains auroient dû chercher l'explication des usages et des institutions qui subsistoient de leur tems, et qui se sont perpétuées jusqu'à nous ? Le déluge étoit sans doute le premier fait d'où il falloit partir, qu'il falloit détailler et approfondir, dont il falloit examiner les suites physiques à l'égard du monde, et les effets moraux à l'égard des hommes et des nations.

Ce silence et cette différence doivent nous paroître d'autant plus surprenans dans les historiens, que nous devons connoître, après l'examen qui a été fait, combien les premiers qui ont entrepris l'histoire du monde ont dû avoir de ressources. Les fables allégoriques dans lesquelles

nous avons trouvé plus de détails et plus de vérités que dans l'histoire même, ne devoient point être aussi inintelligibles de leur tems, qu'elles le sont devenues par la suite. Ne connoissoient-ils donc pas le langage poétique et religieux dont nous avons retrouvé l'esprit et le systême? Ne voyoient-ils qu'avec les yeux du peuple cette multitude de fêtes, de jeux, de cérémonies et d'usages dans lesquels nous avons découvert les impressions faites par le déluge sur le cœur des hommes, l'esprit funébre de toute l'antiquité, l'intérêt que les nations ont pris aux révolutions arrivées du tems de leurs ancêtres? La mémoire qu'elles en conservèrent longtems, avoit, comme on a vu, attristé le genre humain, et l'avoit plongé dans la plus sombre mélancolie; comment donc est-il possible que les historiens n'aient fait nulle attention à ce caractère lugubre que nous avons remarqué au sein même des solemnités? S'ils s'en sont apperçus, comment n'ont-ils pas eu le désir d'en découvrir l'origine? La fable est plus instruite et plus instructive à cet égard que l'histoire, singularité bien frappante, mais qui n'en est pas moins réelle!

Il faut avouer que les plus anciens des historiens n'ont été nécessairement que des hommes modernes, relativement au déluge. Les villes dont le luxe et l'oisiveté ont, suivant Platon, donné

donné les premières la naissance aux écrivains, n'ont été bâties que bien des siécles après cet événement terrible. Les premiers tems se sont passés dans les larmes, dans l'ignorance. Des hommes forcés de s'occuper péniblement à trouver une subsistance précaire, ne songent guere à cultiver leur esprit, ou à recueillir des faits pour instruire et amuser une postérité sur laquelle ils ne peuvent compter. Les plus anciennes histoires connues nous peignent l'idolâtrie déjà universellement régnante dans le monde; elles nous indiquent par-là que le style allégorique et les usages figurés étoient déjà altérés et corrompus même chez les peuples policés; dès-lors nous voyons ces fables et ces allégories chantées et non comprises; dès-lors nous voyons les suites de cette ignorance que l'esprit qui présida à l'institution des mystères, avoit déja répandue par-tout dans la vue de rendre les sociétés actives et laborieuses; dès-lors nous voyons de vastes empires déjà fondés et établis dans des contrées basses de la terre, qui n'ont pu être habitables que les dernières.

Tout nous indique donc un prodigieux intervalle entre le déluge et le tems des premiers historiens. D'ailleurs il n'étoit point de la gravité de l'histoire et de la nature de son style, de recueillir toutes les anecdotes allégoriques et con-

fuses dont toutes les légendes primitives étoient remplies; si les historiens l'ont fait quelquefois, tantôt ils n'ont osé les représenter que comme des traditions populaires, tantôt comme des objets isolés, uniquement respectables par l'usage qu'en faisoit la religion établie; il eût été impie d'en nier l'existence, il eût été dangereux d'expliquer aux peuples leur véritable sens. Joignez à cela que ces premiers historiens ignoroient de quelle importance il pouvoit être pour l'histoire, et surtout pour l'histoire morale dont ils n'avoient, suivant toute apparence, aucune idée, de la puiser, non dans les annales, mais dans les usages consacrés de tous les différens peuples; ils n'ont rapporté ces usages que comme des ornemens et des hors-d'œuvre; si plusieurs ont tenté de les expliquer, ils s'en sont communément très-mal acquittés, faute d'une certaine étendue de connoissances que le tems seul pouvoit donner; plusieurs après avoir rapporté ces usages, se sont fait une religion de ne les point expliquer. Hérodote, Diodore de Sicile, Pausanias, Plutarque, &c. sont remplis de réticences volontaires lorsqu'il est question d'expliquer des usages religieux; et l'on ne peut douter que cette discrétion dans les premiers écrivains n'ait eu originairement le même principe et les même vues que les législations politiques qui crurent devoir

cacher aux hommes la science de l'univers à cause des objets tristes dont elle étoit remplie, et des empêchemens qu'elle apportoit aux progrès de la société. Voilà, sans doute, les principes, les raisons du silence des historiens sur le déluge, sur ses détails, sur ses suites physiques et morales. On peut les réduire à quatre chefs; 1°. la longueur de l'intervalle qui s'est écoulé entre le déluge et les premiers historiens; 2°. le style allégorique devenu fabuleux et inintelligible, et lié à la religion; 3°. les connoissances incomplettes des historiens; 4°. enfin les vues politiques qui ont fait établir les mystères dont l'ignorance fut la suite.

VIII. Ce dernier motif des vues de l'ancienne police nous présente une réflexion à faire. Si nous avons découvert que d'anciens législateurs ont cru devoir cacher aux hommes les anecdotes de leur première histoire, et leur voiler l'esprit funébre de leur religion; si nous avons découvert qu'ils l'ont fait par prudence et en vue de l'utilité des peuples; à quoi sert, dira-t-on, de rappeller un souvenir oublié, et de présenter aux nations un tableau lugubre qui ne peut que les attrister, les dégoûter et les attendrir inutilement sur le sort de leurs ancêtres? Ce sont les objections que je me suis faites à moi-même, et si elles ne m'eussent pas

conduit à des réflexions profondes, peut-être aurois-je été retenu dès le premier pas; j'aurois sacrifié sans peine au silence les études de toute ma vie. En cela j'aurois suivi les vues mystérieuses des législations, car j'avoue que mon systême seroit de cacher aux hommes des vérités que je leur croirois dangereuses; je souhaiterois à mes semblables plus de bonheur que de lumières, si ces deux choses ne marchoient pas communément d'un pas égal. J'ai bien vu en effet que le systême de l'ancienne police étoit sage et digne d'éloges, puisqu'il avoit pour objet de tirer les hommes d'une vie malheureuse et d'effacer de leur esprit une foule d'opinions extravagantes qui ne servoient qu'à nourrir leur mélancolie, leur indifférence pour le bonheur et leur ennui de la vie. Mais d'un autre côté j'ai aussi apperçu que les tems étoient changés, et que le principe d'humanité qui avoit engagé les législateurs à jetter un voile utile sur une foule d'objets nuisibles, pouvoit aujourd'hui faire écarter ce voile pour exposer aux regards des hommes revenus de leurs craintes les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles ont été. Une révélation qui eût été nuisible alors est utile aujourd'hui. En effet par une suite d'une foule d'événemens arrivés sur la surface de notre globe depuis ces antiques législateurs, les hommes

se sont de nouveau remplis l'esprit d'une multitude d'opinions fausses et d'usages déraisonnables ; à force d'avoir été ballotés par une infinité de systêmes de religion, de politique et de morale, par une foule de gouvernemens et de principes différens, ils n'ont pu suivre de chemin assuré. L'homme ne connoissoit plus rien, et ne se connoissoit pas lui-même ; ses droits, ses espérances et ses craintes étoient des énigmes pour lui, et le genre humain étoit semblable à un foible vaisseau poussé au gré des vents et des caprices de ses guides sur une mer immense, où il est exposé à de fréquens naufrages ou du moins à des tourmentes continuelles.

J'ai vu que presque par toute la terre l'histoire n'étoit qu'une fable, que les plus graves historiens n'étoient que des conteurs puériles, que leur science n'étoit qu'un délire pompeux et perpétuel ; j'ai vu que tout ce qu'on regardoit la plûpart du tems comme une succession continue et non interrompue de faits et de vérités, n'étoit qu'une chaîne continue d'erreurs, d'extravagances et de mensonges politiques. J'ai vu que la science du bonheur des hommes qu'on appelloit autrefois politique, n'étoit plus sous ce nom respectable que l'art de couvrir la terre de malheureux, pour servir les passions d'un petit nombre. J'ai vu que la plûpart de ceux qui se

trouvoient chargés du soin de rendre les hommes paisibles, tranquilles et heureux, n'en connoissoient pas les moyens, ou par un effet de leur ignorance, de leurs préjugés et de leurs injustices refusoient d'y recourir, et n'étoient que les fardeaux du monde et les fléaux de leurs semblables. J'ai vu enfin que par une multitude de révolutions morales et politiques, de changemens de loix, de principes, d'opinions et de préjugés, le caractère naturel de l'homme avoit été tellement altéré qu'il étoit devenu méconnoissable, ridicule et indéfinissable. En un mot l'homme est devenu une énigme pour la philosophie; des moralistes dangereux l'ont égaré d'âges en âges, tantôt en le considérant comme un être naturellement méchant, féroce et corrompu, tantôt en le regardant comme un animal stupide, dont la raison troublée, ne méritoit plus d'être consultée; leurs maximes pernicieuses, bizarres et toujours extrêmes, ont tantôt avili cet être infortuné, et tantôt l'ont enivré et ravi follement au-delà de sa sphère. Dans le dérangement presqu'universel qui résulte de ces idées insensées et dangereuses, on retrouve l'homme presque au même état où l'ancienne police l'avoit trouvé. Si la plus grande partie du genre humain n'est point retombée dans une vie sauvage, du moins il est retombé ou resté dans une barbarie réelle, même au milieu

des villes, et dans des craintes, des tristesses, et des mélancolies habituelles qui le poursuivent jusqu'au sein des plaisirs. Enfin on voit l'homme presqu'universellement malheureux, et privé de cette portion de bonheur que la religion, le gouvernement et l'industrie devroient lui procurer sur la terre, et dont une nature calme et un ciel serein lui permettent de jouir.

C'est surtout à cette classe d'hommes qui gouverne les autres que j'ai voulu montrer l'affreux tableau des malheurs du genre humain; j'ai cru par-là les intéresser en sa faveur; je me suis flatté que si l'ambition n'a point étouffé en eux l'humanité, ils sentiront quelques remords à redoubler les maux des hommes qui depuis tant de siécles n'ont presque point cessé d'être malheureux. J'ai eu pour objet de consoler des infortunés, de les rassurer sur leurs craintes vagues et démenties par l'expérience, et de leur épargner de nouvelles terreurs et de nouvelles larmes. Qu'ils comparent la situation malheureuse de leurs pères avec celle dont la nature leur permet de jouir. Que les souverains des hommes renoncent au triste avantage d'être aussi destructeurs que les élémens déchaînés au tems du déluge. Que les législateurs apprennent aux citoyens à s'aimer, à se secourir, à se rendre mutuellement heureux dans la société qui n'est

avantageuse au genre humain qu'autant qu'elle adoucit ses peines.

IX. Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé à révéler aux hommes des vérités qu'une étude profonde et assidue de l'antiquité m'a fait entrevoir. Si l'ancienne police a cru pour le bien des nations devoir leur cacher l'esprit de leurs institutions primitives, j'ai cru que c'étoit les servir aujourd'hui que de relever le voile que l'antiquité avoit jetté sur les choses. Il a fallu pour cela remonter aux principes afin que les législateurs et les peuples sortissent du labyrinthe où jusqu'à présent la plûpart des hommes ont erré. En cela j'ai suivi les vues de plusieurs grands hommes de notre tems, qui ont senti combien il importoit au bonheur des peuples de remonter aux premiers principes des choses. Le goût de la philosophie et le desir de faire des recherches sur la marche de l'esprit humain, qui fait le caractère de notre tems, sont des fruits nécessaires de la renaissance des lettres, secondée par l'inestimable invention de l'imprimerie : celle-ci après un grand nombre de siécles de stupidité et d'ignorance, a exposé à tous les yeux les ouvrages de l'antiquité ; par là dans l'espace de deux ou trois siécles la sphère de l'esprit humain s'est aggrandie avec une rapidité singulière, et par un effet naturel elle va tou-

jours en croissant. Les premières lectures données à la curiosité ont conduit à la réflexion, et ont faît naître l'esprit de critique et de controverse. On a longtems critiqué et commenté, et enfin on a commencé à penser d'après soi-même. Plus l'antiquité a été connue, plus on a eu occasion de voir les ténébres dont elle étoit couverte en plusieurs de ses parties et les lacunes qui y sont demeurées. L'esprit de systême a voulu suppléer à ces défauts: mais la multitude des systêmes, la plûpart asservis plus ou moins aux anciens préjugés, en ayant dégoûté, on a pris le goût des sciences exactes qui ne permettent aucun écart à l'esprit; on a reconnu en elle quel étoit l'effet de la sensation du vrai, et cette sensation a paru toute nouvelle, parce que le vrai est rare par-tout ailleurs: elle a fait naître un peuple de géométres, d'astronomes, de physiciens et de philosophes qui ont enfin inventé l'art de calculer, d'analyser, et sur-tout l'art important et nouveau de considérer et de comparer les êtres physiques et moraux. Dès-lors on a ag[i] comme si l'univers ne faisoit que naître; chacun a regardé autour de soi, il a levé les yeux vers le ciel, il a fouillé la terre, enfin il s'est interrogé et sondé lui-même. Plusieurs de ces savans ont travaillé dans leur cabinet, et se sont réchauffés du même esprit que des législateurs qui

auroient à instruire, à policer et à rendre heureux des hommes nouvellement sortis de la terre. Après avoir apprécié avec justesse l'utilité des sciences nouvelles, on a donné à chacune le rang qu'elle méritoit, relativement aux avantages qui en résultoient; les hommes ont enfin reconnu celles qu'il importoit le plus d'honorer et de chérir. On a remonté de nos jours aux grands principes des loix et de la législation; de grands hommes ont prêché l'agriculture, le commerce, l'industrie, la population; les sçavans renonçant aux jouets qui amusoient, pour ainsi-dire, l'enfance de l'esprit humain renouvellé, se sont attachés à des objets plus dignes de l'occuper dans un âge mûr, et plus propre à perfectionner son sort. Toutes les branches de l'administration ont été et sont encore examinées par des citoyens qui, dégoûtés des études stériles et frivoles de leurs pères, ont osé porter leurs regards sur la politique et le gouvernement, et sur tout ce qui intéresse véritablement leur bien-être en ce monde et en l'autre. L'esprit parvenu à sa maturité a voulu des alimens plus forts; et les écrits ont été forcés de prendre une énergie et une vigueur inconnues autrefois. Tout a pris le ton de la philosophie, et ceux qui n'ont point été capables de suivre la marche des esprits de leur siécle, ont eu le déplaisir de

voir qu'ils étoient des étrangers dans leur pays qui n'en parloient plus la langue, ou de vieux enfans dont les pas tardifs n'ont pu atteindre leurs contemporains.

Quoi qu'en dise l'envie, notre tems est celui des êtres pensans; il nous promet un avenir heureux. Car, ne nous y trompons pas, la lumière progressive frappe tôt ou tard les yeux même de ceux qui se croient intéressés à l'éteindre; la vérité entraîne à la fin ceux-mêmes qui lui opposent les obstacles les plus forts. La politique vulgaire et bornée est souvent ébranlée par l'impulsion donnée à l'esprit des peuples; elle montre alors quelques lueurs de philosophie, elle quitte la routine aveugle que l'intérêt du moment et le préjugé lui rendent souvent chère; et quelquefois la nécessité la force de s'occuper du bien-être des nations, et de céder à la philosophie qu'elle hait ou qu'elle méprise.

Telle a été et telle sera la marche de l'esprit humain depuis la renaissance des lettres; dès qu'il s'est vu éclairé il a pris la route du vrai; il ne lui a fallu pour cela que le tems nécessaire pour examiner les différens objets; s'il a mis plusieurs siécles à cet examen, c'est que la multitude des objets dont il a été frappé tout-à-la-fois étoit immense; c'est que sa vue étoit encore foible et peu accoutumée à la lumière. Mais enfin

le vrai est connu, ou du moins nous le voyons de loin; nous sommes sur le chemin qui y mène; nous marchons partout le flambeau de l'expérience à la main ; nous le portons même sur les replis de l'ame humaine, et nous savons tirer des fruits de ses opinions, de ses erreurs et de ses folies. Notre tems est à quelques égards semblable à celui des premiers inventeurs de la police ; les esprits sont, comme eux, occupés à chercher les moyens de rendre les hommes plus sociables et plus heureux : il faut, pour y parvenir, perfectionner la connoissance de l'histoire morale de l'homme. La morale, comme la physique, ne peut être éclairée que par l'expérience et les faits.

CHAPITRE II.

Des effets moraux du déluge, ou du premier état des sociétés échappées aux malheurs de la terre.

I. L'HISTOIRE nous présente si peu de faits sur les tems qui ont immédiatement suivi le déluge, que nous sommes forcés de recourir à la fable pour découvrir les idées que les anciens s'étoient formées de ces premiers tems. Il faut ensuite nécessairement rentrer au fond de son propre cœur et se consulter soi-même, pour juger de

leurs idées et pour les rectifier, en puisant dans la nature des choses et des circonstances, ce qu'on a pu dire, faire et penser dans ces premiers instans d'infortune et de misère.

Commençons par consulter les Chinois, les plus anciens peuples de la terre dont nous ayons l'histoire. Cependant ce n'est point dans l'histoire de ce peuple, mais dans ses fables qu'il faut chercher le déluge et ses suites; événemens dont leurs annales historiques ne font aucune mention. Au-delà des tems dont la certitude est fondée sur la chronologie, la plûpart des historiens chinois ont placés d'immenses périodes qui renferment un intervalle de tems de plus de cent millions d'années; ces périodes appellés *Ki* sont au nombre de dix, et comprennent chacun les régnes de plusieurs rois ou dynasties : on les trouve remplis de fables, de merveilles, d'inventions, de contradictions et de répétitions (1).

Le premier période nous montre trois familles sous le nom d'*augustes familles du ciel*, d'*augustes familles de la terre*, et d'*augustes familles des*

(1) Les détails qui suivent sur les Chinois, sont tirés de l'extrait des historiens chinois fait par des Hauterayes, et inséré à la fin du IIIe. volume du livre de l'*origine des loix, des arts, &c.* de Goguet, Paris 1758; *de l'histoire des Huns, tom. I.* et de *l'histoire de la Chine du P. du Halde.*

hommes. C'est cette troisiéme famille qui fit construire les premières villes; ce fut alors qu'il commença à y avoir de la distinction entre le souverain et le sujet; ce fut alors que l'on but et que l'on mangea en paix, et que les sexes s'unirent.

Sous le second période on nous présente les hommes cachés dans le fond des antres et des cavernes, ou perchés sur des arbres. Cet état fut de longue durée sans doute, puisqu'il est dit que ce fut vers la fin du septiéme période que les hommes cessèrent d'habiter les cavernes.

Dans le huitiéme période les herbes et les feuillages servoient encore d'habillemens; les serpens et les bêtes féroces étoient en grand nombre sur la terre, les eaux n'étoient point encore rentrées dans leur lit, et la misère étoit extrême. *Tchine-fang* apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, et à s'en faire des vêtemens propres à garantir des vents et des frimats; il leur enseigna encore à faire un tissu de leurs cheveux en forme de parapluie; on lui obéissoit avec joie. Les rois de ce période alloient les cheveux épars et sans ornemens; ils gouvernoient en paix sans sceptre ni couronne. Remplis de bienfaisance, ils donnoient toujours et ne recevoient jamais rien; les peuples, sans les connoître pour maîtres, les portoient au fond de leurs cœurs. Le ciel et

la terre étoient alors dans un ordre et une harmonie merveilleux ; tout croissoit à l'envi ; les oiseaux faisoient leurs nids si bas qu'on les auroit pu prendre à la main ; tous les animaux étoient dociles et se laissoient conduire à la volonté des hommes ; on tenoit le *juste milieu ;* la concorde régnoit par-tout, il n'y avoit ni dedans, ni dehors, ni mien ni tien. Mais lorsqu'on eut dégénéré de cet heureux état, les oiseaux et les bêtes, les vers et les serpens commencèrent à sentir leurs forces, et comme de concert firent la guerre à l'homme. Il est dit ailleurs que les animaux se multiplioient beaucoup, mais que les hommes étoient fort rares et ne pouvoient vaincre les bêtes et les serpens. Un autre écrivain dit que les princes de ce tems, perchés sur des arbres ou enfoncés dans des cavernes profondes, possédoient l'univers, (c'est-à-dire la Chine) : que ces bons rois ne respiroient que la bienveillance et l'humanité ; que le peuple n'alloit point leur faire la cour, mais que tout le monde obéissoit ponctuellement à leurs ordres ; que les hommes peuploient les déserts et vivoient en société avec toutes les créatures, sans songer à faire aucun mal aux bêtes ; que celles-ci de leur côté furent long-tems sans les attaquer, mais qu'à la fin il fallut faire des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, pour se

mettre à couvert de leur voracité. Qu'alors on ne savoit ce que c'étoit que le labour, qu'on vivoit d'herbes et de fruits, qu'ensuite on but le sang des animaux, on mangea de leur chair crue avec le poil et les plumes; que *Soui-gine* trouva l'art de faire du feu par le frottement d'un certain bois, et apprit à cuire les viandes; que dès-lors il n'y eut plus de maladies. Comme du tems de ce *Soui-gine* il y avoit encore beaucoup d'eau sur la terre, il apprit aux hommes à pêcher; il voulut que les hommes, qui ne se marioient alors qu'à 50 ans et les femmes à 30, s'unissent dès 30 ans à des filles de 20. Telle est la fable du huitiéme *Ki*.

Dans le neuviéme période on commença à faire quelques courses ou quelques voyages; plusieurs observèrent le ciel pour connoître le tems et ses changemens. Sous *Sce-hoang* il y eut une différence entre le roi et le sujet; il s'établit du rapport entre le fils et le père; on distingua le précieux du vil; les loix parurent; les rites et la musique s'établirent, des châtimens furent exercés, et ce prince jetta les fondemens d'une bonne police, en établissant des officiers pour chaque chose. Ainsi le ciel et la terre acquirent leur entière perfection, ce qui, dans le style chinois, doit être entendu dans un sens moral, et non dans un sens physique.

Tcho-

Tcho-jong inventa un accord de musique dont l'harmonie pénétroit par-tout, touchoit l'esprit intelligent et calmoit le cœur de l'homme; de manière que ses sens extérieurs furent sains et ses humeurs dans l'équilibre, et qu'il y eut entre les hommes des vertus sociales, de la modération, de la politesse et une vie bien réglée. Ce beau tableau n'est cependant que pour l'homme, la terre étoit encore horrible à voir; car il est dit que vers la fin de ce période on ne voyoit par-tout que de vastes forêts remplies de bêtes féroces; que les hommes étoient encore en petit nombre, et n'avoient d'autres armes que des branches d'arbres pour se défendre des bêtes sauvages; que les eaux croupissoient par-tout, que les fleuves n'avoient point de cours réglé, et qu'il en résultoit un grand nombre de maladies; ce triste état ne servoit cependant qu'à animer et à entretenir l'attention et l'affection des princes pour les hommes. *Tchu-siang-chi* fit faire une guitarre à cinq cordes pour conserver tout ce qui a vie, et *Une-khang* institua la danse par principe de santé. C'est à la fin de ce neuviéme période que les auteurs Chinois terminent les tems fabuleux, en avouant cependant que l'intervalle qui suit jusqu'à la dynastie vraiment historique des Hya, est sans aucune certitude chronologique, et tient un milieu entre la fable et l'histoire.

Le dixiéme âge ou période commence par *Foki*, que l'on regarde assez généralement comme le premier législateur de la Chine. Vû l'état où la Chine étoit de son tems, l'on ne peut faire venir ce législateur que des montagnes élevées qui sont à l'Orient et au Septentrion de la Chine, puisqu'il établit son empire dans le Chensi et le Honan, entre les fleuves Hoang-ho et Kiang, qui furent encore longtems après lui les bornes de la Chine au nord et au midi. De son tems on dit que la vie des hommes différoit à peine de celle des animaux, errans çà et là dans les forêts et les montagnes ; les enfans ne connoissoient que leurs mères et jamais leurs pères ; les hommes étoient sans bienséance et sans pudeur ; ils ne songeoient qu'à dormir, puis ils se levoient et soupiroient ; lorsque la faim les pressoit ils cherchoient à manger, et lorsqu'ils étoient rassasiés ils jettoient les restes sans prévoyance. Ce tableau qui choque la vraisemblance après ce qui a été dit des progrès déjà faits, n'est peut-être cependant point une contradiction. Fohi pouvoit être originaire d'un peuple déjà plus civilisé et plus heureux, dont ce qui a été dit précédemment étoit l'histoire, et nous devons ici le regarder comme un chef de colonie qui va à la découverte, et qui se fixe dans une contrée dont les habitans vivoient encore misérablement. On sçait qu'il s'en faut de beaucoup

que tous les peuples du monde n'aient fait des progrès égaux vers la sociabilité : vis-à-vis les Egyptiens les Grecs n'étoient que des peuples nouveaux ; vis-à-vis de nous les Américains ne semblent que de naître : les Espagnols et les Portugais comparés aux Anglois et aux François sont encore dans la plus honteuse barbarie ; cependant des tems égaux se sont écoulés pour les uns comme pour les autres. Au reste il y a encore dans les montagnes de quelques provinces de la Chine des barbares qui descendent des sauvages ou des vrais *Autochtones* que les Chinois trouvèrent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui.

De ce que les traditions éparses dans les neuf *Ki* ou périodes appartiennent aux Chinois, il ne faut pas croire pour cela que le sol de la Chine soit le théâtre que les premiers auteurs de ces traditions ayent eu en vue, la scène a pu être partout ailleurs. Dans les anciens tems les peuplades étoient fort ambulantes, elles portoient vraisemblablement avec elles leurs traditions et l'histoire de leur ancien état ; les faits se sont fixés à la fin aux endroits où les peuples se sont fixés eux-mêmes. C'est une observation qui peut être utile et propre à éclaircir plusieurs contradictions et plusieurs énigmes que la fable et l'histoire nous présentent. On voit par exemple dans Hérodote, livre II, que les Egyptiens se souve-

noient d'avoir vu le soleil se lever où il se couche aujourd'hui, et que ce prodigieux phénomene n'avoit produit aucun changement dans les productions de la terre. Pour expliquer cette tradition il suffit de songer que les Egyptiens, du tems d'Hérodote, originaires sans doute des hautes contrées de l'Afrique, lorsqu'ils demeuroient par-delà la ligne équinoxiale, et qu'ils regardoient le lieu du midi du soleil, devoient voir son levant à leur droite et son coucher à leur gauche; parvenus insensiblement dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui, ils n'ont pû regarder le lieu du midi du soleil sans mettre à leur gauche ce même levant que leurs ancêtres avoient à leur droite.

Fohi réunit les hommes dispersés, il leur porta ou plutôt leur perfectionna la pêche et la chasse; leur apprit à nourrir des animaux domestiques tant pour leur usage que pour les sacrifices; il régla les mariages, mit de l'ordre par les loix dans les sociétés publiques et particulières; il établit différens officiers, les uns pour observer le ciel, d'autres pour la construction des maisons et des villes, d'autres pour l'agriculture, d'autres pour la médecine, d'autres pour veiller sur les travaux qu'il entreprit dans les montagnes et les plaines pour l'écoulement des eaux. Il fit de plus des chansons pour récréer ses sujets; il inventa

une écriture nouvelle qu'il substitua à des cordes nouées ; enfin il régla les tems.

Son successeur *Chin-nong* fut appellé *esprit laboureur* , parce qu'il donna tous ses soins à l'agriculture qu'il facilita à l'aide de plusieurs inventions ; ce fut la grande multiplication des hommes qui le porta à tourner ses vues de ce côté ; on prétend même que ce Prince trouva le vin ; qu'il fut un grand médecin ; qu'il fit des chansons pour les travaux champêtres, et qu'il institua des fêtes ; comme Cérès il parcourut toute la terre, c'est à-dire toute la Chine, traîné par des dragons, dans la vue de répandre ses bienfaits. Les mœurs étoient simples ; chacun avoit le sien et s'en contentoit ; on ne voyoit point de querelles ; cependant les loix étoient peu nombreuses, mais le gouvernement n'en avoit pas moins un appareil sévère et majestueux.

Hoang-ti son successeur ne fut pas moins ardent à rendre les peuples heureux et à en civiliser de nouveaux ; il fit pratiquer pour cet effet des chemins dans les montagnes, et continua les travaux de Fohi pour régler le cours des rivières. Sous son régne on fit usage de bateaux ou de navires ; par ce moyen ce prince fit des découvertes, et réunit sous son empire toutes les contrées entre les deux fleuves dont nous avons parlé ;

ces conquêtes le déterminèrent à prendre le diadême et les ornemens royaux afin de rendre son autorité plus respectable. Il établit la distinction des rangs ; les villes et les maisons devinrent plus commodes. Cependant il y avoit encore beaucoup de maladies : ils est dit que ce Prince fit la guerre et vainquit trois rebelles. Chaohao marcha sur les traces de son prédécesseur ; sous son régne l'empire continua à être heureux, et il poursuivit les travaux publics qui avoient été commencés. Tchuen-hio continua les choses sur le même pied, mais il fit sur-tout de grandes réformes dans le culte public. Chaque famille avoit alors chez elle des prêtres et des sacrificateurs particuliers, usage qui s'est encore conservé dans le Thibet ; le Roi établit un sacerdoce unique qu'il réunit à sa couronne ; il voulut que l'empereur fût le seul pontife de ses états, et que lui seul offrît des sacrifices au Souverain du ciel au tems marqué. Kao-sin rendit la Chine la plus heureuse contrée qui fût sous le ciel ; il établit les *Lettrés* pour être le séminaire des magistrats ; ils eurent seuls le droit d'enseigner le peuple au nom du Prince, et de prêcher la morale et les devoirs de l'homme. La musique de son tems continua à se perfectionner. Tohi son successeur fut un mauvais prince qui ne songea qu'à ses plaisirs ; il fut déposé et banni.

Yao lui succéda. C'est son installation arrivée en 2357, qui est l'époque de la certitude chronologique dans l'histoire chinoise. Le nom de ce Prince est encore fameux par les bienfaits dont il combla ses sujets. Il continua à aggrandir la terre aux dépens des eaux, qui de son tems baignoient encore le pied des montagnes, et rendoient les plaines inhabitables. Ces eaux, selon les auteurs chinois, s'étoient autrefois élevées jusqu'au ciel, et ils les regardent comme celles du cahos ou de la naissance du monde. Yao, aidé d'Hyn, homme fort intelligent, et d'un peuple nombreux et laborieux, qui aima mieux travailler chez lui que d'aller courir le monde comme nos Européens, détruisit les forêts, dessécha les vallées, forma des canaux, éleva des digues et des chemins, et fit partout des saignées pour débarrasser les eaux. Par tous ces travaux ce Prince acquit un nom immortel. Enfin, au lieu de choisir son fils pour successeur, il prit un simple laboureur nommé *Chun*; son choix fut applaudi, et celui-ci répondit à ses vues, car on le compte parmi les grands bienfaiteurs de l'empire Chinois. Il eut pour successeur, Yu dont nous avons parlé. Ainsi les talens furent couronnés tour à tour. Yu monta sur le trône l'an 2207 avant notre ère, et fut la tige de la première dynastie dite *Hia*. Il rendit la couronne héréditaire, et y éta-

blit le sacerdoce à perpétuité, décernant la peine de mort contre quiconque feroit la fonction de prêtre dans l'empire. Ce Prince laissa des livres sur l'agriculture, l'art hydraulique, le nivellement, &c.

II. Tel est le tableau que les fables et les premières histoires de la Chine nous présentent sur le plus ancien état des hommes. On y voit de fréquentes contradictions, un mêlange singulier de misère et de félicité, de vertus et de férocité : cependant il est impossible de n'y pas reconnoître souvent le ton de la nature et de la vérité. Nous verrons par la suite quel usage raisonnable on peut faire de ces divers points de vue, et même de ces contradictions; on a banni ces détails de l'histoire comme indignes d'y occuper une place, et l'on a cru que les premiers pas des hommes n'étoient point assez intéressans pour en chercher les traces. La philosophie n'en porte point ce jugement. Platon, dans ses œuvres politiques, ne cesse d'insister sur les premiers tems, il les regarde comme la clef de l'histoire. Voyons donc ce qu'a dit sur ce sujet le plus sage de la nation la plus éclairée du monde (2).

» L'état présent de la société, dit ce philo-
» sophe, la constitution des pays et des loix,

(2) *Plato de legibus*, *lib. I.*

» tout cela procéde de la profondeur des tems,
» et des révolutions arrivées anciennement. . . .
» C'est une tradition qu'il y a eu autrefois de
» grandes mortalités causées par des inondations
» et par d'autres calamités générales dont peu
» d'hommes se sont sauvés; ceux qui furent alors
» épargnés ont mené une vie pastorale sur les
» montagnes : nous pouvons penser, ajoute t-il,
» que ces hommes conservèrent la connoissance
» de quelques arts utiles, et de quelques - uns
» des usages antérieurs, mais ils oublièrent l'ava-
» rice et les querelles qui en sont les suites. On
» peut encore penser que les villes ayant été to-
» talement renversées par ces destructions, la
» plupart des inventions furent ensevelies avec
» elles sous les eaux, et qu'il a fallu bien du
» tems pour les retrouver; que ces tems ont été
» très-longs, ainsi que le prouve la nouveauté
» de nos connoissances; elles sont pour ainsi
» dire d'hier, et il n'a pas fallu moins que des
» milliers d'années pour nous les rendre. Ces
» inondations altérèrent la fertilité de la terre;
» elles changèrent et corrompirent la nature et
» l'espèce des créatures, et ne laissèrent que peu
» de choses pour la subsistance des hommes.
» Voilà d'où dérive l'état actuel du monde, voilà
» où il faut chercher l'origine et les principes de
» nos sociétés, de nos loix morales, civiles et

» politiques, et ce mêlange bisarre de biens et » de maux, de vertus et de vices que l'on y » voit. . . . . . Pour remettre les choses » dans l'état où elles sont, il a fallu bien du » tems, cela s'est fait insensiblement; les hommes » restèrent bien des siécles sur les sommets les » plus élevés; le ressentiment du passé et la » crainte ne leur permettoient pas de descendre » dans les plaines, et encore moins de s'y éta- » blir tout-à-fait. L'espèce des hommes étoit si » rare qu'ils se félicitoient et s'embrassoient toutes » les fois qu'ils se rencontroient; mais cette sa- » tisfaction ne leur arrivoit pas souvent faute » de hardiesse et de moyens pour franchir les » vallées, les marais et les eaux qui les tenoient » séparés. Les arts et les artistes étoient perdus, » et les hommes étoient en trop petit nombre et » trop occupés de leurs misères et de leurs be- » soins pressans pour rechercher et pour retrouver » ces arts tout à la fois. Ce triste état a duré pen- » dant plusieurs générations; d'un autre côté, ils » eurent l'avantage de ne plus connoître ni les » combats, ni les guerres; la raison en est sim- » ple, la terre n'étoit plus qu'une solitude; ses » habitans réduits conçurent les uns pour les » autres la plus tendre affection. Sans richesses, » sans or, sans argent, possesseurs de quelques » bestiaux, de quelques vases de terre, ils ne

» furent pourtant point pauvres : jouissant du » seul nécessaire, l'ambition n'eut plus lieu ; » l'état où les réduisit la nature devint la source » de leurs mœurs justes et honnêtes, de leur so- » briété, de leur modération, de leur caractère » doux et paisible. . . . . . . Les premiers » hommes furent très-dociles, ils suivoient exac- » tement les conseils de ceux qui les instruisoient, » ils leur obéissoient et les croyoient en tout, » tant étoit grande leur simplicité ; peu sembla- » bles à quelques hommes d'aujourd'hui, ils ne » soupçonnoient point que ceux qui les instruisoient » fussent capables de mensonge : mais ajoutant » foi à tout ce qu'on leur disoit de dieu et de » l'homme, ils dirigeoient sur ces principes » toutes les actions de leur vie. Enfin s'ils eurent » moins de sciences et de commodités que ceux » d'avant le déluge, et que ceux d'aujourd'hui, » ils eurent sur eux les avantages de pratiquer » une morale plus pure, d'être plus amis du bien » et de la vertu, plus modérés, plus sages, et » infiniment plus justes ; nous en avons dit la » raison qui est tirée de leur état. . . . . Dans » ce même état, ajoute-t-il plus loin, ils n'a- » voient cependant ni législateurs, ni loix écrites ; » ils suivoient la coutume, de génération en gé- » nération ; on se modeloit sur les anciens ; » chaque père ou chaque ancien étoit le roi de

» sa famille, sa femme et ses enfans étoient ses
» sujets; beaucoup de barbares en usent encore
» de même, et les anciens habitans de la Sicile,
» au rapport d'Homère, avoient ainsi vécu. Ces
» Siciliens n'avoient point d'assemblées publi-
» ques pour juger ou délibérer; retirée dans les
» cavernes ou sur les montagnes, chaque famille
» formoit une société particulière, sans idée de
» société générale. Cette forme de gouvernement
» étoit en effet propre et naturelle à des hommes
» que les révolutions de la nature viennent de
» disperser et de réduire à un petit nombre; on
» ne peut mieux faire alors que de suivre un an-
» cien, ou son père ou sa mère, comme font
» les petits des oiseaux. Lorsqu'ensuite plusieurs
» de ces familles se sont réunies pour former une
» cité, et s'aider au travail de la terre; cette pre-
» mière cité n'a été placée que sur la pente ou
» au pied d'une montagne, pour avoir un asyle
» prochain en cas d'accident; elle n'a été cons-
» truite que de hayes, pour se mettre à l'abri
» plus des bêtes féroces que des hommes; l'union
» entre eux étoit encore si parfaite, qu'ils n'a-
» voient que l'usage pour loix, point d'autre
» maître que les plus anciens, et ceux qui sa-
» voient comment on s'étoit autrefois comporté,
» comment on avoit honoré la divinité, comment
» on avoit pratiqué la vertu. Ce n'est que long-

» tems après que les hommes ont cessé de se » gouverner par les loix de leur propre raison, » qu'ils en ont reçu des autres, et que les loix » anciennes et nouvelles ayant été rédigées et » fixées, on a élu des chefs pour les conserver et » les maintenir ».

Platon remonte ensuite sur les montagnes; c'est delà qu'il se plaît à considérer le berceau et l'asyle du genre humain; il rappelle différentes traditions d'après lesquelles il suit le genre humain dans trois positions différentes et successives; 1°. sur le sommet des plus hautes contrées; 2°. au pied des montagnes; 3°. dans les plaines. Rien ne lui paroît plus vraisemblable que ces traditions, rien de plus conforme à la nature. Nous avouerons aussi que rien n'est plus philosophique que la méthode de ce grand homme; il se fait un tableau préliminaire de ce que les hommes ont dû faire naturellement après les désastres qu'ils avoient essuyés, il compare ce tableau idéal avec celui que présentent les traditions : ainsi il a trouvé l'unique route du vrai, et il la montre à tous ceux qui voudront la suivre.

Mais doit-on regarder la descente des Phrygiens dans les plaines comme un événement qui soit arrivé peu ou longtems après le déluge (3)?

(3) Strabon a aussi traité cette question. Il dit que

C'est, suivant Platon, longtems après, car cette entreprise et la hardiesse de s'établir sur un côteau peu élevé proche d'une rivière, loin des montagnes et dans le voisinage de la mer, tout cela annonce un esprit de sécurité et un oubli total des anciennes inondations, qui ne peut être que le fruit des siécles accumulés. On peut s'en rapporter à Platon, il connoissoit l'esprit humain, il ne se trompoit pas lorsqu'il disoit que pour faire l'histoire des gouvernemens et des loix des Egyptiens et des Crétois, il falloit remonter au premier état où ces sociétés ont toutes originairement été.

III. Avant de passer aux observations qu'exigent ces détails de Platon et les traditions chinoises pour les confronter, les justifier les uns par les autres, et suppléer à ce qui peut leur manquer, il nous reste encore à examiner quelques reflexions de Platon que nous ne pouvons point laisser en arrière; il est vrai que ces réflexions auront un peu le ton fabuleux et énigmatique; mais une fable adoptée par Platon peut

les peuples sont descendus de leurs montagnes plus ou moins tard, en raison de leur courage, de leur sociabilité, &c. *lib. XIII.* Varron dit qu'ils furent un tems infini avant que d'oser descendre. *Varro de re rustica, lib. XIII. cap. 1.*

être plus utile et plus instructive que bien des histoires; ses énigmes méritent d'être méditées.

Platon dans le livre IV des loix, parlant des noms qui ont été donnés aux gouvernemens selon leurs diverses natures, dit qu'au lieu de les nommer tantôt *Monarchie*, tantôt *Aristocratie* et *Democratie*, on auroit dû les nommer tous *Theocratie* du nom de Dieu, parce qu'il est le vrai maître et le seigneur des hommes. Ce propos qui nous paroît bien singulier dans la bouche d'un philosophe payen, en amène sur le champ un autre qui n'est pas moins surprenant. *Eh! quel est donc ce Dieu?* lui dit aussi-tôt Clinias en l'interrompant; à cette demande précise notre philosophe répond par cette énigme ou cette fable. Il dit que longtems avant la construction des premières villes, Saturne avoit établi sur la terre une certaine forme de gouvernement sous lequel l'homme avoit été très-heureux. Comme c'est de l'âge d'or dont il veut parler, ou du régne des dieux tant célébré par les anciennes fables, et comme il en parle ailleurs avec plus de détails, voyons les idées qu'il se formoit de ces tems heureux, voyons comment il les peignoit, et tâchons de découvrir à quelle occasion il amène cette fable dans un traité de politique.

Il est encore question dans cet ouvrage de l'origine des sociétés, des loix, des rois, &c.

et Platon remonte encore à son grand principe, c'est-à-dire aux révolutions arrivées dans la nature. « Selon lui, pour avoir des idées nettes et » précises sur la royauté, sur son origine et sa » puissance, il faut remonter aux premiers prin- » cipes de l'histoire de la fable. Il est arrivé au- » trefois de grands changemens dans le ciel et » sur la terre, et l'état présent des choses en » est une suite. Nos traditions nous parlent de » bien des merveilles, de changemens arrivés » dans le cours du soleil, du régne de Saturne » et de mille autres faits épars dans la mémoire » des hommes; mais on ne parle point du mal » qui a produit ces révolutions, ni de celui qui » en a été la suite. Il le faut dire cependant, » ce mal, le principe d'où il faut partir pour » traiter de la royauté et de l'origine des puis- » sances, et ce mal, dont on ne parle point, le » voici : c'est que par la volonté de Dieu le » monde est sujet à des changemens réglés et » à des révolutions périodiques qui le détruisent » pour le renouveller ».

Notre philosophe expose tout de suite le systême cyclique dont nous avons retrouvé l'esprit dans tous les usages et les opinions des anciens; il trace d'après ce systême les différens états ou dégrés par lesquels tous les êtres physiques et moraux sont forcés de passer; il dit que chaque période

période a son enfance, son adolescence, son âge mûr et sa vieillesse; son printems, son été, son automne et son hiver; son âge d'or, son âge d'argent, son âge de fer et son âge d'airain; que la vertu et la félicité commencent chaque période; que le vice et toutes sortes de maux le terminent; que tout cela cependant n'arrive point subitement, mais par dégrés sensibles. Séneque a dit pareillement qu'après les déluges qui détruisent le monde, la nature se rétablit, et que l'homme se renouvelle et se corrompt périodiquement avec elle (4).

Nous ne nous arrêterons point à relever ce qu'il y a de vicieux ou de faux dans ce systême; remarquons seulement que, selon l'esprit de tous les anciens, l'enfance du monde, le printems de la nature et l'âge d'or ne font qu'une même chose; ce ne sont que des peintures plus ou moins exactes du premier état du monde après ses révolutions: faisons encore attention à ce principe constant de Platon, qu'il y a une science de l'univers, une science de la nature, une science secrette et rare sans laquelle il dit qu'on ne peut faire l'histoire ni des empires, ni des sociétés, ni de l'homme.

IV. Voyons maintenant ce que Platon a pen-

(4) *Senec. quæst. natur. lib. III.*

sé de particulier sur l'âge d'or et sur le régne de Saturne, sans la connoissance desquels on ne peut, selon lui, raisonner avec justesse sur l'origine des rois. Il n'est pas nécessaire, sans doute, de prévenir que ce philosophe va continuer de rendre ses idées dans le langage allégorique et théologique qui étoit admis de son tems; c'est de ce mélange que résulteront encore des embarras, des obscurités et même des contradictions dans ce qu'il va dire; mais il a pu avoir des raisons très-légitimes de donner cette tournure à ses expressions et à ses idées. « Long-
» tems avant que l'homme eût bâti des villes,
» il vécut sous un genre de gouvernement qui
» lui rendit la vie si heureuse et si douce, que
» le souvenir de cette félicité s'est perpétué de
» race en race et s'est transmis jusqu'à nous. La
» nature fertile offroit tout d'elle-même et en
» abondance. Voici comment cela est arrivé:
» Saturne sachant que l'homme ne pouvoit gou-
» verner l'homme sans que l'univers ne se rem-
» plît d'injustice par l'effet de ses caprices et de
» sa vanité, ne permit qu'aucun mortel eût la
» puissance sur les autres. Ce dieu prit alors à
» notre égard le parti que nous prenons encore
» nous-mêmes à l'égard de nos troupeaux: nous
» n'établissons pas un bœuf ou un bélier à la
» tête de nos bœufs et de nos béliers, mais nous

» leur donnons pour conducteur un berger, ou
» un être d'une espéce différente de la leur et
» d'une nature supérieure. C'est ce que Saturne
» fit alors à l'égard du genre humain qu'il ai-
» moit ; il chargea du soin de le gouverner et
» de le conduire, non des rois et des princes,
» mais des esprits et des génies (Δαιμονας) d'une
» nature divine et bien plus excellente que celle
» de l'homme. Ces génies travaillèrent avec au-
» tant de pouvoir que de facilité à notre bonheur;
» ils firent jouir toute la terre de la paix la plus
» profonde; leur régne fut celui des mœurs, de
» la justice, de la liberté, de la félicité. Les
» hommes sans soins, sans travail, couchoient
» nuds et à la belle étoile, s'amusoient paisi-
» blement, raisonnoient ensemble et même avec
» les bêtes alors douées de raison ; ils se lais-
» soient gouverner sans violence ni contrainte;
» ils obéissoient gaîment à une autorité douce
» et cependant puissante, qui n'avoit qu'à parler
» pour persuader et se faire obéir. C'étoit Dieu
» même qui présidoit sur ces génies, il étoit le
» premier maître, le pasteur et le conducteur
» des hommes..... Lorsque le monde cessa d'être
» ainsi gouverné, les bêtes devenues féroces dé-
» vorèrent une partie des hommes; ceux-ci dépour-
» vus de tout et d'autant plus misérables, qu'ayant
» jusqu'alors vécu sans travail, sans inquiétude et

» sans prévoyance, ils se trouvèrent sans expé-
» rience et sans art, plongés dans l'indigence et
» la misère ; ils devinrent sauvages et errans de
» montagnes en montagnes, afin de pourvoir à
» une subsistance difficile. Occupés de leurs
» pressans besoins pendant bien des siécles, le
» passé sortit de leur mémoire, ils ne songèrent
» qu'aú présent, et leur misère sollicitant peu
» à peu leur industrie, des inventeurs parurent
» successivement, et trouvèrent le feu, le bled,
» le vin, et la reconnoissance les divinisa » (5).

La première réflexion que ces images nous présentent c'est que l'âge d'or, le régne de Saturne, et le régne des dieux ne sont que la même chose. Mais comment concilier tant de félicité avec tant de misère, cette beauté et cette horreur successivement apperçues dans la nature ? comment concevoir cet état brut et sauvage, et cependant vertueux et délicieux? que veut dire ce régne des dieux sur des hommes nuds et privés de toute industrie et de tout art? que signifie cette ancienne fable du langage et de la docilité des bêtes mêmes ? pourquoi d'ailleurs ces idées sont-elles si universellement répandues par toute la terre malgré leur bisarrerie et leur sin-

(5) *Plato de Legibus, lib. IV. Idem in Critia et in Politic.*

gularité (6)? C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer, il n'y a que de l'ordre à mettre dans ces traditions pour les rendre claires et naturelles. Recueillons pour cela nos idées; si nous ne pouvons point adopter toutes celles de Platon, prenons au moins sa méthode et guidons-nous par ses principes, dont tout nous prouve la bonté.

V. On doit considérer dans l'homme échappé du déluge, l'homme extérieur et l'homme intérieur, c'est-à-dire l'homme physique et l'homme moral. Pour bien juger de son état physique il suffit de nous représenter le triste état de la nature; pour juger de son état moral il faut nous mettre à sa place, nous supposer dans les mêmes circonstances où il s'est vu, et dès-lors on se trouvera éclairé par la voix de la nature même. Son état physique demande à être envisagé sous deux époques; la première suit immédiatement les révolutions arrivées à la terre, qui en sont l'unique cause; la seconde époque, beaucoup plus éloignée est celle où son état physique n'a plus été l'état immédiat de ces ré-

(6) L'auteur du livre de *l'origine des loix, des sciences et des arts*, n'a pu se tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'existence de l'âge d'or, et dire que le déluge ne rendit pas les hommes meilleurs, ce qui paroît dépourvu de vraisemblance. *Voyez lib. VI. chap.* 4.

volutions, mais une suite des dispositions dans lesquelles l'impression du malheur mit son ame, de la tournure que prit son caractère, et des principes de conduite qu'il se fit en conséquence. C'est parce que ces deux états sont peu distingués dans les traditions, qu'elles semblent nous présenter tant de contradictions, et qu'il a été jusqu'à présent si difficile d'en faire usage que l'histoire les a abandonnés à la fable.

Il est facile de nous peindre le premier état phisique de l'homme échappé aux révolutions de la nature; on est tellement secondé par les traditions, que nous ne nous arrêterons pas beaucoup là-dessus. Sa pauvreté étoit extrême, sa misère infinie; sa vie fut sauvage et isolée et d'autant plus malheureuse, que l'homme antérieur au déluge n'étoit rien moins que sauvage, avoit déjà connu les avantages de la société, et sentoit pleinement l'horreur du vuide où il étoit tombé. La raison nous indique que les montagnes durent être son premier domicile, toutes les traditions et les usages le prouvent, toutes les nations en ont conservé le souvenir, et plusieurs même, comme on a vu, ont conservé pour ces asiles de leurs pères une reconnoissance qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, qui se manifeste par les pélerinages et par une sorte de culte que nous avons remarqué dans beaucoup de pays.

La situation physique de l'homme sous la seconde époque ayant été une suite des impressions que fit sur lui l'affreux spectacle de la désolation du monde, et sa conduite ayant dû être une conséquence de ces mêmes impressions, ce sont elles qu'il faut actuellement considérer, pour parvenir à la connoissance de la conduite qu'il a tenue, et des états par lesquels il a passé.

Il ne faut point être un profond philosophe pour avancer qu'une des suites des malheurs de la terre a été d'affecter l'homme d'une tristesse et d'une mélancolie profonde: qu'on se mette à sa place; qu'on se peigne tous les objets qu'il avoit sous les yeux; que l'on jette ses regards sur l'immensité du néant où il s'est vu plongé; et si l'on a l'organisation humaine, on sentira du moins une légère partie de l'amertume qui dut alors empoisonner son ame. C'est-là pourtant une de ces dispositions des premiers hommes qu'aucune tradition ne nous a représentée : elles nous parlent encore bien moins des effets de cette tristesse profonde et universelle, ils ont dû être cependant aussi considérables qu'étendus. Rien de plus froid que les récits que l'histoire nous fait du déluge ; quelle fut la terreur des hommes à la vue d'une nature agonisante! quelle fut leur désolation en se voyant

dans une solitude muette et universelle! quelle frayeur en se voyant livrés à des ténébres épaisses, éclairées par intervalles par des feux plus affreux qu'elles! peut-on douter de la violence des secousses que ces calamités redoublées ont données à l'ame humaine? Si les historiens n'y ont point eu d'égards, avouons que la plûpart d'entr'eux ont écrit, mais n'ont point pensé.

Lorsque Fohi chez les Chinois se fit des sujets en civilisant des peuples sauvages, l'histoire dit que ces anciens malheureux dormoient et ne s'éveilloient qu'en soupirant; que lorsqu'ils avoient faim ils cherchoient de quoi manger, et que lorsqu'ils étoient rassasiés ils jettoient les restes sans prévoyance. Ces traits sont d'après la nature, ils nous expriment à quel point dans les premiers âges les hommes ont porté l'ennui de la vie. Mais les traditions de la Chine ne sont pas les seules qui nous présentent les hommes sous cet aspect. Si les traditions Egyptiennes ou Grecques ne nous donnent point un semblable tableau, nous l'avons retrouvé dans leurs usages; ils pleuroient en semant, ils pleuroient en moissonnant, et les larmes les préparoient toujours à leurs solemnités les plus riantes (7). Quelle

(7) Dans l'Edda des Scandinaves, il est dit que pendant

a pu être, disions-nous alors, la source de cette mélancolie universelle? nous la trouverons ici, c'est l'impression générale des malheurs du monde inondé, brûlé, bouleversé; c'est d'elle qu'est résultée une tristesse habituelle qui aigrit, empoisonna et changea le caractère du genre humain au point de nous rendre croyable ce que Platon nous a dit du changement des espèces de créatures. Faut-il donc demander si des hommes privés de tout, absorbés par la douleur et par l'effroi, dégoûtés de l'univers, ont été bien ardens à réparer le genre humain, à se multiplier, à perfectionner la société? Non, les sensations des plaisirs, les idées de prévoyance étoient presque éteintes en eux; la nature n'invite point à peupler une terre malheureuse; la douleur ne permet point de songer à une postérité future. Mais, dira-t-on, l'espèce humaine s'est néanmoins perpétuée; ce fait n'est point douteux; voici comment cela a pu arriver. Les derniers qui ont survécu au monde, quand ils ont vu de près l'horreur de leur solitude et la privation

le combat des dieux avec les géans, et la confusion qui régnoit alors dans l'univers, les hommes soupiroient et gémissoient à l'entrée de leurs cavernes, et disoient: *O vous, habitans des montagnes, savez-vous s'il subsistera encore quelque chose?* V. *Edda*, *fab. XXXII.*

des secours que les hommes se donnent à leurs derniers instans, ont pu engager ceux qui étoient plus jeunes qu'eux à prévenir en se donnant des enfans, l'abandon auquel tant d'hommes avoient été livrés; il a pu se faire que d'abord un petit nombre seulement a vaincu la répugnance que tous sentoient à donner l'être à des malheureux, mais peu à peu chacun prévoyant le besoin qu'il pourroit avoir de secours, écouta la nature. En effet, quoique la nature fût pour ainsi dire rendue muette par les maux dont le genre humain se voyoit accablé, le penchant invincible des deux sexes se fit au moins sentir à ceux qui étoient les moins malheureux dans ce désordre général. Cependant, comme on a vu, on fut long-tems à se tenir en garde contre le cri de cette nature; ce ne fut qu'à la longue que l'on se permit de l'écouter. On crut d'abord que la divinité ne vouloit plus qu'il y eût des hommes sur la terre; on crut lui plaire en se vouant au célibat, et cette idée est encore parmi nous jointe à celle de la perfection. Platon prétend que sous le régne de Saturne les sexes ne s'unissoient pas pour procréer des enfans, et que cependant par les soins de ce dieu les hommes ne laissoient pas de se perpétuer. Les Rabbins attribuent la malédiction des peuples de Canaan à la faute que fit Cham leur père en usant des

droits de l'hymen pendant le déluge. Quoi qu'il en soit, il paroît par toutes les anciennes histoires qu'avant les législations la procréation des enfans n'étoit qu'un effet du hasard, du caprice et de certaines rencontres ; que ce n'est qu'aux législateurs qu'on doit l'esprit de population qui répara les désastres du genre humain, en faisant regarder la paternité comme honorable, le célibat comme un vice, et la stérilité comme un opprobre.

Je n'insite sur cet effet naturel des impressions faites par les malheurs du monde, que parce qu'on s'est fait des idées monstrueuses et extravagantes sur l'ancienne population : nos chronologistes, comme on leur a reproché, ont vraiment fait des *hommes à coups de plume.* Les premiers tems historiques nous présentent la surface de la terre couverte d'hommes, et partagée en des empires formidables ; on en a conclu que les hommes échappés au déluge n'avoient eu rien de plus pressé que de songer à l'œuvre de la génération ; on n'a point consulté la marche de la nature ; on a ignoré l'intervalle immense qui séparoit les tems des révolutions et le tems de l'histoire. La tristesse et la frayeur des hommes ont dû retarder infiniment la réparation du genre humain, et la formation des nouvelles sociétés.

VI. Ce seroit encore bien peu connoître l'homme,

ce seroit avoir une idée bien fausse de la nature des révolutions qui l'ont rendu malheureux, que de crôire que la terreur ne l'ait rendu malheureux que durant le tems de ces révolutions, et qu'échappé au péril, il l'avoit aussi-tôt oublié. Nous tremblons encore aujourd'hui des suites du déluge, et nos institutions à notre insçu nous transmettent encore les craintes et les idées apocalyptiques de nos premiers pères : la terreur se substitue de race en race, et l'expérience des siécles ne peut que l'affoiblir sans la faire totalement disparoîre; l'enfant craindra à perpétuité ce qui a fait peur à ses ayeux. Cependant combien d'écrivains anciens et modernes ont eu de vues bornées! Ils ont cru que l'homme n'avoit presque point conservé la mémoire des événemens terribles qui avoient détruit son espèce et sa demeure; ils se sont imaginé qu'un clin d'œil avoit suffi pour remetre le calme et l'harmonie dans la nature, et la sérénité dans son cœur. Ce n'est que par des dégrés insensibles que l'ordre s'est remis sur la terre, et les coups de la nature ont longtems retenti dans l'ame des mortels. D'ailleurs tous les météores, les tonnerres et les phénomènes extraordinaires, ainsi que les éclipses et les changemens dans le ciel furent longtems des objets d'allarmes pour les nations qui ne connurent que par tradition les malheurs

des premiers hommes : lorsque leurs craintes s'affoiblirent, de nouvelles révolutions, de nouveaux volcans, de nouveaux tremblemens de terre des inondations nouvelles, en un mot, les efforts perpétuels d'une nature toujours en action dûrent sans cesse renouveller chez les hommes les craintes qui vouloient s'effacer. Mille accidens moins généraux que le déluge, mais toujours effrayans et destructeurs, ont dû entretenir l'esprit des nations dans la crainte, et le replonger dans l'abattement dont elles commençoient à sortir. Les hommes ainsi se sont maintenus dans le dégoût de la vie, dans l'espoir d'un avenir plus heureux, mais annoncé par des phénomènes redoutables qui les engagèrent à se livrer à différentes superstitions pour appaiser la divinité qu'ils jugèrent irritée contre leur espèce.

Telle est, comme on a vu, la source de tous ces usages lugubres, cycliques et quelquefois sanguinaires que nous avons parcourus. Une crainte dégénérée en habitude, a fait attendre la fin du monde à la fin de chaque jour, de chaque semaine, de chaque mois, de chaque saison, de chaque année, de chaque lustre, de chaque siécle, et à la fin de chaque période imaginaire, qu'on a inventé par la suite. Rappellons-nous encore que les vues de l'ancienne police ont été de cacher l'esprit primitif de tous ces usages funébres,

et alors nous verrons combien ces usages étoient anciens, combien ils se sont maintenus, et combien ils étoient enracinés, puisqu'ils ont été respectés par ceux mêmes qui vouloient en cacher l'esprit et les motifs. En effet, comment engager des hommes qui s'attendent à la ruine du monde, qui n'osent descendre des montagnes, dont les pas peuvent rencontrer à peine des terreins secs et unis, à bâtir des villes, à cultiver des terres, à se multiplier, à perfectionner la société (8)?

Nous avons vu que cet état de tristesse et de découragement conduisit l'homme à la vie brutale et sauvage dans laquelle les premiers législateurs ont trouvé toutes les nations; mais il ne faut pas s'imaginer que l'homme soit devenu sauvage tout d'abord, ainsi que la plûpart des traditions voudroient nous le faire croire, en croyant remonter aux premiers tems du monde, elles ne remontent en effet qu'aux premiers tems connus. La vie sauvage n'est que le second état physique

(8) Si l'on doutoit que les craintes des hommes ne se soient longtems perpétuées après le déluge, que l'on considère que la première chose que font ceux qui sont descendus dans la plaine de Sennaar est de bâtir une tour pour se mettre à couvert d'un nouveau déluge. Les filles de Loth, après l'embrasement de Sodome, crurent que tout l'univers étoit détruit. *Voyez la Genèse, chap. XI.* et *Joseph. antiquit. jud. lib. I. cap.* 3, 4. *et* 11.

qui a été non l'effet immédiat des révolutions, mais l'effet des impressions faites long-tems après par ces révolutions. Ainsi nous sommes encore fort éloignés même de ce second état physique, où l'histoire qui n'a pu pénétrer plus haut, a surpris l'homme vivant comme les brutes, et dans un état de stupidité et de barbarie. Il faut connoître les principes de conduite qu'il se fit avant que de tomber dans cet état, et nous ne pouvons parvenir à cette connoissance qu'en approfondissant quels ont dû être ses idées, ses opinions et son caractère dans les premiers tems de ses malheurs. Ce seroit bien peu connoître l'homme échappé aux calamités de la nature, et lui rendre bien peu de justice, que de douter que dans ces tems déplorables, et dans les premiers âges qui les ont suivis, il n'ait été très-humain envers ses semblables, et très-religieux envers Dieu. L'infortune rend le cœur sensible, et la crainte ramene à la soumission; ainsi ses malheurs et ses craintes tinrent lieu de législateurs et de prédicateurs à l'homme; ils tournèrent ses vues vers le ciel, vers ses semblables. Cette multitude d'institutions sévères et de pratiques austères, don on trouve des vestiges dans l'histoire de presque tous les peuples anciens, n'a été, selon les apparences, qu'une suite de ces dispositions générales du genre humain.

VII. Ce fut nécessairement dans ces premiers tems que s'établit fermement parmi les mortels réduits à un petit nombre, et pressés des mêmes besoins, l'unité de principe, d'objet et d'action. Ce fut sous cette époque que les loix domestiques et paternelles furent les seules que l'on connut. Les maux extrêmes du genre humain, et son extrême nécessité, ont donné lieu tout d'abord à des conventions simples et sages. L'homme ne se laissa pas d'abord guider par la coutume; il n'eut pas besoin de consulter des philosophes profonds, la raison et la nécessité lui apprirent tout ce qu'il avoit à faire. Sans doute que le spectacle des premières sociétés présentoit un coup d'œil très-touchant; aussi purs dans leurs mœurs que réguliers et simples dans leur conduite, tous leurs membres furent animés de commisération, d'amour mutuel, de bienfaisance, d'amitié, en un mot de toutes les vertus sociales; privés de tout surperflu, et même souvent du nécessaire, l'égalité dut s'établir au milieu d'eux; il n'y eut point de domination, ni de distinction de propriété, tout fut en commun, et il régnoit une concorde parfaite entre les cœurs des hommes. C'est sous ces traits que Séneque nous peint l'âge d'or; « ce fut un tems de justice, de » charité et de religion; ce fut le tems où les » hommes apprirent à se soumettre aux dieux,

» et

» et suivirent purement la nature; ils vivoient » dans des cavernes, dans des troncs d'arbres » et des cabanes : les plus sages gouvernoient » par le simple conseil, car commander étoit » alors une charge et non une dignité ».

Ainsi cet âge d'or si célebre n'est point un roman dépourvu de vraisemblance, ce fut sans doute à ce premier état des hommes que ce nom dut être donné ; il subsista vers les premières époques du monde renouvellé, un tems où l'équité, l'union, l'égalité et la paix ont réellement régné sur les hommes. Si nous avons quelque chose à retrancher des récits de la mythologie, ce n'est que le tableau d'une nature riante et fortunée qu'elle a cru devoir y joindre, puisque la terre n'offroit alors qu'une affreuse solitude; le genre humain ne fut juste que sur les débris du monde.

Si l'on ne trouve point de mystères établis chez les sauvages, comme chez les peuples policés, on n'y trouve point non plus l'histoire de l'âge d'or; c'est que l'âge d'or n'a été que l'état de misère où les sauvages sont encore. L'âge d'or doit une grande partie de sa célébrité et des belles peintures que l'on en a faites aux mauvaises législations, et aux méchans gouvernemens qu'ont eu par la suite des tems les nations policées de notre ancien hémisphère. L'esclavage que les

grands Monarques établirent dans tout l'orient, rappella et fit regretter l'ancienne liberté dans laquelle les hommes avoient vécu. Comme l'orient fut policé et subjugué lorsque l'occident fut encore long-tems sauvage, les tristes Asiatiques ont imaginé la fable que Saturne s'étoit retiré en Europe; on le plaça d'abord en Crète, puis en Italie; et lorsque les maux de la société avec ses biens eurent été portés dans ces contrées, on dit que Saturne étoit relégué aux extrémités de l'occident; dans ce sens, nous pouvons dire qu'il y est encore; le régne de Saturne subsiste chez les sauvages de l'Amérique.

Il fallut plusieurs siécles à la nature pour se réparer et pour changer l'affreux spectacle de sa ruine en celui que nous voyons aujourd'hui; c'est-là ce qui a retenu si long-tems le genre humain dans cet état sauvage qui nous paroît aujourd'hui surnaturel; mais la morale et le genre de vie de l'âge d'or, n'ont été propres qu'aux premiers tems qui suivirent la destruction du monde; ils n'ont pu subsister ensuite dans les sociétés aggrandies outre mesure, parce qu'ils ne conviennent pas plus avec le luxe de la nature abondante et tranquille, qu'avec les passions et le luxe des nations paisibles et opulentes. A mesure que le séjour de l'homme s'est embelli et enrichi, à mesure que les familles se sont multipliées et ont formé

de plus grandes sociétés, le régne moral a dû nécessairement céder au régne politique; ce fut alors que le *tien* et le *mien* parurent dans le monde, non d'abord d'homme à homme, mais de famille à famille, de société à société; la distinction de propriété devint indispensable, elle fait partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvellées, comme elle est insensiblement rentrée dans la nature remise des secousses qu'elle avoit éprouvées de la part des révolutions.

Ainsi l'âge d'or est ún état par lequel les hommes ont dû nécessairement passer : et cet âge a été réellement un état de simplicité, de bonté et de sainteté, en un mot une vie que nous trouvons surnaturelle et qui a mérité les justes éloges et les regrets de l'antiquité quant au moral, mais très-peu quant au physique. C'est faute de distinguer ces deux choses que tant de spéculateurs se sont trompés sur l'âge d'or, et nous en ont fait des peintures chimériques. Ajoutons que lorsque des législations ont voulu dans d'autres tems ramener les usages de cet âge primitif, le bien s'est changé en mal, et l'âge d'or s'est changé en un âge de plomb. La suite va confirmer ces réflexions, et prouvera qu'il n'y auroit peut-être jamais eu d'âge de fer si l'on n'eût point usé de cet âge d'or, lorsqu'il

n'en étoit plus tems. Tout est lié dans la nature; pour y rétablir l'âge d'or il faudroit que la terre fût encore au même état où elle étoit lorsque cet âge subsistoit.

VIII. Tels ont été les premiers, et nous pourrions dire les heureux effets des malheurs du monde sur le cœur humain; ils ont forcé les hommes à se réunir; dénués de tout, rendus pauvres par les désastres arrivés, et vivant dans l'attente et dans la crainte de ceux dont ils se crurent menacés, la nécessité rassembla leurs tristes restes et les porta à se tenir inviolablement unis. Il falloit mettre en œuvre toutes ses facultés pour se secourir, se consoler; l'homme sentit le besoin qu'il a de l'homme, et son ame prit une douceur que l'adversité seule est capable de lui donner. Ces sentimens sont affoiblis parmi nous, mais les siécles des malheurs des hommes furent ceux de l'humanité, de la cordialité, de la raison.

Quoique l'histoire ne nous ait point transmis le détail des conventions que les hommes firent alors entr'eux, elles sont aisées à connoître, et quand on consulte la nature on les retrouve dans le fond de son cœur. Qui peut douter, par exemple, qu'une des premières suites de l'impression que fit sur les hommes la vue de la ruine du monde, n'ait été de bannir des sociétés

cet esprit infernal et destructeur dont elles ont été animées par la suite ? La violence, le meurtre, la guerre, qui depuis l'âge d'or ont fait autant et plus de malheureux que le déluge lui-même, étoient des cruautés bien éloignées des premiers mortels. Instruits par la plus puissante des leçons, que Dieu peut en un clin d'œil exterminer le genre humain, ils stipulèrent sans doute entre eux de ne jamais répandre leur sang sur la terre : ce fut-là en effet le premier des préceptes de la loi de nature, et les malheurs du monde dépeuplé durent y ramener les premiers hommes ; c'est une tradition précieuse que les Hébreux nous ont conservée. Les anciennes nations policées ont longtems retenu cette horreur pour l'effusion du sang ; elles vouloient qu'on expiât un meurtre nécessaire ou involontaire comme un meurtre criminel Les peuples qui jusqu'à ce jour ont évité comme un crime de répandre le sang même des animaux, nous montrent des vestiges de cette antique humanité ; mais ce n'en est que l'ombre ; et ces mêmes peuples souvent barbares et cruels à l'égard de leurs semblables, nous montrent bien qu'ils n'ont cherché qu'à éluder la première et la plus sacrée des loix. Cette horreur pour le sang s'est encore conservée dans les ministres de l'église chrétienne ; plût à Dieu que leurs passions

n'eussent pas souvent démenti des principes si louables !

L'homme des premiers tems se reconnoît partout à la douceur de ses mœurs, vous ne voyez en lui qu'union fraternelle, que bonté, que bienfaisance, que pitié, que simplicité, que soumission pour les pères et les vieillards, que crainte de l'Être suprême. Les traditions qui nous peignent les premières sociétés sous ces traits, sont vraies et fondées sur la nature d'un être malheureux; la terre malheureuse fut le temple de la vertu, et le crime fut longtems sans oser violer son sanctuaire. Ces heureuses dispositions du genre humain renaissant contribuèrent à faire soutenir aux hommes le fardeau de leurs misères communes; il paroît qu'il auroit dû se trouver parmi eux des génies capables de retracer aux autres un plan pour réparer les maux infinis que la nature humaine avoit essuyés; quelques-uns, ce semble, auroient dû sauver de l'ancien monde quelques débris des sciences et des arts utiles; cependant il n'y eut rien de tel, et quoique cela paroisse extraordinaire, il n'est point difficile d'en trouver la raison. Dépourvus d'espérance, les premiers hommes ne songèrent plus à l'avenir; leur découragement étouffa toute prévoyance; la crainte de la fin du monde ne les quitta jamais; ils crurent que les tems de la vengeance étoient

arrivés; ils furent longtems à se persuader que le monde n'étoit plus susceptible d'établissemens solides. En un mot toutes leurs vues se tournèrent vers une vie future que la religion appelle encore le royaume de Dieu.

Ce sont-là des dogmes dont l'esprit humain se nourrit dans toutes les révolutions de la nature et auxquelles les calamités le ramènent dans tous les tems, leur impression devoit être bien plus forte sur des hommes témoins ou instruits par leurs pères de la désolation des êtres. Le malheureux prend un plaisir fatal à se nourrir de sa douleur, il aime à s'en retracer les objets: ainsi les premiers hommes dans toutes leurs institutions se peignirent les maux qu'ils avoient soufferts et ceux qu'ils crurent à la fin devoir éteindre; cependant quelles qu'ayent été leurs précautions, une tradition sourde a transmis jusqu'à nous ces dogmes redoutables, et souvent ils ont produit de funestes ravages dans les sociétés. Ces dogmes sacrés et respectables sans doute, ont souvent occasionné des révolutions fatales par la chaleur qu'ils ont portée dans des cercles malades ou foibles. Leur effet dans les premiers tems fut d'empêcher les hommes de se rallier, de songer à l'avenir, de bâtir la société sur des fondemens solides, de travailler pour la postérité: l'homme abusa de ces fausses ter-

reurs, et à force de crainte et de défiance il se rendit inutile. Les législateurs, comme on a vu, dans l'impossibilité de faire cesser ses craintes, sur lesquelles l'expérience des siécles n'avoit encore pu le rassurer, lui en cachèrent les motifs, et lui firent des mystères de l'esprit qui avoit fait instituer ses usages; par-là ils parvinrent peu-à-peu à le ramener à la société et à le faire travailler pour lui-même et pour sa postérité. Le calme fut longtems rendu à la nature avant qu'il pût se rétablir dans le cœur de l'homme. Longtems les vertus de l'âge d'or furent perdues pour le monde, et rendues inutiles à une postérité que l'on n'osoit point se promettre. Il auroit fallu pour un monde renaissant que ces vertus eussent été animées par les principes de la sociabilité, malheureusement elles ne le furent que par le monde agonisant. Cet esprit, quelque sublime que soit la morale qu'il nous présente, est incapable de former des peuples policés et des nations industrieuses; pourquoi bâtir ou orner sa maison si l'on songe que l'on doit la quitter? pourquoi semer ou planter si personne ne doit recueillir? pourquoi travailler pour l'avenir si l'on ne peut y compter? L'homme pénétré de ces idées dirigera toute sa conduite sur des vues si courtes et si lugubres, il ne songera qu'au présent, il ne travaillera que pour lui seul, et sans

souci pour le lendemain il vivra comme un sauvage. C'est ainsi qu'en usèrent ces hommes échappés au déluge; tous justes qu'ils étoient, la terreur leur inspira des opinions fausses et déraisonnables qui les conduisirent peu-à-peu à une vie sauvage et barbare, dont la législation eut beaucoup de peine à les tirer.

IX. Ce n'est donc point un état politique qu'il faut chercher dans l'âge d'or, ce fut un état tout religieux. Chaque famille pénétrée des jugemens d'en haut, vécut quelque tems sous la conduite des pères qui rassembloient leurs enfans: on cherchoit sa subsistance en commun, le reste du tems se passoit à s'entretenir du sort de la terre, à méditer ses malheurs, à s'occuper du destin qui l'attendoit, à se consoler réciproquement de ses maux présens par l'espérance d'un avenir plus heureux et plus durable. Il seroit intéressant de pouvoir pénétrer dans toutes les méditations religieuses de ces premiers contemplatifs: agitèrent-ils la grande question de l'origine du bien et du mal? à qui attribuèrent-ils les affreux malheurs qui désoloient alors l'univers? Le systême des deux principes que l'on voit établi dans l'antiquité la plus reculée, auroit il été le fruit de ces tristes méditations? quelque faux qu'il soit, qui sçait s'il n'a pas épargné à la terre un athéisme universel?

Quoi qu'il en soit, toutes les instructions des pères et des vieillards durent avoir pour objet les malheurs de la terre, les calamités du genre humain et ses espérances futures; toutes servirent à cultiver les vertus qui conduisent à une vie plus heureuse: on s'habitua à mépriser une terre devenue misérable et maudite; on s'y regarda comme des voyageurs, des étrangers, des exilés. Le besoin des loix ne se fit point sentir à des hommes que la nécessité tenoit unis et qu'elle rendoit honnétes, simples et désintéressés; ils vécurent sans autre lien que celui du besoin; sans autre dépendance que celle des enfans relativement à leurs pères, sans autre roi que le Dieu qu'ils invoquoient, qu'ils désiroient, qu'ils attendoient. Chaque famille formoit une communauté religieuse qui s'occupoit uniquement de la vie fortunée qu'elle attendoit par la suite et que la religion peignoit comme prochaine. Les siécles inattendus qui suivirent, auroient dû détromper l'homme de ce qu'il y avoit de faux dans ses idées; mais l'espérance ne se rebute jamais, et des impressions aussi profondes ne purent s'effacer de longtems; la crainte, la simplicité avoient fait adopter ces principes dans les premiers tems; le préjugé et l'habitude les perpétuerent dans les âges suivans; on ne fit que s'entretenir de ses illusions, et les hommes remplis de leurs attentes,

soit agréables, soit funestes, furent toujours prêts à espérer ou à trembler aux moindres changemens qu'ils virent dans le ciel et sur la terre; que dis-je! ils crurent voir la fin du monde à chaque fin de période, et les nations adoptèrent un cyclisme qui ne fut que le fruit des inquiétudes des premiers hommes.

Les premières sociétés ou familles, quelque pauvres qu'elles fussent, se trouvèrent très-bien des mœurs que cette doctrine leur avoir suggérées: elles s'habituèrent à un genre de vie qui étoit l'aliment de leurs vertus; d'ailleurs elles jouissoient de la liberté, personne n'en avoit encore abusé; à quoi eût servi une nouvelle police sinon à gêner inutilement? qu'étoit-il besoin d'une plus grande industrie, elle n'eût fait que distraire l'homme de ses idées religieuses et funébres, et lui créer de nouveaux besoins? On resta donc très-longtems dans le premier état où l'on étoit tombé; on fut longtems sans chercher une vie plus douce, et l'on continua à regarder Dieu seul comme le monarque de la société. Voilà ce que l'antiquité a nommé l'âge d'or ou le régne de Saturne.

X. Voyons actuellement quelles furent les suites de ce genre de vie et de cette façon de penser. Ce fut l'oubli des arts et une négligence totale de l'agriculture et de tous les usages utiles.

Tant que l'on ne fut qu'en petit nombre, on en sentit peu la privation, ou du moins on put la supporter; on s'habitua aux nourritures grossières et que la terre fournissoit d'elle-même; la pêche devint ensuite une ressource ainsi que la chasse, elles achevèrent de faire perdre toute idée de travail et d'industrie. C'est cette brillante misère que tous les poëtes ont chantée; c'est celle que quelques philosophes de nos jours ont regrettée comme le comble de la félicité. Dans les premiers tems on put donc vivre de la chair des animaux qui se réfugièrent ainsi que les hommes, sur les hauteurs, et demeurèrent quelque tems avec eux. En effet les animaux sont aussi susceptibles que les hommes d'être effrayés des révolutions de la nature, et la crainte ôte aux uns comme aux autres leur méchanceté: c'est-là sans doute ce qui a donné lieu aux fables qui disent que dans l'âge d'or les bêtes vivoient avec les hommes et ne leur faisoient aucun mal, et que les loups paissoient avec les agneaux, &c. Mais comme ces animaux oublièrent plutôt leurs misères, et peuplèrent plus promptement que l'homme, ils quittèrent avant lui leurs asiles pour se répandre dans les plaines, et rendus à leur voracité naturelle ils devinrent assez nombreux pour venir attaquer les hommes dans les endroits où ils s'étoient retirés; ceux-ci dépourvus des

moyens de se défendre, furent réduits à errer de cavernes en cavernes, ou de monter sur les arbres, comme nous disent les traditions chinoises, pour y trouver la sûreté. Au reste cela même peut éguiser l'industrie de l'homme, et le besoin de se défendre dut le forcer assez promptement à s'armer et à devenir chasseur.

Ainsi l'âge d'or a été une vie semblable à celle des sauvages que nous avons trouvés en Amérique, et peut-être étoit-elle plus misérable que la leur; ceux-ci trouvèrent au moins une terre couverte de fruits et de verdure, des forêts remplies d'animaux, et leur industrie est parvenue à leur procurer des moyens pour subsister; au lieu que les premiers hommes habitoient une terre détruite, désolée, couverte de boue, de marais et de sable, et qui ne leur fournissoit qu'une subsistance précaire. Cependant il ne faut pas nous peindre les premiers hommes semblables à nos sauvages modernes du côté des mœurs, ils ressembloient plutôt de ce côté-là à nos sauvages volontaires que nous appellons *hermites*, *moines*, *anachoretes*; ils étoient remplis de la crainte de Dieu, de dégoût pour le monde et d'espérances pour l'avenir; leurs mœurs étoient pures, leur esprit continuellement occupé des méditations sérieuses de la religion et de la contemplation du royaume céleste. Le

parallèle seroit plus exact si les premiers hermites ou sauvages de l'âge d'or eussent gardé le célibat aussi scrupuleusement que les nôtres ; mais ils n'en ont point usé de même, comme nous l'avons dit, et il est bon d'examiner ce qui seroit résulté de la propagation des anciens par ce qui seroit résulté de la propagation des nôtres, s'ils n'eussent point fait vœu de célibat. En effet les villes entières de moines qui se formèrent dans la Thébaïde, si le mariage y eût été admis, eussent à la fin formé des nations considérables ; la difficulté des subsistances les eût forcés d'occuper un plus grand terrein; des colonies de moines eussent été peupler d'autres déserts; ces colonies se fussent peu-à-peu écartées du centre de la discipline qui auroit dégénéré, et tous les principes primitifs de leur institution monastique étant venus à s'altérer, il en auroit résulté des peuples errans et sauvages. Qui sait même si les descendans de quelques uns des solitaires de la Thébaïde, dégoûtés du célibat, ne peuplent pas aujourd'hui quelques déserts d'Afrique où ils mangent de la chair humaine?

La même chose est arrivée aux familles ou sociétés primitives; elles dégénérèrent à mesure qu'elles se multiplièrent; plus elles s'écartèrent du centre commun, plus elles perdirent l'esprit primitif, et l'on vit deux sortes d'hommes sur

la terre; les premiers en petit nombre, furent ceux qui se maintinrent le plus longtems dans leurs premiers domiciles, et qui y formèrent des sociétés plus fixes et plus considérables; les seconds furent ceux qui sortirent de ces sociétés et qui s'en écartèrent peu-à-peu et de tems à autres. C'est chez les premiers que l'on vit renaître les législations, les gouvernemens et les cultes religieux; quant aux autres, elles formèrent ces nations vagabondes et sauvages qui se sont répandues sur presque toutes les parties de la terre, et que nous trouvons encore en beaucoup de contrées.

XI. L'état de toutes ces nations est le second état physique dont nous avons parlé; il a eté, comme on a dit, moins la suite immédiate des révolutions de la terre, que la suite des impressions de terreur et de dégoût que ces révolutions firent sur les hommes. Dès-lors ils perdirent totalement l'esprit de la société; ils vécurent en vagabonds, en pélerins, en voyageurs; et quelques-uns d'entr'eux n'ont point encore pu se réunir parfaitement: religieux, simples dans l'origine, ils devinrent peu-à-peu ignorans, féroces et sauvages; ils oublièrent leurs notions primitives de la divinité de leurs ancêtres; leurs ames tombèrent dans l'inertie et dans l'indolence; ils furent sans prévoyance, sans arts, sans industrie; une

raison peu cultivée les fit tomber dans une anarchie totale, et leur liberté ne fut que la triste faculté de pouvoir se dévorer et se détruire réciproquement comme des bêtes féroces.

Nous ne disons rien ici sur l'origine des sauvages à quoi les livres précédens n'ayent dû préparer. Nous y avons vu que leurs traditions et leurs usages étoient sortis des sources primitives et communes à tous les peuples de la terre et fondés sur les préventions universelles de la plus haute antiquité. Nous avons même eu souvent lieu de nous appercevoir que les principes des usages universels étoient mieux motivés chez les sauvages que chez les nations policées, à qui les législations ont fait perdre l'esprit de leurs institutions pour ramener les hommes à une vie meilleure, plus douce et moins inquiéte. Cela doit nous prouver 1°. que la vie sauvage a précédé l'état policé des plus anciennes nations connues; 2°. que les idées cycliques et apocalyptiques des sauvages et les usages qui y ont rapport n'ont point été apportés chez eux par aucune des nations que l'histoire nous fait connoître, mais que ces nations leur sont propres et qu'elles ont été celles de toutes les petites sociétés qui échappèrent aux ravages du déluge.

On appelle communément *état de nature*, l'état errant et vagabond où l'homme vécut longtems: rien

rien de plus commun parmi nous que de dire que les sauvages sont dans l'état de nature; tout ce que nous avons vu nous prouve combien cette façon de parler est fausse, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animal est un état sans réflexion, soumis au hazard et au caprice qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme est un état de raison et de réflexion, puisqu'il est de l'essence de son ame de penser et de réfléchir. C'est donc par cet état seul qu'il a pu commencer; l'homme n'est tombé dans la vie sauvage, qui n'est qu'un état de nature animal, que lorsqu'il a cessé de raisonner sur les mœurs et sur les usages qu'il tenoit de ses ancêtres, ou lorsqu'il a continué à les suivre sans en connoître l'esprit. En effet dès qu'il a cessé d'être guidé par la raison et la réflexion, il n'a plus mené qu'une vie d'habitude et purement machinale : sa conduite n'a pu manquer de s'altérer et de se dépraver de plus en plus; tout usage dont l'esprit n'est point connu conduit l'homme, sans qu'il s'en apperçoive, dans les erreurs les plus opposées à la raison. Non seulement tous les excès de la vie sauvage sont venus de cette ignorance, mais encore elle a été la source de tous ceux qui se sont introduits dans la religion, dans la politique et dans les mœurs. C'est une vérité que je prouverai dans

un ouvrage dont celui-ci n'est pour ainsi dire que l'introduction: j'y montrerai les suites pernicieuses que l'ignorance des motifs de la religion primitive des hommes, a eu pour toutes les nations; on y verra que c'est de cette source empoisonnée que sont sortis la superstition la plus aveugle, le despotisme le plus insupportable, et les mœurs les plus féroces. Que l'on ne regarde point ceci comme un paradoxe, pour en convaincre, traçons ici une légère esquisse de la suite des faits qui ont suivi la catastrophe du déluge; je ne ferai qu'en étendre le tableau dans l'ouvrage qui suivra celui-ci et qui en sera le complément (9).

XII. L'homme, quoiqu'échappé aux malheurs du monde, ne cessa point pour cela de craindre. La terreur dont il fut saisi lui fit regarder les grands coups dont il étoit frappé comme les préludes de la ruine totale de l'univers; il s'y attendit de jour en jour et il s'y prépara en conséquence; son esprit livré à la mélancolie se remplit de chimères relatives à son état et à celui de la nature; sa morale fut la morale d'un monde agonisant; il crut qu'il devoit d'avance se détacher d'une terre fragile et misérable. Ces principes qui nous paroissent aujourd'hui si sublimes,

(9) Ce sont les *Recherches de l'origine du Despotisme Oriental*, tom. IV de cette édition.

étoient alors naturels et fondés sur l'expérience fatale que l'homme venoit de faire de la fragilité de sa demeure. Sa conduite devint par-là tout-à-fait religieuse ; sa vie ne fut que provisoire, parce qu'il ne compta plus sur la durée des choses. Cette vie fut d'abord misérable, mais ensuite elle devint un peu plus douce; elle fut pauvre, mais longtems innocente; c'est elle qui forma ce que l'on a désigné sous le nom de *l'âge d'or*; état que le christianisme a voulu depuis rapporter sur la terre, en renouvellant les idées de la fin du monde et du royaume céleste, que nous attendons au sortir de cette vallée de larmes.

Les enfans de l'homme sauvés du déluge persévérèrent quelque tems dans cet état surnaturel; plusieurs générations se conduisirent par les mêmes principes: la première ferveur fait qu'on ne se défie point de l'avenir, et les préjugés empêchent de prévoir les différens abus qui peuvent naître d'une vie indolente et paresseuse. Quelques familles se séparent du gros de la société et vont se perdre dans les déserts où elles forment, comme on a vu, des peuplades sauvages.

Cependant plusieurs familles réunies continuent de vivre en société; c'est d'elles que descendent les premières nations policées; ces familles ne cessent point pour cela de vivre sous la discipline de l'âge-d'or; elles se maintiennent par les

seules loix de la religion ; elle ne reconnoissent d'autre roi que le dieu qu'elles adorent et qu'elles attendent sans cesse. Cette manière de vivre habitue insensiblement ces premières sociétés à un gouvernement mystique et saturnal, dont le plan n'est qu'une pieuse fiction, et dont on soutient l'extérieur et la forme par un appareil de convention qu'on imagine, qu'on augmente et que l'on exagère peu à peu. La multitude des pratiques, des usages et des suppositions auxquels on est obligé de recourir, confond d'âges en âges les premières idées des hommes ; leur esprit s'égare ; ils prennent à la lettre tous leurs rites et leur culte ; il en résulte nécessairement une foule de préjugés religieux et politiques ; une infinité d'usages bisarres et déraisonnables ; des abus et des fables sans nombre pour les expliquer. Toutes ces choses venant à fermenter dans l'esprit des hommes, changent avec le tems la nature de ce gouvernement théocratique, en font oublier le nom, les principes et l'origine, et précipitent enfin la religion, la police et l'histoire des premiers âges dans le cahos le plus obscur.

Ce gouvernement mystique et surnaturel qui succéda à l'âge d'or et qui fut une de ses suites, est le même qu'une mythologie universelle, qui a recueilli les foibles restes de ces premiers âges, a appellé *le régne des dieux*. Cette façon de s'exprimer ne dé-

signe autre chose que le régne de Dieu, connu de quelques anciens peuples sous le nom de *théocratie.*

XIII. Le tems qui a enveloppé de ses voiles les plus épais la théocratie primitive des nations payennes n'a point permis jusqu'ici à l'histoire d'en connoître les annales et d'en montrer les monumens : le seul moyen de connoître ce gouvernement est de consulter la chose même. Qu'est-ce qu'une théocratie ? C'est un gouvernement dans lequel la société, non seulement adore l'Etre suprême comme son Dieu, mais suppose encore qu'il est son roi immédiat et particulier; ensorte que toutes les loix dérivent de lui et s'exécutent en conséquence de cette supposition. C'est un gouvernement dans lequel moins le lien civil et politique est sensible et visible, plus on fait d'efforts pour y suppléer par un extérieur et par un appareil de convention. Ainsi l'Etre suprême dans ce gouvernement fut traité comme un monarque, c'est-à-dire comme un homme : dès-lors il fut avili; la politique fut subordonnée à la religion, ce qui a corrompu et perverti l'une et l'autre. On donna une maison au dieu monarque, et cette maison devint un temple; on y plaça un trône qui devint un sanctuaire; on y plaça par la suite un emblême, ou une image quelconque, et cette image attira les regards et les vœux des peuples et devint une idole. On

dressa une table devant le dieu monarque, et cette table se convertit en autel. On couvroit cette table d'abord de pain, de vin, de fruits, et ensuite on y immola des animaux, puis des hommes, des rois, des enfans des rois et des milliers de victimes humaines. En regardant Dieu comme un roi, on se crut obligé de le nourrir, et comme le préjugé le fit regarder comme un roi méchant et qui se plaît à la destruction des hommes, on voulut le repaître du sang des hommes. Enfin on donna à ce monarque des ministres et des officiers; de-là le sacerdoce.

Dans un tel gouvernement il fallut supposer que toutes les loix que suivoit la société émanoient du dieu monarque. Voilà la source de toutes les révélations vraies ou fausses. On fut obligé d'imaginer des moyens pour connoître les intentions d'un roi qu'on ne voyoit point et qu'on ne pouvoit entendre; de-là les oracles, les divinations, les augures, les haruspices. Enfin on eut recours à mille suppositions et à mille conventions de cette nature fondées sur des principes illusoires, et dont l'imposture ne profita que trop souvent pour aveugler les hommes. Le dieu monarque reçut des tributs, des dixmes, des troupeaux, des terres, des chevaux, des armes; et traité en tout comme un monarque ordinaire il eut des femmes et des enfans. Chacun de ses usages fut ensuite le principe d'une foule d'erreurs plus

ou moins ridicules ou criminelles, chaque partie du cérémonial fut la source de quelques abus : ces erreurs et ces abus consacrés par le tems ne cessèrent plus d'infecter les législations, les religions et les mœurs, et d'altérer le bon sens de toutes les nations de la terre.

XIV. Si la théocratie par les abus qu'elle entraîna ne servit qu'à avilir la divinité en la faisant descendre au rang d'un homme quelquefois cruel et méchant ; si elle corrompit la religion primitive, elle contribua aussi à dégrader l'homme et à le rendre esclave dans la société. La grandeur excessive d'un dieu monarque exigeoit de ses sujets une soumission sans bornes ; cette soumission fut d'abord toute religieuse et légitime ; mais elle se convertit bientôt en un esclavage politique et injuste. Le régne d'un dieu ne peut être que despotique et absolu par sa nature ; il ne peut y avoir de conventions ou de traités entre la créature et l'auteur de son être. Dieu sous ce gouvernement mystique, étoit un sultan invisible ; ses officiers ou ses prêtres furent ses visirs, et ils devinrent à la fin les seuls maîtres de la société. On pourroit donc donner au régne des dieux le nom de *régne des prêtres* ; en effet, c'est sous ce régne, que l'histoire ne nous a point fait connoître, que le sacerdoce a jetté les fondemens de cette énorme puissance dont on voit déjà les

effets dans les annales des plus anciens peuples, et dont l'abus s'est fait sentir jusqu'à nous. Chargés du soin des biens du dieu monarque, les prêtres ont fini par s'identifier avec lui, et même sous le christianisme peu s'en est fallu que le vicaire d'un Dieu, qui a déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, n'ait envahi en Europe la monarchie universelle, et n'ait asservi les souverains mêmes à ses loix.

Les officiers ou ministres de la théocratie primitive abusèrent de mille manières d'un gouvernement illusoire, qui leur laissoit toute l'autorité. Les peuples dans presque tous les pays devinrent les victimes de leur avarice, de leur ambition et de leur brutalité. Comme on avoit donné des femmes au dieu monarque, ses prêtres se chargèrent du soin de remplir pour lui le devoir conjugal, et de lui donner lignée : les temples devinrent des lieux de prostitution ; les prêtres corrompirent les mœurs des peuples qu'ils étoient faits pour conserver, et ils poussèrent l'impudence jusqu'à faire passer les fruits de leur incontinence pour les enfans du dieu monarque. Ces enfans merveilleux formèrent une race nouvelle que l'on nomma celle des *demi-dieux* ; ils gouvernèrent les hommes en vertu de leur origine céleste ; ils se rendirent recommandables par leurs services et par les inventions utiles

qu'ils enseignèrent aux hommes. Plusieurs de ces héros divins devinrent les législateurs des peuples, instituèrent des mystères, et ramenèrent, comme on a vu, les hommes à la vie sociale, en leur cachant les dogmes tristes et funébres qui jusques-là les avoient empêché de travailler à leur bonheur. Aux fêtes lamentables, ils substituèrent des fêtes gaies et bruyantes; ils multiplierent la vigne, et rendirent l'usage du vin plus commun, afin de porter la joie dans les ames engourdies. Les hommes jusqu'alors n'avoient été que chasseurs et pasteurs, ces demi-dieux les rendirent cultivateurs ; il les délassèrent par la musique, par la danse et par les jeux qu'ils instituèrent. Les sociétés se multiplièrent ; elles furent obligées de défricher et de dessécher leurs terreins que le tems avoit couverts d'immenses forêts, et dont une grande partie étoit encore inondée.

Ainsi ces demi dieux firent succéder le travail à la contemplation, et une vie active à cette indolence funeste dans laquelle les hommes avoient été plongés. Il y eut alors du mouvement et du ressort dans les nations; le genre humain se réveilla comme d'une profonde léthargie ; il descendit des montagnes où la crainte sembloit l'avoir fixé, et sous la conduite de ses héros il alla chercher des contrées plus commodes que ses soins rendirent fertiles; on bâtit des villes, et les

sociétés agrandies formèrent peu à-peu de grands empires. Cependant l'ambition de ces demi-dieux excita souvent des guerres entre-eux ; les nouveaux cultes qu'ils apportèrent firent souvent naître des démelés entre eux et les prêtres qui ne se virent point sans chagrin dépouillés d'une autorité qu'ils exerçoient eux-mêmes au nom des dieux sous la théocratie. Fatigués de ces querelles souvent sanglantes, les nations se donnèrent des rois ou forcèrent leurs prêtres à leur en donner. Le choix tomba communément sur un des enfans des dieux, et le sceptre devint héréditaire dans leur postérité. Ce fut alors qu'on vit paroître l'*Andrarchie*, ou le régne des rois, que nous voyons subsister de nos jours.

XV. Si l'institution des rois eût été l'ouvrage de la seule raison, elle eût été aussi utile aux hommes qu'ils avoient pu s'en flatter ; mais lorsqu'ils eurent recours à cette institution, leur esprit étoit encore si préoccupé des préjugés que les gouvernemens antérieurs avoient fait naître, que le régne des rois dégénéra bientôt en abus. Les sociétés accoutumées depuis des siécles à être gouvernées au nom de la divinité, ne crurent point se soumettre à un homme en se soumettant à un roi ; elles ne pensoient pas même alors qu'une simple raison humaine pût suffire au maintien de la société. La théocratie avoit affoibli le

ressort des esprits ; elle avoit insensiblement conduit l'homme à méconnoître ses droits, à mépriser sa raison, à se laisser guider aveuglement; il s'étoit accoutumé à ne plus penser et même à ne plus vouloir par lui-même. Le régne des demi-dieux ne fut qu'une théocratie prolongée ; les demi-dieux commandèrent aux peuples au nom des dieux dont ils prétendoient descendre, et les rois qui succédèrent trouvèrent dans les esprits des peuples des préjugés dont ils abusèrent pour les asservir et pour les tenir irrévocablement enchaînés. Le premier roi fut regardé comme une idole, et reçut les mêmes hommages que les emblêmes du dieu monarque avoient reçus sous la théocratie : ainsi les rois ne furent plus des hommes ordinaires, souvent ils renoncèrent aux sentimens de leur nature, et se crurent en droit de tyranniser impunément des sociétés qui n'osèrent pas plus s'opposer à leurs projets qu'à ceux de la divinité ; les rois gouvernèrent comme des dieux, et les peuples engourdis se soumirent sans murmure à leurs volontés les plus bizarres. Telle fut l'origine de ce gouvernement destructeur connu sous le nom de *despotisme*, que l'on voit établi dans presque toutes les parties du monde. Il est cependant quelques pays heureux qui ont eu le bonheur de se soustraire à ses coups et de substituer la raison publique ou la loi à la volonté de

l'homme. C'est sous cette *monarchie* que les sociétés ont été les plus heureuses ; tel est le fruit de la raison perfectionnée des peuples revenus enfin des préjugés théocratiques qui aveugloient leurs pères dans l'antiquité la plus reculée.

En effet toutes les erreurs humaines par une longue chaîne, remontent à cet âge primitif qui jusqu'ici étoit demeuré couvert de la nuit du tems. On ne sçaurait trop étudier cet âge, puisque c'est lui qui renferme les principes et les causes de toutes les institutions et de toutes les opinions dont nous trouvons des traces plus ou moins fortes, même dans les tems actuels. Nous y verrons la source féconde de presque toutes les idées politiques et religieuses ; nous y trouverons l'origine de la grandeur des rois et de l'abaissement des peuples ; nous y démêlerons la cause du pouvoir immense que le sacerdoce s'est acquis dans toutes les sociétés que cet ordre toujours rival des rois, a souvent ébranlées. Nous y verrons le principe de ces terreurs qui en différens siécles ont allarmé les esprits des hommes toujours préoccupés des idées de la destruction du monde ; c'est de-là que nous verrons sortir ce fanatisme destructeur, cet enthousiasme qui porte souvent les hommes aux plus grands excès contre eux-mêmes et contre leurs semblables, cet esprit de persécution et d'into-

lérance qui sous le nom de zèle, fait que l'homme se croit en droit de tourmenter tous ceux qui n'adorent point avec lui le même monarque céleste, ou qui n'ont point de son essence et de son culte les mêmes idées que lui.

Tels sont les matériaux que nous fournissent les premiers âges du monde pour composer l'histoire de l'homme en société: c'est à l'homme échappé du déluge que commence cette chaîne immense d'égaremens et d'erreurs qui s'est continuée jusqu'à nous. Cependant dans quelques climats les nations fatiguées de leurs maux, et des législations déraisonnables que le préjugé leur avoit imposées, formèrent ou des républiques ou des monarchies tempérées, tandis que le reste de la terre continua à adorer ses fers. Ici l'histoire peut éclairer nos recherches; elle nous montre des peuples ennemis de la tyrannie, sentir la dignité de leur être, s'occuper du bonheur commun, réfléchir et consulter la raison. Il est vrai que souvent ils tombèrent dans de nouvelles fautes produites par l'inexpérience d'une raison encore foible et pour ainsi-dire au berceau, ou par un reste d'attachement à d'anciens préjugés dont les gouvernemens les plus sages ne sont point tout-à-fait exempts. Tous les progrès de la science législative ont été longtems retardés par les premiers égaremens du genre humain, et

par l'oubli où l'on est ensuite tombé de l'histoire de ces égaremens. Ce sera donc rendre un grand service aux législations présentes et futures que de leur présenter le tableau des vices des législations passées, afin d'instruire et de corriger l'homme par le spectacle de ses erreurs. Une vie qui n'est fondée que sur le préjugé, la routine et l'usage, me paroît aussi répréhensible qu'une vie sauvage et animale; toutes deux conduisent également les sociétés au hazard, et les soumettent au caprice et à la déraison. Je tiens que tout usage dont on ne connoît point l'esprit doit être aboli comme dangereux; tout usage utile dans son origine doit être aboli dès que son utilité cesse. Enfin je regarde comme un corollaire de toutes les vérités qui ont été établies dans cet ouvrage, que lorsqu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte de la civilisation en lui donnant des loix fixes et irrévocables: il faut lui faire regarder la législation qu'on lui donne comme une *civilisation continuée*; elle doit lui apprendre à agir; non par routine ou par habitude, mais elle doit lui apprendre à raisonner sur toutes ses actions et sur la loi elle-même. Tout gouvernement qui ôte au peuple la liberté de penser, de s'instruire et de raisonner, avoue qu'il ne veut commander qu'à des êtres aveugles qu'il veut tyranniser. Qu'il est

peu d'hommes vraiment policés dans les sociétés qui se vantent le plus de la sagesse de leurs institutions ! Qu'il est encore de sauvages dans nos villes les plus éclairées !

Ainsi dans cet ouvrage je me suis proposé de présenter des connoissances préliminaires propres à faire l'histoire de l'homme en société. Pour ne point présenter un roman bisarre et ridicule, j'ai rassemblé les matériaux épars de l'antiquité, afin que l'on ne fût point étonné d'un plan, singulier peut-être par sa nouveauté. On a en général des idées si vagues et si décousues de l'antiquité, qu'il a fallu commencer par les fixer au moins quant aux objets essentiels. Je ne sçais si j'ai réusi également dans tous les détails; mais je me flatte du moins, qu'il résultera de mon travail une masse totale capable de porter la conviction et de jetter du jour ſur les parties les moins éclairées de l'histoire du genre humain. Récapitulons en peu de mots les objets que nous avons jusqu'ici considérés.

RÉCAPITULATION.

NOUS avons fait voir en commençant qu'il y a eu chez les Grecs et les Syriens plusieurs fêtes et usages établis en mémoire du déluge; on a trouvé la même chose chez les Indiens et

les sauvages. On a examiné toutes ces fêtes en particulier, on les a comparées pour en trouver l'esprit, il est partout triste, lugubre et dicté par la crainte de la destruction du monde : c'est ce que j'ai nommé *esprit apocalyptique*. Nous avons observé les cérémonies de ces fêtes en détail : nous avons retrouvé les mêmes usages dans une multitude d'autres fétes qui n'avoient point le déluge pour motif apparent. Nous avons examiné les motifs particuliers de ces autres fêtes, et sous le voile de la fable et de l'allégorie nous avons reconnu des idées funébres et relatives à la mémoire du déluge. En suivant cette méthode nous sommes parvenus à découvrir que presque toutes les fêtes de l'antiquité ont eu pour objet primitif de perpétuer la mémoire des révolutions et des malheurs du monde, non-seulement par des fêtes et des cérémonies, mais encore par une foule d'allégories dont quelques-unes sont plus ou moins dignes d'attention.

Après avoir rapporté les fables et les traditions qui nous parlent de la guerre des géans avec les dieux, ou de la *Gigantomachie*, nous avons fait voir que sous le voile de l'allégorie elle n'est tantôt qu'une cosmogonie, tantôt une histoire des révolutions de la nature, tantôt un emblême de sa destruction finale ; elle nous peint le désordre des élémens lors de la ruine et du

renouvellement

renouvellement du monde; chez quelques peuples elle n'est que le tableau prophétique de ce qui doit arriver à la fin des tems et à la dissolution de l'univers. Cette découverte a servi à nous développer les motifs secrets ou ignorés d'une infinité de fêtes ou de jeux périodiques chez les Grecs, les Romains et chez beaucoup d'autres peuples; elle nous a dévoilé leurs motifs commémoratifs et funébres que l'on retrouve dans presque tous les usages des anciens.

Cette découverte nous a conduits à chercher pourquoi les plus grandes solemnités de l'antiquité ressembloient par quelque côté à des fêtes mortuaires. On pleuroit et l'on s'attristoit dans les fêtes les plus gayes et les plus dissolues; les cultes d'Isis et d'Osiris, ainsi que ceux de Bacchus, de Cérès, d'Adonis, d'Atys, &c. étoient accompagnés de macérations et de larmes. Chez quelques peuples on se réjouissoit à la mort de ses parens, de ses amis, de ses enfans; et l'on pleuroit aux naissances; on pleuroit en labourant, en semant et en moissonnant. Les premieres chansons n'étoient que des élégies lamentables; en un mot nous avons vu l'ancien genre humain noyé dans les larmes et plongé dans une profonde mélancolie. Par toutes ces tristes cérémonies on cherchoit à se rappeller la

misère, la pauvreté, la frugalité des ancêtres. Ainsi cet esprit lugubre étoit une des suites des impressions morales faites sur les cœurs des hommes par l'ancienne révolution du monde. Comme les idées avoient été dans l'origine très-propres à dégoûter l'homme du séjour qu'il habitoit, nous y avons trouvé la source de ce mépris du monde, qui a été prêché comme une vertu dans les siécles bien plus modernes.

C'est ce mépris des choses du monde qui donna naissance aux sectes religieuses des anciens et à la vie monastique; c'est lui qui donna lieu aux jeûnes, aux pénitences et aux austérités inouies des Faquirs de l'Indostan, qui du tems d'Alexandre le grand, passoient pour être de la plus haute antiquité. Nous avons de même examiné les Gymnosophistes et les Mages, les Thérapeutes, les Esséniens, les Pythagoriciens et les Orphiques; nous avons examiné leurs genres de vie, leurs dogmes, leur morale et leurs prédictions. Nous avons entrevu dès les premiers tems une science de l'avenir et des idées apocalyptiques déjà fort en vogue, qui se sont transmises de race en race par des hommes qui pratiquoient dans toute sa rigueur la morale austère d'un monde agonisant ou qui croyoit sans cesse toucher à sa fin; ils ont fini pour la plûpart

par être des fainéans, des vagabonds, des diseurs de bonne aventure, des devins et des imposteurs.

Nous avons remarqué que les premiers hommes vécurent de même provisoirement et sans attache pour les sociétés ou pour le monde, où ils se regardèrent longtems comme des pélerins, des voyageurs et des étrangers; nous avons ensuite examiné si la pratique de cette vie n'auroit pas conduit les hommes à une vie sauvage et barbare. Nous avons en conséquence passé en revue la plûpart des peuples sauvages anciens et modernes; nous avons étudié leurs traditions, leurs fêtes, leurs usages et leur genre de vie. Nous avons trouvé chez eux des fêtes en mémoire du déluge, des usages funébres, des dogmes apocalyptiques sur la fin du monde, un caractère de tristesse et de mélancolie. De cet examen il résulte que les sauvages n'ont été originairement que des hommes effrayés des révolutions de la nature, et si dégoûtés du monde qu'ils ont été longtems sans pouvoir ni vouloir se rallier pour faire des établissemens fixes et solides, et des corps de sociétés: ce sont des hommes qui ayant d'abord vécu en solitaires et en religieux, ont peu-à-peu perdu de vue leurs premiers principes, et sont devenus errans, vagabonds et sauvages, et enfin antropophages. La

plûpart des peuples de l'antiquité ont passé, comme on a vu, par cet état sauvage; les Egyptiens, les Grecs, les Juifs et les Européens n'ont différé en rien des Américains de nos jours.

Ce sont les mystères qui ont tiré les hommes de la vie sauvage pour les ramener à la vie sociale et policée. Ces mystères étoient un composé de cérémonies religieuses et d'instructions que l'on cachoit au vulgaire: les anciens n'en ont parlé qu'avec respect et réserve; leur origine remonte au tems des héros et des demi-dieux; leur secret seroit impénétrable pour nous sans quelques mots épars dans les écrits des philosophes et sans quelques usages plus connus. En examinant le peu qui nous a été transmis sur les mystères, nous trouvons que leur doctrine secrette étoit une science lugubre, effrayante, apocalyptique sur l'origine, sur la fin du monde, et sur la venue d'un Dieu qui devoit détruire et renouveller l'univers. Voilà le secret qu'on révéloit aux initiés; l'on se servoit même à leur égard d'allégories souvent inintelligibles. Quant au peuple qui assistoit à la partie de ces mystères qui se passoit en public, on ne lui en apprenoit rien, sinon qu'il devoit honorer des dieux qui avoient enseigné aux hommes la culture du bled et du vin; qui leur avoient donné les arts qui rendent la vie agréable, qui avoient

donné des loix à leurs sauvages ancêtres pour les conduire à une vie sociable et paisible. Nous avons donc vu que ces mystères avoient un double objet : le premier étoit de cacher au vulgaire des dogmes effrayans capables de le décourager, opposés à son repos et nuisibles aux progrès de la société; le second objet étoit d'animer le peuple au travail, d'exciter son industrie, de le porter à la joie et à la reconnoissance envers les dieux.

Le secret des Sybilles si fameuses dans l'antiquité étoit le même que celui des mystères ; leurs ouvrages n'existent plus, ceux qui passent sous ce nom ont été visiblement fabriqués par des modernes; nous avons cependant fait l'analyse de ces livres que nous avons trouvé prophétiques et remplis de prédictions effrayantes sur le destin de l'univers ; nous avons montré que quoique ces ouvrages fussent supposés, on n'avoit pas laissé de leur donner le même esprit qui régnoit dans les ouvrages anciens et véritables des Sybilles du Paganisme. Nous avons dit dans quels cas les Romains les consultoient, et par les usages qui se pratiquoient à la suite de ces consulations, nous avons conclu que les livres des anciennes Sybilles étoient remplis de prédictions sur les révolutions futures, sur la fin du monde, sur l'arrivée d'un dieu redoutable ou bienfaisant : objet que la politique

tenoit sous le secret par les mêmes raisons qui lui faisoient cacher la doctrine des mystères.

Comme l'antiquité ne consultoit les livres des Sybilles que lorsqu'on appercevoit quelque phénomène inusité dans la nature, nous avons été naturellement conduits à examiner la source des craintes que tous les peuples ont témoignées à la vue des cometes, des éclipses et de tous les changemens extraordinaires dans la nature : nous avons pareillement considéré les usages auxquels ces craintes ont donné lieu. Le résultat de nos recherches a été de nous faire voir que ces craintes et ces usages partoient d'une terreur primitive qui faisoit toujours envisager la fin du monde comme prochaine ; elles nous ont encore montré que l'astrologie étoit la fille des terreurs des premiers hommes ; l'astronomie ne fut pour eux qu'une science inquiete et apocalyptique dont plusieurs sociétés policées ont cru devoir faire une science mystérieuse subordonnée au gouvernement et au sacerdoce. C'est l'abus de cette science qui a conduit les premières sociétés à l'idolâtrie des Sabbiens ou Sabéens, qui fut une religion très-étendue.

Ces recherches nous ont mené à l'examen de tous ces calculs faits par l'antiquité pour fixer la durée du monde ; nous les avons attribués à ce

que j'ai désigné sous le nom d'*esprit cyclique* ; c'est cet esprit systématique qui attribuoit une fatalité à l'extinction de tous les périodes chroniques, et qui cherchoit à connoître par les révolutions astronomiques, quel seroit le tems de la fin de l'univers. Cet esprit des anciens s'est transmis aux modernes : nous avons examiné les différens périodes et surtout celui de la grande année, ainsi que les dogmes apocalyptiques qu'ils ont fait naître. Ils annonçoient une fin, un renouvellement du monde, l'arrivée d'un nouveau dieu, qui étoit le même que le dieu exterminateur de la fin des tems, dont la doctrine secrette des mystères et les livres des Sybilles annonçoient aussi l'avénement futur.

Le dogme d'un dieu qui doit venir pour renouveller toutes choses ayant pris une infinité de formes, selon les tems et les religions des hommes, demandoit à être examiné en particulier. Le dieu futur étoit annoncé sous le nom de Bacchus dans les mystères des Grecs. La fin du monde, la venue d'un juge suprême, et le renouvellement de l'univers sont des dogmes inséparablement liés ; lorsque ces dogmes se sont corrompus, les erreurs qui en sont découlées sont devenues pareillement inséparables. La ruine des sociétés et des empires est une suite nécessaire d'une ruine totale du monde ; mais ces événemens de

détail ont souvent été pris pour les effets généraux universels annoncés par le dogme; ainsi chaque peuple, à chaque révolution naturelle dont il se crut menacé, a attendu un roi, un conquerant, un libérateur au lieu du dieu de l'univers. Ces personnages imaginaires se sont infiniment multipliés dans l'esprit des hommes: on retrouve partout une attente vague et indéterminée; toutes les nations ont eu quelqu'un qu'elles attendoient, tantôt sous un nom et tantôt sous un autre. Par l'examen que nous avons fait de ces différens personnages, nous sommes restés convaincus qu'ils ont pris la place du juge suprême qui d'après la religion primitive doit venir juger les hommes, détruire le monde et le renouveller. Ces idées ont rendu le genre humain inquiet à la fin de tous les périodes; la folie devint une maladie périodique: les regards des peuples se sont tournés vers tous les hommes extraordinaires qui paroissoient au milieu d'eux; et cette frénésie fut la cause d'une infinité de révolutions civiles, politiques, morales et religieuses. La connoissance de cette erreur nous a servi à resoudre les énigmes les plus importantes de l'esprit humain et de la conduite des hommes en certains siécles.

Nous sommes ensuite revenus à l'examen du systême des périodes. Nous avons parcouru les

périodes séculaires, jubilaires, les cycles et les usages solemnels institués par l'esprit cyclique; je les ai nommés *usages cycliques.* Nous avons d'abord examiné les fêtes séculaires des Mexicains: elles ont servi à expliquer les usages que les Romains et les Juifs pratiquoient en pareille occasion sans en connoître la raison. Nous avons analysé séparément les jubilés, les lustres et tous les jeux périodiques de la Grèce et de Rome. Nous avons à cette occasion traité du feu sacré; des vigiles ou veillées religieuses; de l'abandon de la culture des terres à la fin de certains cycles; des meubles brisés chez quelques peuples à la fin des siécles. Toutes ces choses nous ont encore montré qu'il fut un tems où chaque fin de siécle, de cycle ou de période avertissoit les nations de se préparer à la fin du monde; elles nous ont fait voir que dans la plus haute antiquité il a dû exister une religion toute lugubre et une liturgie toute apocalyptique.

De là nous sommes passés à la recherche du même systême dans les fêtes instituées à l'occasion des renouvellemens d'années et de saisons. Nous avons examiné les fêtes annuelles, solaires ou lunaires. Nous avons appellé *fêtes annuelles* celles qui terminent ou commencent chaque année ou chaque saison. Nous avons montré la confusion qu'ont porté dans la distribution de ces

fêtes les changemens divers arrivés aux calendriers des différentes nations anciennes et modernes. Nous avons tâché de démêler l'esprit de toutes les féries, et la place qu'elles devoient tenir par leurs usages. Nous avons vu que les unes avoient pour objet la mémoire du passé ; que d'autres instruisoient sur l'avenir ; et que souvent les mêmes fêtes réunissoient ces deux objets, mais altérés et obscurcis par des mythologies et des fables.

Nous avons fait subir le même examen aux fêtes lunaires ou du mois. Nous avons parlé de celles de la Néoménie et de la pleine lune ainsi que des deux quartiers ; c'est alors que l'on a traité de l'origine du cycle de sept jours ou de la semaine. On a vu que la religion avoit consacré les jours des quatre phases de la lune : nous avons étudié l'esprit de ces deux fêtes et notamment le sabbat des Hébreux. Et partout nous avons retrouvé les idées lugubres dont la religion primitive occupoit les hommes ; nous avons étudié l'esprit des usages du période journalier, c'est - à - dire des actes religieux qui partagent le jour ecclésiastique que le ton funébre de l'antiquité faisoit commencer le soir, tems auquel on a pu douter dans l'origine si le soleil reparoîtroit encore.

Enfin nous avons terminé notre carrière par

un examen des effets physiques et moraux du déluge: c'étoit le complément naturel de toutes nos recherches; il n'a servi qu'à fortifier toutes les vérités que nous n'avions qu'entrevues.

Fin du sixiéme et dernier livre et du troisiéme volume.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

Fin de la table.

